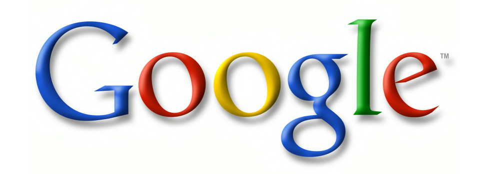






HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE SUEDE.

DIJON, de l'imprimerie de P. CAUSSE.

An 3e.

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE SUEDE,

Où l'on voit les changemens qui sont arrivés dans ce royaume, au sujet de la religion et du gouvernement.

PAR RÉNÉ-AUBER DE VERTOT.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
M. DCC. XCV.

AVERTISSEMENT.

ENTRE les événemens qui plaisent dans l'histoire, je n'en vois point qui méritent plus d'attention que les changemens qui arrivent dans les états au sujet de la religion ou du gouvernement. Tous les particuliers s'y trouvent intéressés, par ce qu'il y a de plus capable de toucher dans les hommes, l'ambition ou la conscience. Chacun est animé de passions vives; tout est en mouvement : le peuple croit alors rentrer dans ce qu'il appelle ses premiers et ses plus anciens droits : il veut choisir lui-même son maître, et décider de la religion : il prend parti selon qu'il est prévenu et agité; et les grands mêmes sont

contraints, dans ces occasions, de le flatter pour le faire servir à leurs intérêts et à leurs desseins particuliers.

Quand l'historien est bon peintre, c'est pour le lecteur le plus beau spectacle du monde. Si outre cela il est bon juge, il rend ce spectacle utile, en montrant d'un côté les malheurs affreux qui accompagnent et suivent ces étranges révolutions, et de l'autre, en exposant fidélement le caractere des principaux acteurs qui paroissent sur le théâtre, et en rendant à ces hommes fameux toute la justice qui leur est due.

On verra dans cet ouvrage la noblesse suédoise peu unie entre elle, presque indépendante de son souverain, jalouse sur-tout de la

puissance des évêques, et envieuse de leurs richesses excessives : on y verra ces prélats usurper les droits du prince, et profaner souvent la sainteté de leur caractere, parmi la sédition et les armes; tout le royaume partagé entre ces deux partis; les Danois, leurs voisins, profiter de leurs divisions, se déclarer pour un de ces partis, et les accabler ensuite tous les deux; le sénat et la noblesse massacrés, le peuple réduit à une extrême misere; enfin cette monarchie ébranlée jusques aux fondemens, sans roi, sans sénat, sans généraux et sans armée, prête à devenir une malheureuse province de Dannemark, lorsqu'il paroît un prince fameux par ses exploits, et chef de la maison qui regne aujour-

d'hui, qui, par sa conduite et sa valeur, chassa les Danois de la Suede, et qui eut l'habileté de reprendre peu à peu toute l'autorité que le clergé et la noblesse avoient usurpée sur les rois ses prédécesseurs.

On verra dans cette histoire les grands biens des évêques et du clergé, qui furent au commencement de l'église le témoignage et la récompense de leur vertu, devenir dans la suite la cause des désordres qu'on leur reprocha; ce qui servit de prétexte pour envahir leurs richesses et pour les en dépouiller.

On verra enfin un royaume électif devenir successif et héréditaire, par la valeur et l'habileté d'un prince qui, de malheureux proscrit, parvint à la couronne et à une puis-

sance absolue, et qui changea la forme de l'état suivant son inclination et ses intérêts.

J'avoue que j'ai été blessé du peu d'exactitude ou du manque de bonne foi de plusieurs historiens qui ont parlé des affaires de la Suede. Les uns ont déguisé la vérité, et les autres n'ont pas eu assez de soin de nous instruire ni des événemens, ni des motifs des entreprises. Plus ces auteurs m'ont paru se contredire, plus je me suis appliqué à les concilier, ou à démêler le vrai du faux. J'ai lu avec attention les historiens * Suédois,

* Ericus upsaliensis. Chorographia Scandinaviæ Adami bremensis. Tumbæ veterum apud Suones Gothosque regum. Exegesis de quinque primariis Suecorum Gothorumque antiquis em-

Danois, Allemands et Français, Catholiques et Protestans; je les ai lus sans intérêt et sans passion, que celle de connoître la vérité, et de l'écrire avec exactitude; et j'ai lieu d'espérer qu'on ne me reprochera point certain esprit de parti

poriis. Retorsio adversus Petram Parvum. Jacobus Zieglerus testis oculatus cædis holmiensis. Huitfeld. Annales episcoporum slevencensium. Theatrum nobilitatis suecanæ, Messenii. Joannes Gothus magnus. Olaus magnus. Pontanus, Saxo Grammaticus. Loccenius. Schefferus. Chytræus. Bazius. Buræus. Puffendorf. Vita archiepisc. upsalensium. Crantzius. Vastorius. Meursius. Scandia illustrata Messenii. Antiquitates suecogothicæ Loccenii. Jac. Aug. de Thou. Florimond de Remond. Varillas. Maimbourg.

indigne de la fidélité et du désintéressement d'un véritable historien.

Je n'ai point loué en tout les chefs des catholiques, parce qu'ils n'étoient pas louables en tout : ils ont toujours eu le bonheur de soutenir un parti où regne la vérité; mais eux-mêmes souvent n'en faisoient qu'une profession extérieure, sans une véritable foi; et ils défendoient moins la religion que les biens et les richesses qui étoient attachés à son culte.

Je n'ai point blâmé en tout ni méprisé les chefs des protestans, parce qu'ils n'étoient pas en tout ni blâmables ni méprisables : j'ai distingué l'erreur de la malice, et j'ai respecté les grands talens et les qualités estimables que Dieu,

comme auteur de la nature, avoit répandus sur des personnes qu'il n'avoit pas cependant attirées par sa grâce à la connoissance de la véritable religion.

HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE SUEDE,

Où l'on voit les changemens qui sont arrivés dans ce royaume, au sujet de la religion et du gouvernement.

Vers le milieu du quatorzieme siecle, le royaume de Suede étoit encore électif; et quoique les enfans et les plus proches parens du roi succédassent ordinairement à la couronne, c'étoit quelquefois sans égard à l'ordre de la naissance, et toujours en vertu d'une élection. Les Suédois se servoient même souvent de ce droit comme d'un titre pour déposer leurs souverains, quand ces princes donnoient atteinte à la liberté ou aux privileges de la nation.

Le pouvoir du roi étoit fort borné

dans ce royaume : il ne pouvoit faire la guerre ni la paix, et bien moins des levées de troupes ou d'argent, sans le consentement du sénat ou des états-généraux, lorsqu'ils étoient assemblés. Il ne lui étoit pas permis de faire construire de nouvelles forteresses, et il ne pouvoit donner le gouvernement des anciens châteaux qu'à des Suédois naturels. Il se seroit infailliblement exposé à une révolte générale, s'il avoit tenté
1281. de faire entrer des troupes étrangeres dans le royaume. Tout ce qui pouvoit étendre ou fortifier son autorité étoit également suspect et odieux; et ces peuples ne redoutoient pas moins la puissance de leur souverain, que celle de leurs voisins et de leurs ennemis.

Le domaine de la couronne ne consistoit que dans quelques terres de peu d'étendue, situées proche la ville d'Upsal, et dans un tribut fort léger, que
1282. les paysans payoient par tête. Sous le regne du roi Magnus Ladaslasz, le sénat du royaume réunit au domaine du

prince les mines de cuivre, la propriété des trois grands lacs, Meler, Wener et Weter, avec le droit de pêche sur les côtes de la mer Baltique; et il ordonna que ceux qui avoient acquis des terres incultes à titre de fief, ou le droit de pâturage dans les forêts, paieroient dans la suite au roi les redevances dont ils s'étoient affranchis à la faveur des guerres civiles. Comme il y avoit peu de crimes punis de mort, selon les loix du royaume, mais seulement par des amendes et par des confiscations, cela faisoit anciennement une partie considérable du domaine. Les évêques et le clergé s'étoient emparés de ce droit, sous prétexte peut-être que ces amendes leur appartenoient comme une espèce d'expiation pour les crimes des coupables.

Les fiefs et les gouvernemens des châteaux qui ne se donnoient d'abord qu'à vie, et même que pour un certain temps, étoient devenus insensiblement héréditaires; la noblesse, qui en jouissoit,

avoit cessé d'en payer les redevances, sans autre titre que sa puissance et la foiblesse du prince : les évêques et ceux du clergé qui en possédoient, s'étoient pareillement exemptés de ces droits, sous le prétexte toujours plausible de la religion, et que ces fiefs étoient devenus biens ecclésiastiques : enfin, le domaine du prince étoit si diminué par les différentes usurpations du clergé et de la noblesse, qu'à peine suffisoit-il en ce temps-là pour entretenir cinq cents chevaux. Le roi n'étoit presque considéré que comme le capitaine général de l'état pendant la guerre, et le président du sénat dans la paix. La guerre augmentoit son autorité, surtout s'il étoit heureux contre les ennemis de la nation : mais dans la paix, on ne lui laissoit que le pouvoir de convoquer les états, de proposer les affaires, et d'exécuter les décrets publics.

Le sénat avoit presque toute l'autorité : il étoit ordinairement composé

de douze seigneurs, la plupart gouverneurs de province, ou qui avoient les premieres charges de l'état. Ces seigneurs se rendoient à Stockholm, capitale du royaume, et auprès du roi, quand il arrivoit quelque affaire d'importance : l'archevêque d'Upsal, primat de la Suede, étoit sénateur né; les six autres évêques * de ce royaume avoient à la vérité beaucoup de pouvoir et une grande considération dans les états-généraux, mais ils n'entroient cependant dans le sénat que par la nomination du roi, ou par le choix des états dans un interregne. La dignité de sénateur n'étoit point héréditaire : quand il y avoit quelque place vacante dans le sénat, le roi choisissoit parmi les évêques et les principaux seigneurs de la nation, une personne qui lui fût agréable pour la remplir. Le prince, par ce droit, pouvoit faire entrer ses amis et ses créatures

* Linkioping, Strengnäs, Westerans, Skara, Abo, Wexiö.

dans le sénat ; mais il étoit souvent trompé dans son choix : il perdoit ses amis en les faisant sénateurs : cette dignité les éloignoit de ses intérêts, à proportion qu'elle les approchoit de sa puissance et de son autorité : d'ailleurs, l'amour pour la liberté, et l'attachement pour les privileges de la nation, prévaloient souvent en ce temps-là dans l'esprit d'un Suédois, sur tous ses autres engagemens.

Le sénat qui, dans sa premiere institution, n'étoit établi que pour servir de conseil au roi, portoit alors son autorité jusques sur la conduite du prince : le premier sénateur prétendoit être en droit de l'avertir quand il passoit les bornes de son pouvoir. Les Suédois regardoient les sénateurs comme les protecteurs de la liberté et des privileges de la nation. C'étoit proprement dans ce corps que résidoient la toute-puissance et la majesté de l'état. Le sénat rendoit souverainement la justice, décidoit de la guerre ou de la paix, con-

jointement, à la vérité, avec le roi, qui n'étoit cependant souvent que le ministre de leurs résolutions.

Le clergé possédoit lui seul plus de biens que le roi, et même que tous les autres états du royaume ensemble. L'archevêque d'Upsal, et les six évêques ses suffragans, soutenoient leur dignité avec tout l'éclat que donnent de grandes richesses : ils étoient la plupart seigneurs temporels de leurs villes épiscopales. Outre les biens attachés à leurs évêchés, qui consistoient en des seigneuries considérables, ils s'étoient encore rendus maîtres, chacun dans leurs dioceses, de la succession de tous les ecclésiastiques qui mouroient sans faire de testament; ce qui, par la suite des temps, avoit extrêmement augmenté leur revenu. Ils jouissoient des droits d'amende et de confiscation, qui appartenoient anciennement au domaine du prince. Ils avoient acquis insensiblement, par des fondations et legs pieux, plusieurs fiefs de la couronne : le domaine du clergé

pouvoit bien augmenter par des donations; mais jamais diminuer par des ventes ni par des aliénations; les loix les défendoient expressément; et ces loix étoient aussi contraires aux séculiers, qu'elles étoient utiles à l'agrandissement du clergé.

Les évêques surent si bien se prévaloir, dans les élections, du crédit qu'ils avoient parmi le peuple, et du besoin qu'on avoit de leurs suffrages, qu'ils obtinrent, dans ces conjonctures, plusieurs privileges, qui diminuerent beaucoup dans la suite le domaine et l'autorité du prince. Ils exigeoient du roi, avant que de le reconnoître pour souverain, et ils l'obligeoient de jurer, avant que de faire la cérémonie de son couronnement, qu'il les conserveroit inviolablement dans la possession de leurs droits et de leurs privileges; qu'il n'entreprendroit jamais de mettre garnison dans leurs châteaux et leurs forteresses; qu'il ne réuniroit point à son domaine les terres, ni les fiefs dont ils jouis-

soient, de quelque maniere qu'il les eussent acquis; et ils engageoient en même temps ce prince à signer qu'il consentoit à sa déposition, s'il violoit leurs privileges et son serment.

Ces prélats, fiers de leurs richesses et du nombre de leurs vassaux, s'érigerent insensiblement en petits souverains : ils firent fortifier leurs châteaux; ils y entretenoient garnison en tout temps; ils ne marchoient jamais qu'accompagnés d'un nombre considérable de cavaliers et de gens de guerre : on les voyoit à la tête de toutes les brigues et de tous les partis; des différens au sujet de leurs vassaux, ou pour les limites de leurs seigneuries, leur faisoient prendre souvent les armes contre leurs voisins : quelquefois même ils paroissoient à la tête des troupes contre le roi, sur-tout quand ils soupçonnoient qu'il vouloit rentrer dans ses droits et dans les terres du domaine et de la couronne.

Les seigneurs et les gentilshommes retirés dans leurs châteaux, en faisoient

de petites forteresses, et comme le siége de leur domination : ils se servoient de leurs vassaux comme de domestiques sans gages, pour cultiver les terres; et souvent même ils les armoient pour faire des courses sur leurs voisins. On ne connoissoit point encore en Suede, parmi la noblesse, les titres de baron, de comte, de marquis, ni les noms héréditaires dans les maisons; on n'étoit connu que par les armes de sa famille* et par le nom de son pere, que l'on portoit conjointement avec le sien : on n'étoit distingué que par sa valeur et par le nombre des vassaux que l'on pouvoit mener à la guerre. Les gentilshommes défendoient leurs intérêts, et vengeoient les torts qu'ils avoient reçus par les armes. On ne connoissoit guere la justice des loix, parce qu'il n'y avoit point de puissance dans l'état capable de les faire observer. La force décidoit

* Gustave Ericson; Gustave, fils d'Eric.

presque de tout, et tenoit lieu de droit et de justice.

Les bourgeois de Stockholm et les habitans des autres villes maritimes, qui ne subsistoient que par le commerce, avoient plus de soumission et d'attachement pour le roi : les marchands surtout, rebutés d'une liberté tumultueuse, et qui les exposoit toujours à l'invasion du plus fort, auroient volontiers consenti que le prince eût pris toute l'autorité nécessaire pour rétablir la tranquillité, et pour faire fleurir le commerce : mais le petit nombre de villes qu'il y avoit en Suede, faisoit que les députés des bourgeois avoient peu d'autorité et de considération dans les dietes.

Les paysans au contraire qui, dans ce royaume, ont le privilege particulier d'envoyer des députés de leur corps aux états, suivoient aveuglément les mouvemens de leurs seigneurs, et défendoient toujours avec opiniâtreté la liberté et les privileges de leurs pro-

vinces. Dans les cantons fertiles, ils s'occupoient au labourage; mais dans le Helsingland, le Guestricland, l'Angermeland, et les autres provinces qui tirent vers le nord, ils passoient leur vie à la chasse des bêtes fauves, dont la chair leur servoit de nourriture, et les pelleteries pour payer les tributs au prince. C'étoient des gens sauvages, la plupart élevés dans les bois, jaloux de leurs coutumes; et comme ils avoient peu à perdre, toujours prêts, sur le moindre prétexte, à prendre les armes et à se révolter. L'idolâtrie régnoit encore dans quelques-uns de leurs villages : les autres suivoient, à la vérité, la loi chrétienne; mais si défigurée par le mélange de leurs anciennes superstitions, qu'ils n'avoient guere que le nom de chrétiens.

Les paysans formoient le corps de l'état le plus nombreux et le plus puissant : les uns relevoient immédiatement du roi, et envoyoient des députés aux

dietes; les autres appartenoient aux clergé ou à la noblesse. Ils ne payoient les uns ni les autres qu'un léger tribut au prince : souvent même il falloit, pour ainsi dire, leur faire la guerre, et envoyer des troupes jusques dans leurs forêts et sur leurs montagnes, pour appuyer ceux qui levoient ces droits. Ils ne vouloient presque contribuer au bien de l'état qu'en marchant à la guerre; encore prétendoient-ils n'y être obligés que pour défendre chacun leurs frontieres; et ils ne vouloient même combattre que sous les chefs qu'ils se choisissoient eux-mêmes.

Du reste, ils vivoient presque sans aucune dépendance de la cour, et même sans aucune union entre eux, également incapables de société et de soumission, et plutôt farouches et indociles que libres.

Tant d'indépendance dans des sujets, une autorité si bornée dans le souverain, si peu d'union entre les différens

ordres de l'état, tout cela avoit été cause que ce royaume n'avoit presque jamais été sans quelque révolte et sans guerres civiles. La plupart des rois de Suede aspirerent à une autorité plus absolue. Quelques-uns de ces princes, appuyés de leurs amis et de leurs créatures, tenterent de se rendre maîtres du gouvernement, et indépendans du sénat : mais les Suédois se révolterent autant de fois que leurs souverains donnerent atteinte à la liberté et aux privileges de la nation. Dans ces occasions, l'ombre et la moindre apparence du pouvoir arbitraire, faisoient prendre les armes, et réunissoient tous les états contre le roi.

Les évêques appréhendoient un prince trop puissant, qui eût voulu rentrer dans son domaine, et qui les eût peut-être renfermés dans les bornes de leur profession : la noblesse armoit de son côté pour défendre des privileges qui lui procuroient une espèce d'indépendance ; et les paysans, sans trop connoître leurs intérêts, combattoient avec opiniâtreté

pour conserver des coutumes peu utiles à l'état, mais conformès à leur naturel sauvage. On ne voyoit dans tout ce royaume que séditions, que ravages et que révoltes. Il sembloit que la destinée des rois de Suede fût entre les mains de leurs sujets, et qu'elle dépendît de leur caprice. Ils chasserent plusieurs de ces princes, qui avoient tenté de s'emparer du pouvoir absolu.

La jalousie entre les premieres maisons du pays, ne leur permettant pas de vivre long-temps sans souverain, ils résolurent de conserver toujours la dignité de roi; mais ils convinrent de ne la donner qu'à des princes étrangers, afin que se trouvant dans le royaume sans domaine particulier, sans alliances et sans créatures, ils en fussent moins puissans, et qu'ils n'eussent d'autorité que celle qu'ils voudroient bien leur laisser.

Vers l'an mil trois cents soixante- 1363.
trois, Magnus Smeck régnoit en Suede. Il avoit eu de la reine Blanche sa femme,

fille d'un comte de Namur, deux enfans, Eric et Haquin : l'aîné de ces princes étoit mort, et les peuples de Norwege avoient déféré leur couronne à Haquin. Le roi son pere lui avoit fait épouser Marguerite, fille de Waldemar, quatrieme du nom, roi de Dannemark. Magnus, assuré des Norwégiens, et fortifié par l'alliance des Danois, entreprit de se rendre absolu dans la Suede, et d'abolir entiérement le sénat de ce royaume. Peut-être que ces trois princes avoient formé la même résolution, et qu'ils vouloient se défaire, chacun dans leurs états, d'un corps redoutable, et toujours en garde contre leur autorité. Les Suédois ayant pénétré ce dessein et leur intelligence, prirent les armes : la Suede devint le théâtre d'une guerre sanglante. Waldemar, pendant sa vie, assista puissamment le roi de Suede, son allié. Haquin, de son côté, amena un secours considérable au roi son pere. Les Suédois seuls, mais toujours assez forts quand ils combattoient pour la

défense de leur liberté, défirent en plusieurs occasions les troupes de ces trois princes : ils chasserent enfin Magnus de la Suede, et ils regarderent la liberté où ils se trouvoient de se choisir un nouveau souverain, comme le plus doux fruit de leur victoire. Ils élurent aussitôt pour roi le prince Albert, second 1365.
fils du duc de Mecklenbourg, et neveu du roi Magnus, sans avoir égard, dans l'élection, ni au roi Haquin, ni à Henri, frere aîné d'Albert, qui leur étoient suspects et odieux, par l'attachement qu'ils avoient fait paroître pour le prince qu'ils venoient de détrôner.

Albert ne devoit la couronne de Suede qu'à l'humeur impatiente des Suédois, qui ne pouvoient souffrir une domination trop absolue. Ce prince étoit entré dans leurs intérêts pour régner. Il ne se vit pas plutôt affermi sur le trône, qu'il y prit les maximes de ses prédécesseurs; il chercha avec application les moyens de parvenir à une autorité absolue.

Le sénat lui étoit suspect et odieux. L'exemple du roi Magnus ne lui permettoit pas de songer à l'abolir; et il espéroit encore moins de réduire ni de gagner des seigneurs riches et puissans, qui se regardoient plutôt comme les tuteurs des rois, que comme les conseillers du prince. Albert, pour balancer leur autorité, appella auprès de lui quelques-uns des princes de sa maison, et plusieurs seigneurs et capitaines Allemands : il leur confia le commandement des troupes et des principales forteresses du royaume : il fit même entrer dans le sénat quelques-uns de ces seigneurs étrangers, contre les loix fondamentales de l'état. Il fit venir en Suede, sous différens prétextes, un nombre considérable de troupes étrangeres, qui commencerent à le rendre redoutable à ses propres sujets : il mit ensuite des impôts extraordinaires sur le peuple, afin d'en tirer l'argent nécessaire pour la solde de ces étrangers. Mais cette politique, qui n'avoit pour

objet que l'établissement de son autorité, étant poussée trop loin, ne servit qu'à la détruire. Les Suédois, jaloux de leurs privileges, et peu accoutumés à une domination si dure, résolurent de le déposer.

Marguerite, fille de Waldemar, roi de Dannemark, et veuve de Haquin, roi de Norwege, régnoit en même temps dans ces deux royaumes. Le roi son mari n'avoit survécu que peu d'années à la défaite et à l'abdication du roi Magnus son pere. Les états de Norwege déférerent à la reine Marguerite la régence 1374.
du royaume, et la tutele du prince Olaüs son fils. Cette princesse se rendit si puissante et si absolue pendant son administration, que le jeune prince Olaüs étant venu à mourir, les Norwégiens s'apperçurent qu'ils n'avoient pas la liberté de faire un nouveau choix.

La reine étoit maîtresse des troupes et des places fortes : les principaux seigneurs du royaume étoient dans ses intérêts, et ceux qui n'étoient pas

gagnés n'osoient montrer ni mécontentement ni indifférence, dans une conjoncture où ils se trouvoient trop foibles pour faire paroître leurs sentimens avec
1375. sûreté. Marguerite fut élue dans les états pour souveraine : elle quitta la qualité de régente pour reprendre celle de reine, de son chef, après en avoir porté le titre comme femme du roi Haquin.

Le roi Waldemar son pere étant mort dans la même année, sans laisser de prince de son sang, sur qui le choix des Danois pût tomber, la reine Marguerite envoya des députés aux états-généraux du royaume, pour y solliciter son élection : elle avoit pour concurrent Henri de Mecklenbourg, frere aîné d'Albert, roi de Suede, et qui avoit épousé la princesse Ingelburge, sa sœur aînée. Le prince Henri se flattoit qu'avec la qualité de gendre du roi défunt, il emporteroit aisément la couronne sur une femme : mais les agens de Marguerite surent si bien faire valoir le mérite,

et peut-être l'argent de cette reine, qu'ils obtinrent en sa faveur tous les suffrages de l'assemblée. Elle fut proclamée dans les états reine de Dannemark, et quitta aussi-tôt la Norwege pour se rendre à Copenhague, où elle établit le siége de son empire et de sa domination.

Cette princesse, qu'on a appellée la Sémiramis du nord, joignoit à l'ambition ordinaire à son sexe, une habileté et une suite de desseins qu'on n'a pas coutume d'y trouver. Elle aimoit les plaisirs, la grandeur et la magnificence; mais elle les aimoit en reine : elle n'étoit véritablement sensible qu'à sa gloire, et qu'à la passion d'étendre les bornes de son empire et d'augmenter sa puissance.

Elle apperçut avec un plaisir secret le mécontentement des Suédois : elle s'appliqua à se faire des créatures parmi les principaux de la nation : ceux qui étoient maltraités par le roi Albert, trouvoient à sa cour des pensions et

une retraite honorable : elle témoigna même assez hautement qu'elle blâmoit les entreprises qu'il faisoit sur la liberté et les privileges des Suédois. Ce prince mettoit tous les jours de nouveaux impôts, sans la participation des états ni du sénat; il avoit tiré des sommes considérables du clergé, par forme d'emprunt : mais rien ne le rendit plus odieux aux évêques et à la noblesse, que la réunion qu'il fit à son domaine de la troisieme partie des fiefs, dont le clergé et les gentilshommes étoient en possession depuis long-temps.

Cette réunion fut le signal de la révolte : tous les Suédois conspirerent contre lui; ils résolurent de le chasser du royaume, et ils jeterent les yeux sur la reine Marguerite, pour lui offrir leur couronne. Ils espéroient que cette princesse, occupée dans le royaume de Dannemark, se contenteroit presque du titre de reine de Suede; et ils se flattoient d'ailleurs que si elle entreprenoit de porter trop loin son auto-

rité, les Danois et les Norwégiens agiroient toujours de concert avec eux, pour tenir leur souveraine dans la dépendance des états et du sénat de chaque royaume.

Dans cette vue, ils lui députerent secrétement quelques seigneurs des plus considérables du royaume, pour lui offrir la couronne. La reine en reçut la proposition avec joie. L'antipathie entre les deux nations étoit aussi ancienne, pour ainsi dire, que l'établissement de ces deux royaumes : cette haine ordinaire entre des états voisins, avoit produit des guerres presque continuelles, et qui avoient été souvent funestes au Dannemark ; l'élection de la reine assuroit le repos des Danois ; cette habile princesse l'envisagea même comme un moyen de réunir un jour la Suede au Dannemark. Ces motifs la firent résoudre d'accepter les propositions des mécontens. Elle convint avec leurs députés, que la noblesse prendroit les armes ; qu'on signifieroit au roi Albert

sa déposition ; que l'armée et les états la reconnoîtroient publiquement pour souveraine ; et qu'en conséquence de son élection, elle feroit entrer en Suede un corps considérable de troupes pour les soutenir.

1385. Ce traité ayant été signé, les Suédois armerent aussi-tôt contre le roi. Ils lui firent signifier par un héraut qu'ils renonçoient à l'obéissance qu'ils lui avoient jurée, et ils proclamerent en même-temps dans leur camp Marguerite de Waldemar pour reine de Suede. Cette princesse fit avancer son armée au secours des mécontens : leurs troupes se joignirent, et ils marcherent vers la Gothie occidentale, où le roi Albert assembloit son armée. Ce prince n'oublia rien pour résister à ses ennemis : il assembla un corps considérable de troupes ; il appella à son secours des princes Allemands qui étoient de sa maison et dans son alliance : il engagea même aux chevaliers de l'ordre teutonique, l'isle de Gotlande, pour vingt

mille nobles à la rose, monnoie d'Angleterre, afin d'avoir de l'argent pour fournir aux frais de la guerre. Les deux armées ennemies se rencontrerent proche Falkiöping : les troupes du roi Albert furent défaites; et il eut même le malheur de tomber entre les mains de ses ennemis avec le prince Éric son fils, et les principaux seigneurs de son parti.

Les princes de la maison de Mecklenbourg, et Gérard, comte d'Holsace, remirent sur pied de nouvelles troupes en faveur de ce malheureux prince, et ils tirerent des secours considérables des villes anséatiques, jalouses et inquietes de la puissance de la reine et du progrès de ses armes. La Suede fut en proie à tant de nations différentes, qui sembloient ne s'accorder que dans le dessein de ruiner ce royaume, sans que les Suédois pussent distinguer, dans ces malheureux temps, leurs amis de leurs ennemis. Il y eut beaucoup de sang répandu pendant près de sept ans que dura

cette guerre. Enfin les deux partis étant également épuisés, et les forces manquant plutôt que l'animosité, la paix
1392. se fit; le roi Albert fut contraint de renoncer à sa couronne pour recouvrer sa liberté. Ce prince se retira dans son pays de Mecklenbourg, et la reine fut solemnellement reconnue pour souveraine de la Suede et des deux autres royaumes du nord.

Les Suédois voyant cette princesse sans enfans, et craignant qu'après sa mort le roi Albert ou le prince son fils, ne fissent revivre leurs prétentions, la prierent d'assurer le bonheur de la Suede par un mariage avantageux : la reine n'écouta cette proposition qu'avec chagrin : jalouse de la souveraine puissance, elle ne pouvoit se résoudre à la partager avec un mari : cependant, pour satisfaire aux prieres des Suédois, elle fit dessein de se désigner un successeur; mais elle résolut en même temps de le choisir si jeune, que ce prince, par l'impatience de régner, ne fût pas

en état de troubler la douceur de son gouvernement. Dans cette vue, elle appella auprès d'elle son petit-neveu, fils de Wartislas VII du nom, et de Marie de Mecklenbourg, qui étoit fille de Henri de Mecklenbourg, et d'Ingelburge sa sœur : ce jeune prince s'appelloit Henri; la reine lui changea ce nom en celui d'Éric, que douze rois de Suede avoient déja porté : elle résolut de l'élever à sa cour, et de faire passer sur sa tête les trois couronnes du nord.

La forme du gouvernement étoit presque semblable dans ces trois royaumes; ils étoient tous trois électifs : chacun avoit son sénat; et le prince ne pouvoit, sans sa participation ou sans le consentement des états-généraux, entreprendre aucune affaire d'importance. La reine prit quelque temps pour se faire des créatures, et pour s'assurer des principaux de chaque nation : elle convoqua ensuite les états-généraux de ces trois royaumes à Calmar en Suede, pour tra-

vailler à faire une loi fondamentale de l'union des trois royaumes sous un même monarque : quarante députés de chaque nation se rendirent dans l'assemblée.

La reine, en leur présentant le jeune duc de Poméranie, les pria de l'agréer pour son successeur. Elle leur représenta avec beaucoup de grâce et d'éloquence, l'avantage qu'ils tireroient de n'avoir qu'un même souverain : elle leur dit qu'ils n'ignoroient pas que son élection avoit terminé tout d'un coup les différens qu'ils avoient entre eux, et qui naissent continuellement entre des états puissans et voisins ; qu'ils seroient maîtres à l'avenir de tout le commerce de la mer Baltique, et que les villes anséatiques ne pouroient plus profiter de leurs divisions : elle ajouta que pour rendre cette union plus solide, il étoit à propos d'en faire une loi solemnelle, qui fît de ces trois royaumes une seule monarchie.

La présence de cette princesse, son discours plein de solidité, l'applaudisse-

ment et le crédit de ses créatures, lui gagnerent les suffrages de tous les députés. Les états consentirent unanimement à l'élection du duc de Poméranie, et à l'union des trois royaumes du nord, en faveur de ce prince et de ses successeurs : on en fit une loi fondamentale, qui fut reçue par les trois nations, et qui fut confirmée par les sermens les plus solemnels

Cette loi, si célebre dans le nord, et 1395.
qu'on appella l'union de Calmar, fut dans la suite le fondement et l'origine des guerres qui ont duré plus d'un siecle entre la Suede et le Dannemark. Elle consistoit en trois principaux articles, qui sembloient avoir été établis et arrêtés pour la sûreté et l'indépendance de chaque nation. Le premier article, que ces trois royaumes, qui étoient naturellement électifs, n'auroient dans la suite que le même roi, qui seroit cependant élu tour à tour dans les trois royaumes, sans que la dignité royale pût être affectée à aucun par préfé-

rence aux autres, à moins que le prince n'eût des enfans ou des parens que les trois états assemblés jugeassent dignes de lui succéder. Le second article consistoit dans l'obligation que le souverain avoit de partager tour à tour sa résidence dans les trois royaumes, et de consommer dans chacun le revenu de chaque couronne, sans en pouvoir transporter ailleurs les deniers, ni les employer que pour l'utilité particuliere de l'état d'où ils seroient tirés. Et le troisieme, et le plus important, que chaque royaume conserveroit son sénat, ses loix, ses coutumes et ses privileges, et que les gouverneurs, les magistrats, les généraux, les évêques, et même les troupes et les garnisons seroient prises de chaque pays, sans qu'il pût être jamais permis au roi de se servir d'étrangers ni des sujets de ses autres royaumes, qui seroient réputés pour étrangers dans le gouvernement de l'état où ils ne seroient pas nés.

Les Suédois se flattoient d'avoir tel-

lement borné par ce traité l'autorité de leurs souverains, qu'il leur sembloit que ces princes ne seroient jamais en état d'entreprendre sur leur liberté : mais ils ne furent pas long-temps sans s'appercevoir combien ils s'étoient trompés dans leurs vues. La reine étoit trop puissante pour se contenter d'une autorité si bornée. A peine cette princesse eut été reconnue en Suede, qu'elle travailla avec application à s'y rendre absolue : elle s'empara peu à peu des principales forteresses, qu'elle tira habilement des mains des gentishommes par des échanges plus utiles pour leurs familles, mais moins sûrs, et plus dépendans de la cour : elle donna la plupart des gouvernemens vacans à des seigneurs Danois, contre le traité exprès de Calmar ; et elle éloigna insensiblement la noblesse suédoise de toutes les charges et de toutes les dignités considérables de l'état. Il n'y eut qu'Abraham Bronerson qui obtint d'elle le gouvernement de l'Hallandie : c'étoit un

jeune seigneur Suédois de bonne mine, et parfaitement bien fait, qui possédoit seul alors sa confiance : mais cette distinction en faveur d'un jeune gentilhomme qui n'avoit pour mérite que les agrémens de sa personne, fournit un nouveau prétexte aux mécontens, pour médire de la conduite de la reine, et pour se plaindre du gouvernement. Ils allerent la trouver en corps, pour lui représenter les titres de leurs privileges, et la copie du traité de Calmar, dont l'infraction étoit le sujet de leurs plaintes. La reine, se trouvant maîtresse de l'état, leur répondit en raillant, qu'ils conservassent soigneusement ces titres, comme elle sauroit bien garder toutes les forteresses du royaume. Cette habile et impérieuse princesse régna depuis avec une autorité absolue : elle mit de nouveaux impôts inconnus jusqu'alors dans la Suede ; et elle prétendoit affermir sa domination en tenant la noblesse éloignée des affaires, et en rendant peu à peu le

peuple si pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement.

Mais comme ces moyens étoient encore trop foibles pour contenir une nation accoutumée à une liberté excessive, et toujours prête à se révolter, cette princesse travailla à se faire des créatures, et à former un parti dans le royaume, qui fût capable de s'opposer aux révoltes et de maintenir son autorité. Elle jeta les yeux sur le clergé, puissant par ses grands biens et par le nombre de ses vassaux, mais sur-tout considérable par le crédit que la religion donne sur l'esprit des peuples. La reine fit de grands biens à toutes les églises de Suede : elle augmenta le pouvoir et confirma tous les privileges des évêques : elle donna même ensuite beaucoup de part dans le gouvernement à ces prélats, afin de les intéresser, par leur propre grandeur, à la conservation de l'autorité royale.

Les évêques, gagnés par des grâces si pleines de distinction, se dévouerent

aux intérêts de la cour; et les ecclésiastiques du second ordre suivirent le même parti, tant par la dépendance où ils étoient de leurs supérieurs, que parce que la protection de la cour et la recommandation de la reine auprès des chapitres, étoit le moyen le plus sûr pour parvenir à l'épiscopat. Les seigneurs et les gentilshommes, déja jaloux des grands biens et de la puissance du clergé, n'apperçurent qu'avec beaucoup de chagrin la nouvelle autorité des évêques : ils n'oserent cependant éclater du vivant de la reine. Cette princesse aussi habile que puissante, avoit des créatures secrettes et cachées parmi les mécontens, qui l'avertissoient de leurs résolutions, et qui rompoient toutes les mesures qu'ils eussent pu prendre pour secouer le joug de sa domination.

Après sa mort, le roi Eric succéda à ces trois couronnes; mais il n'hérita ni de sa puissance, ni de son habileté : il se retira en Dannemarck, d'où il

envoya des gouverneurs en Suede, qui traitoient les peuples de ce royaume plutôt comme des ennemis désarmés, que comme les sujets naturels de leur prince. On les accabla d'impôts, et on remplit le royaume de troupes qui pilloient impunément les provinces : les soldats Danois ajoutoient la raillerie et l'insulte aux violences : leurs officiers dissimuloient ces désordres, soit qu'ils tirassent contribution du pillage de leurs soldats, ou qu'ils eussent des ordres secrets de les souffrir. Les plaintes des malheureux ne pénétroient point jusqu'au prince, ou étoient rejetées avec mépris. Les Suédois ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs miseres, que dans le changement de l'état, songerent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit paru injuste dès son commencement, et étoit devenue tyrannique et insuportable.

Engelbrecth, gentilhomme de la pro- 1434.
vince de Dalécarlie, touché des malheurs de son pays, prit les armes le

premier, et fit soulever les paysans de son canton : c'étoient des peuples qui habitoient vers le nord de la Suede, gens simples et grossiers, affectionnés au prince et à la patrie, mais jaloux de leurs privileges, et ennemis de l'oppression. Engelbrecth marcha à leur tête contre les Danois; il tailla en pieces les premieres troupes qui voulurent s'opposer à son entreprise : le succès de ses armes attira sous ses enseignes une foule de paysans des provinces voisines : la noblesse de Westmanie et de Néricie se joignit à lui : il passa dans l'Uplandie, dont il se rendit maître : il fit révolter toutes ces provinces par sa présence : il abolit les impôts que le roi Eric avoit établis, et il fit raser toutes les nouvelles forteresses que ce prince ou ses prédécesseurs avoient fait construire pour fortifier leur autorité. Les sénateurs du royaume reconnoissoient encore le roi Eric : ils s'assemblerent à Vadestena, pour donner ordre à ces mouvemens. Engelbrecth s'y rendit en

diligence, à la tête de mille paysans : il entra dans l'assemblée tout armé ; il représenta l'injustice et la dureté de la domination danoise, et il jura qu'il poignarderoit le premier qui s'opposeroit au salut et à la liberté de la patrie. Ce discours hardi et violent effraya tellement les sénateurs, qu'il en obtint sans peine un acte, par lequel ils renonçoient à l'obéissance qu'ils avoient juré au roi Eric.

Charles Canutson, grand maréchal de Suede, et gouverneur de Finlandie, se conforma à la délibération du sénat : ce seigneur étoit de l'illustre maison de Bonde, qui compte plusieurs rois de Suede parmi ses ancêtres. * Il vit avec joie sa patrie en état d'être bientôt délivrée de la domination danoise ; mais il souffroit impatiemment que toute la gloire en revînt à un simple gentilhomme tel qu'Engelbrecth ; et il craignit même que dans l'affection que les paysans lui

* Canut. Eric. XI.

portoient, ils ne disposassent en sa faveur d'un royaume qu'ils avoient presque conquis entiérement sous sa conduite : il se joignit habilement à ses troupes et à son parti, afin de s'en rendre le chef et le maître, et il obtint sans peine un pouvoir qui étoit dû à sa naissance et à sa dignité.

Ce seigneur profita de la mésintelligence qui étoit alors entre le roi Eric et les Danois. Ce prince, se voyant souverain de trois grands royaumes, crut que sa puissance le mettoit au-dessus des loix et des privileges de ces nations : il traitoit les Danois et les Norwégiens peu différemment des Suédois : il prétendoit régner d'une maniere toute despotique et sans égards pour des gens qui vouloient bien être ses sujets, mais qui ne pouvoient souffrir d'être traités en esclaves.

Une domination si tyrannique fit soulever les trois royaumes contre lui, sans qu'il lui restât des sujets fideles, et qu'il pût opposer aux révoltés. Les Danois le

forcerent d'abandonner le royaume; et ils déférerent leur couronne à Christophe de Baviere son neveu. Ce prince ne fut pas plutôt sur le trône de Dannemark, qu'il demanda aux états de Suede et de Norwege d'être reconnu pour leur souverain, suivant le traité de Calmar. Les Norwégiens s'y soumirent. Le grand maréchal de Suede et les principaux de la noblesse auroient bien voulu s'en défendre : ils représenterent aux états du royaume que l'élection de ce prince devoit être rejetée, puisque les Danois y avoient procédé sans la participation de leurs alliés : mais les évêques et le clergé solliciterent si puissamment dans les états en faveur de ce prince, qu'il fut enfin résolu de le reconnoître. 1439.

Son regne ne fut pas plus heureux pour la Suede que celui de ses prédécesseurs : il suivit leurs maximes; il s'attacha au Dannemark, et il n'oublia rien pour assujettir la Suede à ce royaume. La mort prévint ses desseins. Les

Danois mirent en sa place Christiern, premier comte d'Oldenbourg, chef de la maison qui regne aujourd'hui en Dannemark, et les Danois firent cette élection sans y appeller encore ni les Suédois, ni les Norwégiens. Ce prince prétendoit cependant, à l'exemple de son prédécesseur, que l'élection des Danois fût un titre qui lui assurât en même temps les couronnes de Suede et de Norwege; mais il trouva en son chemin le grand maréchal Canutson, qui traversa ses desseins, et s'y opposa courageusement.

Ce seigneur, depuis la révolte d'Engelbrecth, s'étoit apperçu que les Suédois étoient dégoûtés de la domination étrangere. Dès ce temps-là il aspira secrétement à la couronne, et il forma le plan de son élévation. Sa charge de grand maréchal le rendoit maître des troupes et des milices : il commandoit dans une grande province, et il étoit le plus riche seigneur du royaume. Les états étant assemblés à Stockholm, le

grand maréchal s'y rendit, à la tête d'un si grand nombre de gentilshommes et de seigneurs de Finlandie, qu'on ne douta pas qu'il ne fût maître de l'élection. Il représenta à l'assemblée combien le traité de Calmar étoit préjudiciable à tout le royaume; que la reine Marguerite et les rois ses successeurs ne s'en étoient servis que pour les assujettir à leur couronne, et que les Danois les traitoient moins comme des alliés que comme des esclaves, puisqu'ils se réservoient le pouvoir de leur donner un souverain, sans les appeller à son élection; mais que les Suédois méritoient d'en être traités encore plus indignement, s'ils ne rompoient un traité si honteux à toute la nation.

Ce discours réveilla la haine et l'antipathie des Suédois contre la domination danoise. On se souvenoit des mauvais traitemens et de la tyrannie du roi Eric; chacun se reprochoit la foiblesse d'avoir consenti à l'élection du prince de Baviere : on rejéta hautement celle

d'un comte d'Oldenbourg ; et les états
1448. déférerent la couronne au grand maréchal, comme une récompense du zèle qu'il avoit toujours fait paroître pour les intérêts de sa patrie. Ce prince eut le crédit et l'habileté en même temps de se faire élire pour roi de Norwege. Il passa dans ce royaume, il fut couronné à Drontheim, et il confia le gouvernement de l'état à deux seigneurs des principaux du royaume.

Les évêques de Suede étoient devenus partisans de la couronne de Dannemark, depuis que la reine Marguerite les avoit préférés à la noblesse dans le gouvernement du royaume. Ces prélats n'avoient consenti à l'élection du grand maréchal, que parce qu'ils ne s'étoient pas trouvés en état de s'y opposer; ils souffroient même impatiemment qu'il se rendît si puissant. Ce prince apperçut qu'ils étoient mécontens, et il reconnut qu'ils ne l'étoient que parce qu'il régnoit sans leur faire part du gouvernement. Il étoit de son intérêt de les gagner; il

tint une conduite opposée; il se crut assez puissant pour n'avoir rien à en craindre : il entreprit même de les abaisser et de diminuer ces grands biens, dont ils jouissoient avec tant de faste, et qui ne servoient qu'à les rendre redoutables à leur souverain. Il ordonna, 1452.
conjointement avec le sénat, qu'on feroit une recherche exacte de tous les droits de la couronne, et des biens du domaine que le clergé avoit usurpés, et il défendit qu'on fît à l'avenir aucunes fondations, sous prétexte que les ecclésiastiques et les moines s'emparoient insensiblement de tous les biens de l'état.

Cette déclaration du roi irrita au dernier point les évêques et tout le clergé du royaume : ils traiterent publiquement ce prince d'hérétique, et ils n'oublierent rien pour faire regarder cette entreprise sur leur temporel, comme un attentat fait contre la religion. Ils résolurent de se révolter contre le roi; et ils engagerent dans cette conspiration

leurs parens, leurs vassaux et leurs créatures. Jean de Salstat, archevêque d'Upsal, de l'illustre maison de Bielke, dépêcha secrettement un gentilhomme à Christiern premier, roi de Dannemark, pour l'exhorter à passer en Suede, et à faire revivre l'union de Calmar : il le fit assurer, par son envoyé, que tous les évêques se déclareroient en sa faveur, et qu'ils étoient disposés à le recevoir dans leurs villes et dans leurs forteresses, comme leur souverain.

Christiern faisoit alors la guerre en Norwege : il y avoit été appellé par un parti qui s'y étoit formé contre le roi Canutson. Ce prince ne laissa pas de faire entrer une puissante armée en Suede, pour appuyer la révolte des évêques. Salstat ayant appris que les Danois paroissoient sur la frontiere, convoqua une assemblée générale du clergé à Upsal : il excommunia le roi dans une messe solemnelle qu'il dit : il déposa ensuite ses ornemens et ses habits ecclésiastiques sur l'autel, et il jura

qu'il ne les reprendroit point qu'il n'eût chassé ce prince du royaume. Il prit une cuirasse et une épée qu'on lui apporta ; et dans cet équipage guerrier, il sortit de l'église à la tête de ses vassaux, pour aller combattre contre son souverain. Les autres évêques l'imiterent dans sa révolte : ils prirent les armes pour défendre leurs privileges, et ils se joignirent ouvertement au parti des Danois, pour maintenir des princes qui, en leur absence, leur abandonnoient tous les honneurs de la souveraineté, et une partie même de l'autorité royale. On vit, en différentes occasions, ces prélats combattre à la tête des Danois, contre le roi même; de sorte que la guerre civile et la guerre étrangere remplissoient ce royaume de troubles et d'horreurs. Ce prince n'auroit pas laissé de triompher des Danois et du parti des évêques, s'il eût su se contenter de la dignité de roi et des domaines qui y étoient attachés : mais il voulut régner trop impérieusement dans le commen-

cement d'une domination ; il mit des impôts extraordinaires sur le peuple, pour subvenir aux frais de la guerre : il attaqua les privileges de la noblesse comme il avoit fait ceux du clergé, sans songer que c'étoit à la noblesse même qu'il étoit redevable de sa couronne.

Plusieurs seigneurs des plus considérables du royaume abandonnerent son parti. L'archevêque profita de cette mésintelligence ; il battit l'armée du roi, qui étoit affoiblie par la retraite de la principale noblesse : il poursuivit ensuite ce prince jusques dans Stockholm, où il s'étoit jeté après la perte de la bataille. Canutson, abandonné de la noblesse, sans troupes et sans vivres pour soutenir un siége, et craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, quitta le royaume, et se retira à Dantzig, dans le dessein de faire des levées de troupes en Prusse et en Allemagne, et de revenir disputer sa couronne à la tête d'une armée. L'archevêque fut reçu dans Stock-

holm, et il fit proclamer Christiern premier, roi de Suede.

Ce prince étoit encore en Norwege, 1457.
où il venoit d'établir son autorité : il passa promptement en Suede; il y fut reconnu pour souverain. L'archevêque se flattoit de gouverner le royaume sous le nom de ce prince; mais Christiern témoigna hautement qu'il vouloit régner lui-même : il donna peu de part dans les affaires à l'archevêque. Ce prélat, irrité d'une conduite qu'il traitoit d'ingratitude, fit paroître son mécontentement; et il s'en expliqua en des termes peu éloignés d'une menace. Christiern, qui connoissoit son esprit inquiet et entreprenant, le fit arrêter, et l'envoya sous bonne escorte en Dannemark. Catil, évêque de Linkiöping, et neveu de ce prélat, prit aussi-tôt les armes contre le roi : il forma en peu de temps une armée considérable; ses troupes défirent celles du prince en plusieurs occasions. Christiern ne se trouvant pas des

forces suffisantes pour tenir la campagne devant ce prélat, dispersa son armée dans les places dont il étoit maître, et il repassa en Dannemark, pour en tirer des troupes qui lui étoient nécessaires.

L'évêque Catil demeura maître du gouvernement pendant près de sept ans que dura cette guerre. Il offrit plusieurs fois au roi de Dannemark de le recevoir dans le royaume, s'il vouloit rendre la liberté à l'archevêque. Christiern voulut toujours soutenir sa conduite, et il se flatta qu'il se rendroit maître de la Suede par la voie des armes. Les amis de Canutson profiterent de cette division qui étoit entre le clergé de Suede et le roi de Dannemark : ils gagnerent Catil, qui consentit au rétablissement du roi. Ce prince repassa en
1464. Suede, et remonta sur le trône après sept ans d'exil ; mais il y resta peu de temps. Christiern s'apperçut de la faute qu'il avoit faite de choquer un corps aussi puissant que le clergé : il se réconcilia avec l'archevêque ; il lui ren-

dit sa liberté, et ils convinrent que ce prélat prendroit de nouveau les armes contre le roi Canutson. Christiern ne put lui donner de troupes, ayant besoin de toutes ses forces contre le comte de Holsace, qui lui faisoit la guerre dans le Jutland : il lui fit toucher seulement une somme considérable d'argent pour faire des levées en Suede, et il le fit escorter par une compagnie de ses gardes, afin qu'il rentrât plus glorieusement dans le royaume.

L'évêque Catil et tous ses partisans allerent recevoir l'archevêque sur la frontiere. Ce prélat les blâma d'avoir contribué au retour du roi Canutson : on résolut de le détrôner une seconde fois; la guerre recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Il se donna une sanglante bataille sur le lac Méler, qui étoit alors glacé : le roi la perdit si absolument, qu'il ne lui resta pas assez de troupes pour assurer sa retraite : ce malheureux prince fut obligé de se livrer lui-même à son ennemi :

seur. Les évêques et la noblesse craignoient que si ce seigueur étoit revêtu de la dignité royale, il ne redemandât les tributs, le domaine et les forteresses dont ils s'étoient emparés. Ils lui déférerent le titre d'administrateur; et en cette qualité ils lui confierent le commandement des troupes et le gouvernement de l'état.

La dignité d'administrateur n'étoit proprement qu'une commission pendant l'interregne, qui pouvoit même être révoquée par les états-généraux. L'administrateur étoit le général né de l'état : son autorité s'étendoit principalement sur les troupes : les soldats et les officiers lui prêtoient le serment de fidélité. L'archevêque d'Upsal, comme premier sénateur né, avoit à la vérité la préséance dans des actions publiques, et dans des jours de cérémonie; mais pendant la guerre, la puissance et l'autorité souveraine étoient dans la personne de l'administrateur : et alors il avoit toute l'autorité du roi,

sans oser en prendre le titre. Les Suédois redoutoient de la puissance absolue jusqu'au nom de roi : et ils se flattoient d'être plus libres sous un administrateur, qui avoit cependant autant d'autorité que les rois en avoient eu, et autant qu'il savoit s'en donner lui-même par sa conduite et par son habileté.

Christiern premier employa tantôt la voie de la négociation, et tantôt les armes, pour faire abolir cette dignité, et pour obtenir le rétablissement de l'union de Calmar. Le clergé étoit toujours dans ses intérêts, et il se déclara en sa faveur dans toutes les occasions où il le put faire avec sûreté. Pendant quarante-quatre ans, ce prince et le roi Jean second son fils, régnerent alternativement en Suede avec les administrateurs Sténon et Suante Sture. Souvent ces princes et ces seigneurs étoient maîtres en même temps de différentes provinces de la Suede, suivant que la satisfaction des évêques, ou que le

parti de la noblesse prévaloit : et cependant ni les uns ni les autres n'étoient entiérement absolus dans un royaume, où il falloit souvent que les souverains, pour être reconnus, achetassent d'une partie de leur autorité l'obéissance de leurs sujets.

Tel étoit l'état de la Suede, lorsqu'on vit les commencemens des plus grandes révolutions qui fussent arrivées dans le nord, et qui sont, à proprement parler, les fondemens de la monarchie Suédoise, et l'origine de la grandeur de la maison qui est à présent sur le trône.

Après la mort de Suante Sture, dernier administrateur de Suede, on vit paroître les brigues et les différens partis que la puissance et l'habileté de ce seigneur avoit dissipés pendant sa vie. Il étoit illustre par ses victoires contre les Moscovites ; son mérite et le besoin de l'état l'avoient fait choisir pour administrateur, dans un temps où cette dignité sembloit n'être établie que pour

s'opposer aux entreprises des rois de Dannemark. *

Suante Sture avoit gouverné la Suede en cette qualité, et avec un pouvoir peu différent de celui des rois les plus abso- 1504
lus. Heureux dans la guerre, révéré dans la paix, il avoit su réduire Jean second, roi de Dannemark, par la terreur de ses armes, à faire une treve avec la Suede; et il avoit procuré en même temps à ses peuples la tranquillité et l'abondance. La noblesse et les paysans le regardoient comme le protecteur de la liberté; et son mérite lui avoit même donné pour amis quelques évêques du royaume, qu'il avoit détachés du parti des Danois.

Il n'entreprenoit aucune affaire d'importance, qu'il n'en fît part à Jacques Ulfonis, archevêque d'Upsal, et à He-

* Charles XI, roi de Suede, de la maison Palatine des deux Ponts, est petit-fils de Catherine de Wasa, fille de Charles de Sudermanie, et femme de Casimir, comte Palatin du Rhin.

ming Gadde, évêque de Linkiöping. Ces prélats, naturellement ennemis de sa dignité, ne pouvoient s'empêcher d'avoir de l'estime et de l'attachement pour sa personne. Il avoit une considération extrême pour le corps du sénat. Il affectoit des manieres d'égalité avec la noblesse. On ne s'appercevoit que de la supériorité de son mérite. Il n'étoit pas fâché cependant qu'on reconnût que c'étoit plutôt un effet de sa modération que de sa foiblesse. Il tenoit toujours un bon nombre de troupes sur pied, de peur d'être surpris par ses ennemis. Sa cour et sa maison n'étoient composées que de ses capitaines; il les entretenoit de ses deniers dans la paix; c'étoient ses ministres et ses favoris. Cette conduite le rendit toujours redoutable aux Danois et à leurs partisans, qui, pendant son administration, n'oserent jamais entreprendre rien contre la Suede.

Aussi-tôt que ce prince fut mort, le sénat convoqua les états généraux à

Arboga, pour lui donner un successeur. Les évêques crurent qu'il étoit de leur intérêt de rappeller les rois de Dannemark, sous le regne desquels ils avoient plus de crédit. Ils n'oublierent rien pour faire revivre l'union de Calmar: ils représenterent aux états que les peuples de Norwege, à la faveur de ce traité, avoient attiré dans leur pays le commerce et l'abondance; que c'étoit le seul moyen de convertir la treve qu'on avoit avec le Dannemark en une paix solide et avantageuse à la Suede: et au contraire, que l'élection d'un administrateur perpétueroit la guerre dans le royaume, autant de temps qu'il y auroit des rois en Dannemark en état de faire valoir leurs prétentions.

Mais ces prélats furent peu écoutés. La domination des Danois n'étoit utile qu'au clergé: elle étoit odieuse et insupportable aux autres états du royaume. La plus grande partie des députés déclarerent hautement qu'ils vouloient un administrateur: les évêques furent

contraints d'y consentir. L'archevêque d'Upsal donna le premier sa voix, et il la donna au sénateur Eric Troll. C'étoit un homme de mérite, sage, déja âgé, distingué dans le royaume par sa naissance et par ses grands biens, et allié même du dernier administrateur. L'archevêque, pour faire valoir son suffrage, fit entendre à la famille, et aux amis de Suante Sture, qu'il ne faisoit ce choix que par la considération qu'il avoit pour sa mémoire; que le jeune Sténon, fils de Suante, encore sans expérience, se formeroit dans les affaires, et apprendroit le métier de la guerre auprès d'Éric Troll son parent, qui par sa mort peu éloignée lui remettroit la dignité d'administrateur et le gouvernement de l'état.

Ce n'étoit pas cependant le dessein ni l'intention de ce prélat. Il avoit repris les anciennes maximes du clergé après la mort de Suante; ou plutôt il ne les avoit quittées qu'en apparence, et parce qu'il n'avoit osé les faire pa-

roître sous le regne d'un prince aussi habile et aussi puissant que le dernier administrateur. La mort de Suante le mit en liberté de suivre son inclination. Il étoit ami intime d'Éric Troll; il n'ignoroit pas que ce seigneur étoit attaché au parti des Danois, et qu'il avoit même de grands biens en Dannemark. C'étoit à la vérité, un homme habile et plein d'esprit; mais timide, peu entreprenant, incapable par son âge et par son inclination de faire la guerre aux rois de Dannemark.

L'archevêque se flattoit même qu'il seroit aisé de le disposer, soit par la crainte de perdre les biens qu'il avoit en Dannemark, ou par la vue d'une récompense sûre et considérable, à ne recevoir la dignité d'administrateur qu'en dépôt, et que pour faire passer ensuite de concert l'autorité souveraine entre les mains du roi de Dannemark.

Mais des vues si fines échouerent contre l'aversion constante que les Suédois avoient en ce temps-là pour tout

ce qui étoit suspect de favoriser les Danois. Les sénateurs séculiers, les seigneurs, les députés des provinces, les consuls de Stockholm, donnerent l'exclusion à Eric Troll, et ils se déclarerent en même temps pour le prince Sténon. Cette concurrence, et la différence des partis, causerent de grands tumultes dans les états. Les évêques et leurs partisans s'opiniâtroient pour Troll; mais les députés de la noblesse se porterent avec tant de zèle pour le fils du dernier administrateur, que ces prélats virent bien qu'il n'étoit pas même sûr pour eux de s'opposer plus longtemps à son élection. Ils se rendirent à la pluralité des voix; ils feignirent même d'approuver ce qu'ils n'avoient pu em-
1513. pêcher. Sténon fut reconnu dans les états pour administrateur; il fut redevable de la premiere dignité du royaume, au mérite et à la mémoire de son pere.

Les partisans d'Eric Troll ne laisserent pas dans la suite de vouloir en-

core disputer l'élection du prince Sténon, qu'ils prétendoient n'avoir pas été faite avec une entiere liberté de suffrages; et il étoit à craindre qu'un intérêt aussi considérable que la souveraine puissance ne rallumât la guerre civile, sur-tout dans un royaume électif, où l'on a tant de peine à regarder comme souverain un homme avec qui on a vécu comme égal; et on eût peut-être vu éclater les mécontens, si des amis communs de ces deux partis et de ces deux maisons, ne se fussent entremis pour les concilier.

On exigea du jeune administrateur, pour condition de l'accommodement, qu'il consentît à la démission du vieil archevêque, en faveur du fils * d'Eric Troll, dans la vue que la dignité du fils consoleroit le pere de son exclusion; et on espéra, par ce moyen, réunir ces deux maisons, et conserver la paix dans le royaume.

* Gustave Troll.

Ce n'est pas que la plupart des seigneurs et des gentilshommes ne s'opposassent à la promotion du jeune Troll. Ils regardoient cet accommodement comme une marque de foiblesse qui faisoit tort à leur courage et à la réputation de leur parti : ils dirent hautement à l'administrateur, qu'ils étoient assez forts pour soutenir son élection en campagne, et l'épée à la main, contre le parti des évêques et des Danois : quelques-uns même plus habiles lui représenterent en particulier, que l'exemple de ses prédécesseurs lui devoit avoir appris de quel intérêt il lui étoit de ne pas mettre dans la premiere dignité ecclésiastique du royaume, un homme aussi puissant que Troll, soit par sa naissance, soit par ses grands biens; que, depuis la malheureuse union de Calmar, les archevêques avoient causé tous les troubles et toutes les guerres civiles qui avoient désolé la Suede sous la régence et l'administration de ses prédécesseurs;

que le jeune Troll passoit pour un esprit hardi et remuant; que ce gentilhomme ne lui devoit être que trop suspect, par l'empressement que tout le clergé et les autres partisans de Dannemark faisoient paroître pour sa promotion; et sur-tout que la politique ne lui permettoit pas d'élever un homme qu'il avoit si sensiblement offensé, par la préférence qu'il venoit d'obtenir sur son pere.

Mais ce jeune administrateur, peu habile et sans expérience, ébloui par l'éclat de sa nouvelle dignité, impatient d'en jouir sans obstacle, peut-être même séduit par l'apparence d'une action généreuse qu'on lui proposoit de faire en faveur d'un parent, agréa avec précipitation la démission de l'archevêque. Troll fut élu archevêque d'Upsal par
le chapitre de cette église, à la recom- 1514
mandation de ce prince. Il écrivit au Pape Léon X, en sa faveur, et il fit même tenir une grosse somme d'argent à ce nouveau prélat, qui étoit pour

lors à Rome, afin qu'il y pût paroître dans un équipage conforme à sa dignité et à la réputation du royaume.

L'ancien archevêque lui dépêcha de son côté un homme fidele, qu'il fit passer secrettement par la cour de Dannemark. Le clergé de Suede y entretenoit toujours des intelligences. L'élection de Sténon, et la promotion de Troll à l'archevêché d'Upsal, étoient des nouvelles trop importantes au roi de Dannemark, pour ne lui en pas donner avis. C'étoit Christiern II qui venoit de succéder au roi Jean son pere, jeune prince, d'une humeur sombre et farouche, défiant, soupçonneux, courageux par colere et par emportement, peu touché de la gloire, et qui sembloit n'aller à la guerre que pour avoir le plaisir de voir répandre du sang. Sa naissance et l'élection des Danois lui avoient donné deux couronnes; mais contraint par des loix et par la majesté du sénat, il se croyoit peu heureux en Dannemark, et il envisageoit au con-

traire la Suede comme un royaume, où à la faveur de ses armes, et par le droit de ses conquêtes, il seroit peut-être un jour en état d'établir et de faire reconnoître sa volonté pour unique loi.

Ce prince brûloit d'impatience que la treve que le roi son pere et les états du royaume avoient faite avec le dernier administrateur, fût expirée pour porter ses armes dans la Suede. La promotion de Troll, qui étoit d'une maison et d'un parti attachés de tous temps au Dannemark, le consolerent en quelque façon de l'élection d'un administrateur; et il se flatta qu'avec ses forces et le secours des évêques de ce royaume, il détruiroit aisément la nouvelle puissance de ce prince. Il écrivit de sa propre main au jeune prélat, pour le féliciter sur sa dignité, et il joignit même à sa lettre une somme considérable d'argent qu'il lui envoya, comme une marque de son amitié.

Troll fut sacré archevêque à Rome, 1515.
et reçut le pallium des mains du pape.

Léon X. Il partit ensuite pour la Suede, et arriva peu de temps après à Lubeck. C'étoit la premiere et la plus puissante des villes anséatiques, et qui faisoit seule tout le commerce des royaumes du nord. L'archevêque y trouva en arrivant, un gentilhomme que Christiern lui avoit envoyé secrétement, pour l'engager dans son parti. Cet homme, bien instruit des intentions de son maître, après avoir montré à ce prélat ses lettres de créance, lui dit qu'il étoit venu pour lui témoigner, de la part du roi, la joie qu'il avoit de sa promotion, et l'espérance qu'il concevoit de voir l'union de Calmar bientôt rétablie par son ministere, et par le crédit et le pouvoir que sa dignité lui donnoit dans le royaume.

Troll, prévenu par son pere et par l'ancien archevêque, et bien instruit des intérêts de sa maison, répondit à ce gentilhomme qu'il n'ignoroit pas les justes prétentions du roi de Dannemark; il le pria d'assurer ce prince de sa part,

qu'il connoissoit parfaitement quels engagemens il avoit, et par sa maison et par sa dignité, à prendre son parti, et qu'il n'oublieroit rien pour le servir, quand il auroit pris possession de l'archevêché.

Il eut encore plusieurs conférences secrettes avec cet envoyé, pendant le séjour qu'il fit à Lubeck. L'agent de Christiern trouvant ce prélat d'un caractere fastueux et altier, entêté du pouvoir de sa dignité et de la grandeur de sa maison, crut qu'il pouvoit s'ouvrir à lui plus particuliérement. Il lui fit envisager d'abord, avec beaucoup d'art, combien l'exclusion de la dignité d'administrateur, que son pere avoit reçue dans les états, causoit de douleur et de honte à sa maison, et combien il auroit à souffrir lui-même sous le gouvernement d'un jeune homme, fier de son élévation, et qui lui feroit sentir à tout moment sa puissance et son autorité.

Il lui représenta ensuite que la di-

gnité d'administrateur n'étoit qu'une nouvelle invention de la noblesse, pour ne pas se soumettre au traité de Calmar; que les Suédois privoient par-là les rois de Dannemark des droits incontestables qu'ils avoient à la couronne de Suede, et les prélats de ce royaume de la part que ces princes leur donnoient dans le gouvernement: et voyant que son discours faisoit impression sur l'esprit de l'archevêque, il lui dit, comme pour le consoler, que l'autorité du jeune administrateur seroit apparemment de peu de durée; qu'il étoit chargé de lui dire de la part du roi son maître, qu'il étoit résolu de demander l'exécution du traité de Calmar; qu'il étoit appuyé dans ce dessein par Charles et Ferdinand d'Autriche, dont il venoit d'épouser la sœur, par les ducs de Saxe ses oncles, et par le marquis de Brandebourg son beau-frere; qu'il avoit la paix avec toutes les villes anséatiques; que celle de Lubeck, qui affectoit autrefois de tenir la balance entre les cou-

ronnes du nord, n'étoit plus en état d'armer en faveur de la Suede; que cette ville affoiblie par une guerre de dix ans, contre le feu roi de Dannemark, ne songeoit qu'à rétablir son commerce, et qu'elle se tenoit fort heureuse que Christiern voulût bien entretenir la paix qu'on lui avoit accordée; que son maître travailloit à faire des alliances avec la France et l'Angleterre; et qu'aussi-tôt que la treve qui étoit entre le Dannemark et la Suede seroit expirée, il entreroit dans ce royaume à la tête de son armée, pour s'y faire reconnoître, et pour y établir son autorité. Il ajouta à ce discours, qu'il avoit ordre du roi de l'assurer de sa part, qu'il lui confieroit volontiers en son absence tout le gouvernement et la conservation de son autorité en Suede, comme avoient fait les rois ses prédécesseurs aux archevêques d'Upsal.

Ce prélat écouta avec plaisir des propositions qui flattoient son ambition. Il

regarda la grâce importante qu'il venoit de recevoir de l'administrateur, comme une chose qu'il n'avoit pu lui refuser dans la conjoncture de son élection. Il commença à considérer ce prince, non plus comme son bienfaiteur, mais comme un ennemi secret et irréconciliable de sa maison, et qui étoit intéressé à l'abaisser. Il lui parut qu'il jouissoit d'une autorité à laquelle il devoit aspirer lui-même, et qu'il pouvoit obtenir en se dévouant aux intérêts du roi de Dannemark.

Plein de ces considérations, il assura de nouveau l'envoyé, qu'il n'auroit pas moins d'attachement que ses prédécesseurs pour la couronne de Dannemark ; mais comme il étoit peu instruit de l'état présent de la Suede, dont il étoit absent depuis long-temps, ils convinrent qu'avant que d'éclater il prendroit quelque temps pour ranimer la faction danoise qui étoit dans le royaume, et pour se faire de nouvelles créatures ; et que le roi, de son côté, lui enver-

roit secrétement des agens de temps en temps pour reconnoître l'état et les forces de son parti, et pour concerter ensemble les moyens les plus sûrs et les plus convenables de faire réussir ses desseins.

Ils se séparerent ensuite. L'envoyé retourna auprès de Christiern, et l'archevêque s'embarqua pour la Suede, dans l'intention de n'oublier rien pour détruire l'administrateur.

Quoique ce prélat eût été élevé à la cour de Rome, il s'étoit peu formé dans la politique et dans cette profonde dissimulation qui regne en cette cour. C'étoit un homme d'un caractere dur et violent, savant, mais peu habile, fier du crédit de sa maison et de ses richesses, gouverné par son humeur, et ne connoissant de manieres de traiter avec les hommes, que les manieres de commandement; ennemi de ses supérieurs, incapable de souffrir des égaux, insolent avec ses inférieurs; et il prenoit indifféremment pour

inférieurs tous ceux qu'il ne croyoit pas aussi riches que lui. Il ne garda à son retour nulle mesure de politique, ni même de bienséance avec l'administrateur. Il évita de rencontrer ce prince, qui étoit sorti obligeamment de son palais pour aller au-devant de lui; et dès qu'il fut débarqué, il se rendit par terre à Upsal, sans charger personne de faire aucun compliment à l'administrateur, de sa part, comme s'il eût ignoré sa dignité, et les obligations qu'il lui avoit.

Il passa les premiers jours de son arrivée à recevoir les complimens de ses suffragans et les hommages de son clergé. Sa famille, les amis de sa maison, et les partisans des Danois, se rendirent auprès de lui, les uns pour le féliciter sur sa dignité, et les autres pour reconnoître son caractere et pour observer sa conduite à l'égard de l'administrateur. Ce ne furent pendant plus d'un mois que fêtes à Upsal. La magnificence de ce jeune prélat, le nombre de ses

amis et des créatures de sa maison, lui attiroient une cour qui obscurcissoit en quelque maniere celle du souverain.

On mêla même la politique et les affaires d'état avec les plaisirs. Ce fut durant ces fêtes, et dans la chaleur d'un repas, que ce prélat, naturellement violent et impétueux, commença à faire paroître son mécontentement. Il se plaignit à ses amis de l'injustice qu'il prétendoit qu'on avoit faite à son pere dans la derniere élection, et il ne put même s'empêcher de dire publiquement que Sténon y auroit eu peu de part, si les suffrages avoient été libres.

Il prit ensuite les évêques en particulier, pour reconnoître leurs dispositions au sujet du gouvernement, et pour voir ce qu'il pouvoit s'en promettre, s'il s'engageoit dans quelque entreprise contre l'administrateur. Il dit d'abord à ces prélats, pour pressentir leur penchant, et comme par maniere d'entretien, qu'il étoit bien à craindre que la fin de la treve qu'on

avoit avec le Dannemark, ne fût le commencement d'une guerre sanglante; qu'il ne doutoit pas que Christiern ne fît tous ses efforts pour rétablir l'union de Calmar, malgré l'élection de l'administrateur; qu'il plaignoit le malheur de sa patrie qui alloit être la victime de l'ambition et de la concurrence de ces deux princes; qu'il ne savoit pas même quel parti le clergé du royaume devoit prendre s'ils venoient à éclater; qu'à la vérité la dignité d'administrateur sembloit n'être établie que pour la défense de la liberté de la nation; mais aussi que les prétentions des rois de Dannemark n'étoient pas sans justice et sans fondement; et que d'ailleurs ces princes sembloient n'affecter la qualité de rois de Suede, que pour confier au clergé toute l'autorité et le soin du gouvernement.

Il ajouta que le temps et leur conseil lui apprendroient quelle conduite il devoit tenir avec le roi de Dannemark; mais qu'à l'égard du prince Sté-

non, il étoit si persuadé que les suffrages avoient été violentés dans son élection, qu'il ne croyoit pas que le clergé dût s'intéresser pour soutenir la dignité d'administrateur contre les Danois, tant qu'il en seroit revêtu.

Le discours de ce prélat fut reçu avec applaudissement par ses suffragans. Chacun se déclara pour le roi de Dannemark; les plus violens proposerent même de l'inviter à rompre la treve, pour surprendre le prince Sténon qu'ils traitoient d'usurpateur. On dit qu'il faudroit en même temps que chaque prélat fît déclarer les villes et les châteaux de sa dépendance; d'autres proposerent encore de s'assurer de bonne heure de leurs amis et de leurs vassaux : tous ces évêques s'empressoient de donner à leur primat des marques de complaisance, qui leur coûtoient d'autant moins, que ces projets étoient encore vagues, et qu'ils croyoient la guerre et le péril fort éloignés.

L'archevêque s'appliqua ensuite à

connoître exactement le nombre et les forces de ses vassaux. Il fit entrer publiquement des troupes et des munitions dans la forteresse de Steque, qui dépendoit de l'archevêché, comme si la guerre eût été déclarée : il s'assura de nouveau de sa famille et de ses amis, et il en resta même un grand nombre auprès de lui, attirés par la profusion de sa dépense.

La conduite que ce prélat tenoit avec l'administrateur, et le mouvement qui paroissoit parmi ses créatures et les partisans des Danois, firent croire qu'on ne seroit pas long-temps sans voir naître dans le royaume quelque guerre civile. On vit accourir à Upsal tous les mécontens, et la plupart de ces aventuriers, gens incertains qui s'offrent toujours avec chaleur dans les commencemens des partis, et qui les trahissent ensuite, ou qui les abandonnent, suivant leur crainte ou leur intérêt. L'archevêque les recevoit bien : il écoutoit avec plaisir les plaintes qu'ils

faisoient du gouvernement, et entroit dans les intérêts de leur fortune. Ce prélat, par sa conduite et dans ses discours, marquoit assez qu'il étoit mécontent, pour avoir moyen de découvrir et de rassembler les mécontens : mais il évitoit avec beaucoup de soin de paroître avoir aucune liaison avec les Danois, parce qu'il savoit combien en général tous les Suédois, à l'exception du clergé, détestoient leur domination ; et il vouloit persuader que sa haine et son aversion pour l'administrateur n'étoit qu'une affaire particuliere entre leurs maisons, et qui ne regardoit point l'état.

L'administrateur, informé de ce qui se passoit à Upsal, pénétra aisément les desseins et les intentions de l'archevêque, et ce fut avec une surprise pleine d'indignation. Ce prince irrité de son ingratitude, naturellement impatient et plein de feu, vouloit prendre sur-le-champ les armes, mais son conseil s'y opposa. On lui dit que les princes

ne vengeoient pas leurs injures comme les particuliers ; que la moindre violence ne serviroit qu'à fortifier le parti de l'archevêque, et à augmenter le nombre des mécontens ; qu'il avoit affaire à une nation jalouse de sa liberté, et toujours en garde contre les entreprises de ses souverains. On lui conseilla de dissimuler plutôt son ressentiment, et de tâcher même de ramener ce prélat à son devoir par les voies de douceur et d'honnêteté.

Sténon se rendit à cet avis : et sous prétexte d'un voyage qu'il faisoit sur ses terres, il passa par Upsal, qui se trouvoit sur sa route, et qui n'étoit éloigné de Stockolm que de dix lieues suédoises : il alla descendre chez l'archevêque avec toutes les apparences de joie et de confiance qu'eût pu avoir un prince, qui auroit cru que son rang et ses bienfaits le devoient faire souhaiter : il félicita Troll sur son heureux retour dans le royaume : il lui témoigna la satisfaction qu'il avoit d'a-

voir contribué à son élévation : il se plaignit même obligemment qu'il n'eût pas encore paru à Stockholm ni à la cour ; enfin, il n'oublia rien de toutes les honnêtetés qu'il pouvoit lui faire pour le gagner, et pour le ramener à son devoir.

L'archevêque surpris et chagrin de l'arrivée de ce prince, ne répondit à ses caresses que d'une maniere contrainte et embarrassée : il ne laissa pas de le traiter avec une magnificence extraordinaire ; mais ce fut plutôt par un sentiment de vanité, et pour faire montre de sa puissance et de ses richesses, que pour témoigner à l'administrateur de la joie de le recevoir dans sa maison : il ne put même s'empêcher, dans la chaleur de la conversation, de reprocher indirectement à ce prince qu'il avoit emporté par violence une dignité qui n'étoit due qu'aux services et à l'expérience de son pere.

L'administrateur, qui ne songeoit qu'à le gagner, voulut justifier son

élection; mais ce fier prélat ne daigna pas même écouter ses raisons. Il lui dit avec beaucoup de hauteur, qu'il se trouveroit peut-être quelque jour une assemblée des états libre, et dans laquelle on feroit justice à son pere et à tous ceux qui se plaignoient du gouvernement.

Le prince se retira également surpris et irrité des menaces de ce prélat. Il résolut de se servir de sa puissance et de son autorité pour le remettre dans son devoir; et de peur que la cour de Rome, qui ne cherche souvent qu'à établir son autorité, sous prétexte de protéger le clergé, ne s'interessât dans cette occasion en faveur de l'archevêque, l'administrateur écrivit au pape pour le prévenir, et pour se plaindre de la conduite séditieuse de ce prélat.

Le pape répondit peu de temps après à ce prince en des termes obligeans et favorables : il lui marquoit par sa lettre, qu'il blâmoit l'humeur inquiete, et même le peu de reconnoissance de Troll;

et il ajoutoit qu'il avoit ordonné à un légat qu'il avoit pour lors à la cour de Dannemark, de passer incessamment en Suede, pour avertir de sa part l'archevêque de son devoir.

Mais ces ordres du pape étoient plus spécieux qu'effectifs. Quoique le souverain pontife blâmât en apparence le peu d'égards que ce prélat avoit pour l'administrateur, il ne pouvoit pas être fâché dans le fond que l'archevêque et les autres prélats de ce royaume, que la cour de Rome regarde toujours en quelque façon comme ses sujets et ses créatures, se rendissent puissans, et prissent part au gouvernement de l'état. D'ailleurs les papes en général étoient peu affectionnés aux rois et aux souverains de Suede, depuis que ces princes avoient cessé de payer le denier de saint Pierre. C'étoit un tribut que le roi Olaüs avoit imposé en faveur du 940.
saint siége sur tous ses sujets, lorsque le christianisme s'établit dans ce royaume, mais auquel peu de ses successeurs

avoient voulu se soumettre *. Ces princes avoient protesté plusieurs fois contre une dévotion qui ruinoit leurs sujets, et qui tiroit à conséquence pour la souveraineté de l'état.

Plusieurs papes exigerent inutilement ce tribut ** : ils en étoient venus même jusqu'aux foudres de l'excommunication, sans pouvoir cependant ébranler la fermeté de ces princes. La cour de Rome fut obligée enfin de laisser en repos des gens, qui, conduits par des vues de politique plutôt que par la science, s'étoient délivrés de bonne heure de la crainte des censures ecclésiastiques. Le conseil de l'administrateur, qui connoissoit l'ancien mécontentement de la cour de Rome, lui fit comprendre qu'il ne devoit pas attendre de grands secours du pape pour réduire l'archevêque. Aussi ce prince ne se reposa-t-il pas si fort sur

* Bazius, *historia eccl. Sued. et Gotica.*

** Honoré III, Jean XXII, Innocent VI, Grégoire XI.

ces lettres apostoliques, qu'il ne prît en même temps des mesures plus efficaces pour se mettre en état de n'être pas surpris.

Il convoqua les états-généraux à Tellie, sous prétexte que la treve qu'on avoit avec le Dannemark, étoit près de finir; mais en effet dans la vue de faire reconnoître de nouveau son autorité, et de l'affermir par la présence des états, et pour tâcher de pénétrer en même temps si le parti de l'archevêque étoit considérable.

Ce prélat, de son côté, n'oublioit rien pour faire des créatures au roi de Dannemark et des ennemis à l'administrateur. Il s'assura de nouveau de ses partisans, et il gagna même les gouverneurs des châteaux de Stockolm et de Nykiöping, qu'il mit dans les intérêts de Christiern : il dépêcha ensuite un homme fidele à ce prince, pour lui rendre compte de l'état et de la disposition de son parti : il l'exhorta de s'avancer à la tête de son armée,

sans s'arrêter à la treve : il lui fit représenter par son agent, qu'il étoit aisé de la rompre sous différens prétextes; et il le fit assurer que les gouverneurs des châteaux de Stockolm et de Nykyöping recevroient ses troupes dans leurs places, et se déclareroient en sa faveur.

Christiern lui manda, par son envoyé, que ce n'étoit pas assez de rompre la treve, à moins que les états de Dannemark ne contribuassent à la guerre contre la Suede; qu'il travailloit à faire entrer les principaux du royaume dans ses desseins; qu'il croyoit même avoir mis dans ses intérêts le légat qui devoit passer incessamment en Suede; que si la négociation de ce prélat ne réussissoit pas, il feroit naître quelque incident entre les deux nations, et qu'il engageroit la querelle si avant, que les états danois ne pourroient se dispenser de prendre les armes.

Cependant les états-généraux de Suede s'assemblerent à Tellie, où l'administra-

teur les avoit convoqués : la plupart des députés se trouverent les mêmes qui avoient eu le plus de part à son élection. Ce prince, se voyant si bien appuyé, fit citer l'archevêque, pour prêter le serment de fidélité qu'il devoit à la couronne, à cause de sa dignité. Ce prélat, ne se croyant pas en sûreté dans une assemblée où il savoit que le parti de son ennemi étoit le plus fort, s'enferma dans sa forteresse de Stéque : c'étoit un château bâti sur la croupe d'une montagne, également fortifié par l'art et par la nature. Les archevêques d'Upsal n'avoient rien oublié pour le rendre imprenable, selon les regles de ce temps-là ; et d'ailleurs il étoit assez fortifié par les privileges du clergé, qui en faisoient un asyle inviolable. L'archevêque y tint de son côté une assemblée des évêques du royaume et de ses partisans, comme si celle de Tellie n'eût été ni libre ni légitime. Les choses se disposoient de part et d'autre à une rupture ouverte, lorsque Jean-Ange

Arcemboldi, légat du pape Léon X, dans les royaumes du nord, passa de Dannemark en Suede, et intervint pour accommoder l'archevêque avec l'administrateur. *

C'étoit un homme d'un caractere aisé, souple, plein de politesse, complaisant, et qui ne montroit de passion que dans l'application qu'il faisoit paroître d'amasser de l'argent. Une des commissions de ce prélat consistoit en des pouvoirs dont il prétendoit être chargé, de permettre de manger de la viande dans les jours défendus par l'église, à ceux qui vouloient acheter cette permission; et il distribuoit en même temps des indulgences à tous ceux qui contribuoient une certaine somme fixée pour le bâtiment de la basilique de Saint-Pierre de Rome : manieres toutes nouvelles en ce temps-là, de trouver de l'argent, et que les ministres de la cour de Rome pousserent même un peu loin sous le

* *Joannes Magnus, vita archiepisc. Upsal.*

pontificat de Léon, apparemment à l'insu de ce pape.

Arcemboldi recueilloit ces deniers avec l'avidité d'un partisan qui leve des impôts dont il a traité. Ce prélat, à la faveur des bulles dont il étoit porteur, ravagea impunément une partie du Dannemark; et non content des sommes considérables qu'il avoit tirées de ce royaume, il mit encore cet argent dans le commerce, et à de gros intérêts, étant prêt de partir pour la Suede.

Christiern n'avoit vu qu'avec beaucoup de chagrin cette mission du légat, qui, sous prétexte de dévotion, tiroit tout l'argent de ses états : mais cependant il avoit caché avec soin ses sentimens. Il ne pouvoit espérer de réussir dans les desseins qu'il avoit sur la Suede, sans le secours du clergé; et il craignoit qu'il ne quittât son parti, s'il se brouilloit avec la cour de Rome. Il abandonna pour ainsi dire son royaume en proie à l'avarice du légat, afin de le mettre dans ses intérêts. Il le combla de ca-



resses et d'honnêtetés, pendant son séjour en Dannemark; et lorsque ce prélat alla prendre congé de lui pour passer en Suede, suivant les ordres du pape, il le reçut avec des manieres honnêtes et pleines de confiance.

Il le pria de vouloir bien se servir de la considération que lui donnoit son caractere, pour établir une paix solide entre les deux nations : il l'assura qu'il étoit prêt d'y contribuer de sa part, pourvu que les Suédois se disposassent à rentrer de bonne foi dans l'union de Calmar. Il lui représenta ensuite que ni les guerres civiles, ni les rebellions précédentes, n'avoient pu rompre un traité si solemnel, quoique ces révoltes eussent été quelquefois suivies de quelques succès favorables pour les chefs des rebelles : il lui dit que le clergé et la plus saine partie de l'état souhaitoient le rétablissement de ce traité, comme l'unique moyen d'établir une paix solide entre les deux nations; que c'étoit le sujet des plaintes de l'administrateur

contre l'archevêque : il pria le légat de protéger ce prélat, qui étoit exposé, à ce qu'il lui dit, aux insultes d'un jeune homme violent et emporté; et il ajouta qu'il se flattoit qu'il mettroit quelque différence entre le chef des révoltés et un souverain, et un prince d'une maison royale, dévoué de tout temps aux intérêts du saint siége.

Le légat n'ignoroit pas que la cour de Rome étoit aussi contente du Dannemark, qu'elle étoit peu satisfaite des Suédois, qui y conservoient même peu de relation : il savoit d'ailleurs que Christiern étoit allié de la maison d'Autriche, pour qui le pape avoit une extrême considération. Mais rien ne le détermina davantage à entrer dans les intérêts de ce prince, que l'argent qu'il laissoit en Dannemark, et celui qu'il espéroit encore tirer à son retour, de quelques provinces où il n'avoit pas publié ses indulgences. Il assura Christiern qu'il n'oublieroit rien pour faire réussir sa négociation selon ses intentions : il lui



laissa même entrevoir qu'il avoit des ordres secrets d'appuyer ses intérêts, et de protéger ses créatures; et il lui promit que, sous le caractere apparent de médiateur, il agiroit pour son service avec autant de zèle que ses propres ministres.

Le roi de Dannemark, ébloui de ces protestations, lui fit part de ses desseins secrets, et il s'expliqua avec lui plus ouvertement que ne doit faire un prince avec un ministre étranger : il lui avoua qu'il étoit assuré des châteaux de Stockholm et de Nykiöping; que tous les évêques étoient disposés à le recevoir dans leurs places, et que l'archevêque d'Upsal, qui conduisoit cette affaire, s'étoit engagé de passer dans son armée, sitôt qu'il paroîtroit sur les frontieres du royaume. Il pria le légat de conférer avec ce prélat, s'il le pouvoit faire sans se rendre suspect, et de concerter avec lui les moyens les plus sûrs et les plus convenables pour faire réussir ses desseins.

Le légat partit avec cette instruction. Il ne fut pas plutôt arrivé à la cour de Suede, qu'il exhorta publiquement l'administrateur et le sénat, de la part du pape, à faire la paix solide avec le Dannemark : il demanda quelques jours après une audience particuliere à l'administrateur : il pria le prince, dans son audience, de la part du saint pere, d'accorder l'honneur de son amitié à l'archevêque, et de ne point troubler ce prélat dans une dignité que le pape même ne lui avoit conférée qu'à sa recommandation. Sténon lui répondit en peu de mots, et avec beaucoup de fermeté, qu'il auroit toujours beaucoup d'égards pour les prieres qui lui viendroient de la part de sa sainteté, et toute la considération possible pour la personne du légat; mais qu'il devoit porter ses remontrances à l'archevêque, et que ce prélat seroit en repos sitôt qu'il seroit rentré dans son devoir.

Le légat, qui cherchoit à entrer en matiere, dit à ce prince qu'il avoit or-

dre du pape de travailler à l'accommodement de l'archevêque, et à la paix entre la Suede et le Dannemark; qu'il s'étoit apperçu que ce n'étoit presque qu'une même affaire, et qu'il le prioit de consentir à la médiation du saint-siége. Il l'exhorta à préférer une paix solide aux événemens d'une guerre toujours fort incertaine, qui peut-être n'étoit pas également agréable à tous les états du royaume; ce qui ne pouvoit manquer de le rendre odieux à la noblesse même et aux paysans, pour peu qu'elle durât ou qu'elle fût malheureuse.

Ce discours et le soin que le légat avoit pris de mêler l'affaire de l'archevêque avec les prétentions du roi de Dannemark, firent soupçonner à l'administrateur que ce prélat étoit gagné par ses ennemis, et qu'il connoissoit tous leurs desseins. Il étoit de son intérêt d'en découvrir entiérement le secret : mais il n'étoit pas aisé à un jeune prince Suédois de faire parler un pré-

lat Italien, qui avoit vieilli à la cour de Rome. L'administrateur ne s'amusa point à vouloir tirer son secret par des conférences dans lesquelles il sentoit bien que le légat lui étoit supérieur. Il attaqua ce prélat directement par son foible; il le pria, par l'avis du sénat, de distribuer dans le royaume les indulgences dont il étoit chargé, et il l'assura que pendant ce temps-là il prendroit des résolutions utiles pour l'état, et conformes aux intentions du saint pere.

Le légat embrassa avec ardeur une occasion si favorable d'amasser de l'argent : c'étoit l'unique sujet de sa légation dans les pays du nord; et il craignoit que si la guerre s'allumoit entre les deux nations, il ne lui fût impossible d'exercer sa commission en Suede parmi le tumulte des armes, et que cela ne le privât d'un gain dont on prétend même qu'il étoit en avance à la chambre apostolique. Ce prélat n'eut pas plutôt obtenu le consentement de

l'administrateur et du sénat, qu'il fit publier dans tout le royaume les bulles dont il étoit porteur. Ses officiers, et certains quêteurs qu'il menoit à sa suite, les répandirent dans toutes les provinces. Ils avoient sous-fermé le droit de les publier, et le légat en traitoit indifféremment avec tous ceux qui lui en offroient le plus, sans chercher d'autres conditions dans ces prédicateurs mercenaires, que la sûreté de ses deniers.

L'administrateur parut fort touché du desir de gagner ces indulgences, soit politique, ou dévotion : ce prince fit à cette intention beaucoup de largesses; les sénateurs, à son exemple, et toute la noblesse, donnerent des sommes considérables : le peuple, naturellement avide de ces sortes de grâces, s'épuisa pour y avoir part : tout le monde voulut contribuer; les plus libertins même entrerent sans peine dans une dévotion que la conduite de l'administrateur avoit

mise, pour ainsi dire, à la mode, et qui ne leur coûtoit que de l'argent.

Arcemboldi * amassa des sommes immenses dans la Suede; l'administrateur lui permit de faire sortir cet argent du royaume, en espèces, sans rien prendre pour ses droits. C'étoit une grâce d'autant plus considérable, que tous les princes en Allemagne avoient exigé un tiers de l'argent qui provenoit des indulgences qu'on avoit publiées dans les terres de leur dépendance. Sténon ajouta à un procédé si honnête, des présens magnifiques qu'il fit en particulier au légat. On porta de sa part chez ce prélat un nombre considérable de pelleteries d'un grand prix, et une table d'argent massif, d'une grandeur extraordinaire.

L'administrateur, se flattant de s'être fait jour dans l'esprit du légat par la richesse de ses présens, le prit quelque

* *Vita archiepisc. Upsal, Joannis Magni.*

temps après en particulier : il se plaignit à ce prélat de l'ingratitude de l'archevêque : il lui dit qu'il étoit bien informé de ses mauvais desseins ; mais qu'il étoit résolu de le forcer à reconnoître sa dignité, ou à sortir du royaume. Arcemboldi, charmé de la libéralité de ce prince, approuva son ressentiment : il n'eût pas même la force de garder le secret du roi de Dannemark : il sembloit qu'il se fît un scrupule de n'être pas pour celui de ces princes dont il tiroit le plus d'argent ; peut-être même aussi qu'il ne trahit Christiern que dans la crainte que l'administrateur n'eût pénétré leur intelligence, et que ce prince n'arrêtât l'argent des indulgences, s'il continuoit à lui en faire un secret. Il aima mieux s'en faire un mérite : il lui découvrit les desseins du roi de Dannemark, ses liaisons avec le clergé de Suede, et la trahison des deux gouverneurs des châteaux de Stockholm et de Nykiöping.

Il exigea cependant de l'administra-

teur, qu'il se conduiroit avec l'archevêque, de maniere qu'on ne le pût soupçonner d'avoir trahi le secret de Christiern : il repassa ensuite en Dannemark pour y continuer la publication de ses indulgences : il témoigna à son retour au roi, le chagrin qu'il avoit du peu de succès de sa négociation : il dit à ce prince qu'il avoit trouvé l'esprit de l'administrateur trop aigri contre l'archevêque, pour espérer un prompt accommodement; qu'il croyoit même que la personne de ce prélat étoit un obstacle au rétablissement de l'union de Calmar; qu'il étoit toujours enfermé dans sa forteresse de Stéque, d'où il sembloit menacer l'administrateur d'une guerre civile; et que dans cette conjoncture, il n'avoit pas cru devoir s'aboucher avec lui, pour ne se pas rendre suspect à Sténon; que ce prince haïssoit sa personne, et qu'il avoit pressenti que quand même il pourroit se résoudre, pour le bien de la paix, à se démettre de sa dignité, il ne le feroit cependant jamais,

tant qu'il pourroit croire qu'on en voudroit revêtir son ennemi.

Christiern, voyant cette négociation échouée, s'apperçut bien qu'il n'y auroit que ses armes qui le rendroient maître de la Suede : mais la treve duroit encore, et il ne la pouvoit rompre, ni commencer la guerre sans le consentement du sénat de Dannemark : il ordonna secrétement à son amiral d'insulter, sur quelque prétexte, les premiers vaisseaux suédois qu'il rencontreroit; ne doutant pas que l'administrateur n'usât aussi-tôt de représailles par terre ou par mer, ce qui feroit commencer la guerre, malgré tout le penchant que les états et le sénat de Dannemark avoient pour la continuation de la treve.

Cependant l'administrateur ne perdoit point de temps pour prévenir ses ennemis : il résolut de profiter du secret du légat, sans manquer à la parole qu'il lui avoit donnée. Il convoqua aussitôt le sénat : il dit à l'assemblée qu'il y avoit une conspiration formée contre

le repos de l'état, et que les gouverneurs de Stockholm et de Nykiöping devoient au premier jour recevoir les ennemis dans leurs places. Le sénat effrayé de cette nouvelle, le pria de prévenir les traîtres. L'administrateur, sous prétexte d'une revue, tira habilement le gouverneur de Nykiöping de sa place, avec toute sa garnison; il y fit entrer aussi-tôt d'autres troupes, et il y mit un nouveau gouverneur dont il étoit bien assuré : il fit arrêter en même temps le gouverneur du château de Stockholm, qui s'étoit trouvé au palais et à la cour du prince selon son
ordinaire : il convoqua ensuite les états- 1516.
généraux à Westerähs, capitale de la Westmanie; ces deux gouverneurs y furent accusés de trahison contre leur patrie; les états leur donnerent des commissaires pour instruire leur procès. Soit par la crainte du supplice, ou l'espérance du pardon, ils avouerent l'un et l'autre l'intelligence qu'ils avoient avec le roi de Dannemark, et ils ac-

cuserent tous deux l'archevêque comme le chef et l'auteur de la conspiration.

L'administrateur ayant cet avantage sur lui, résolut de le pousser : il le fit citer devant les états, pour venir rendre compte de sa conduite. Quelques sénateurs qui prévoyoient avec douleur que ces mouvemens alloient dégénérer en guerre civile, firent exhorter sous main l'archevêque à reconnoître l'administrateur, et à faire sa paix avec ce prince : on lui offrit même un sauf-conduit signé des premiers seigneurs des états, dans la vue de le ramener par les voies de la douceur.

L'archevêque fut au desespoir qu'on eût découvert ses desseins avant qu'il eût eu le tems de les faire éclater avec avantage pour son parti : il se plaignoit à ses amis de la lenteur et de l'inexécution des paroles du roi de Dannemark: il envoya une de ses créatures en toute diligence à ce prince, pour lui représenter le péril où il se trouvoit exposé, et pour le presser de s'avancer à la

tête de ses troupes; et pour gagner temps, il demanda au sénat que l'on convoquât de nouveaux états sous prétexte que la plupart des députés qui composoient l'assemblée de Westerähs, étoient créatures ou alliés de son ennemi.

Les états, offensés de l'orgueil et de la rebellion de ce prélat, résolurent de s'assurer de sa personne, et de lui faire son procès : on pria l'administrateur de faire investir la place où il s'étoit retiré; on arrêta en même temps son pere et ceux de ses parens et de ses amis qui étoient suspects, et qui pouvoient prendre les armes en sa faveur ; et comme les états prévirent que cette affaire engageroit infailliblement la querelle avec le roi de Dannemark, l'administrateur fut prié de convoquer toutes les milices, et de mettre le royaume en état de n'être pas surpris par ses ennemis.

Ce prince ne fut pas fâché que l'archevêque se fût commis avec les états : il se voyoit par-là en état de se ven-

ger, sous prétexte de poursuivre un rebelle : il convoqua aussi-tôt la noblesse et les milices ; ses amis de leur côté, et ses parens, lui amenerent des secours considérables : chacun voulut signaler son zele pour la patrie, et son affection pour le prince dans une guerre où il s'agissoit de soutenir son élection, et de défendre la liberté du royaume.

Mais parmi ces seigneurs qui s'empressoient de donner des marques de leur attachement pour l'administrateur, personne ne fit paroître plus de chaleur pour ses intérêts que Gustave Ericson, grand enseigne de la couronne ; c'étoit un jeune seigneur, âgé de vingt-six ans, descendu des anciens rois de Suede, petit-neveu du roi Canutson, et fils du sénateur Eric Wasa, gouverneur de l'Hallandie ; il étoit cousin-germain de l'administrateur : il avoit été élevé auprès de ce prince dont il étoit comme le favori : il avoit l'esprit naturellement grand et hardi, le cœur avide de gloire, et beaucoup plus sensible à l'ambition

qu'aux plaisirs : il partageoit avec son pere l'estime et la confiance de l'administrateur ; mais l'âge avancé de ce sénateur, et je ne sais quoi de timide, qui se trouvoit toujours dans ses avis, faisoient que, sans le considérer moins, le prince goûtoit cependant davantage Gustave, dont l'esprit aussi solide, mais plus hardi et plus entreprenant, ne lui proposoit jamais que des desseins conformes à son courage et à son inclination.

Ce fut par le conseil de ce jeune seigneur, qu'il résolut de donner des armes à feu aux paysans, qui ne se servoient encore la plupart que d'arcs et de fleches : ce prince fit acheter à Lubeck un nombre considérable de mousquets : on en chargea un vaisseau qui mit aussi-tôt à la voile pour Stockholm, mais qui fut pris par l'amiral de Christiern, à la sortie de l'embouchure de la Trave qui passe à Lubeck ; et par cet acte d'hostilité, la guerre fut déclarée et recommença entre les deux nations,

malgré les états de Dannemark, qui avoient plus de penchant pour la continuation de la treve.

L'administrateur privé de ce secours, ne laissa pas de faire avancer ses troupes pour assiéger l'archevêque : il se mit à la tête des milices qui formoient le corps le plus nombreux de son armée, et il donna le commandement de la cavalerie à Gustave. Les évêques de Strengnäs et de Linkiöping prirent les devans, sous prétexte de s'entremettre pour ramener l'archevêque à son devoir; mais en effet, pour l'avertir de la marche et des forces de l'administrateur: ces deux prélats n'avoient pas moins de penchant pour les Danois que l'archevêque; mais plus habiles et plus politiques que lui, ils cacherent avec soin une inclination inutile à leur parti, et périlleuse pour eux dans une conjoncture où toute la nation s'étoit déclarée pour l'administrateur. Ils s'excuserent auprès de l'archevêque, quand ils furent arrivés à Stéque, de ce qu'ils ne se dé-

claroient pas contre ce prince, comme ils en étoient convenus à Upsal : ils lui représenterent que la prudence ne leur permettoit pas d'éclater avant que le roi de Dannemark fût entré dans le royaume pour les appuyer : ils l'exhorterent à faire lui-même attention aux forces de l'administrateur, qui dans peu de jours paroîtroit aux pieds de son château, avec une armée nombreuse : ils lui dirent qu'il devoit en habile homme conjurer l'orage qui alloit fondre sur lui, et amuser ce jeune prince par quelques soumissions apparentes, dont, après tout, il sauroit bien se dégager quand son parti seroit plus puissant.

L'archevêque rejeta les avis de ces prélats avec beaucoup de mépris et de fierté : il leur reprocha leur foiblesse, qu'il traitoit de trahison et de lâcheté : il leur dit qu'il venoit d'apprendre par un envoyé de Christiern, que ce prince se disposoit à entrer dans le royaume avec toutes ses forces ; que sa flotte

étoit équipée et prête à faire une descente; que l'administrateur n'étoit guere en état de s'opposer à une puissance si redoutable; qu'il espéroit voir dans peu de temps le roi de Dannemark sur le trône de la Suede; et que pour lors ils devoient craindre que ce prince ne mît peu de différence entre ses faux amis et ses ennemis déclarés. Ces prélats, n'ayant pu rien gagner sur cet esprit farouche et indomptable, se retirerent pour faire place aux troupes de l'administrateur, qui parurent en même temps devant cette forteresse.

Ce prince espéroit emporter cette place avant que les Danois fussent en état de faire aucune diversion : mais à peine avoit-il ouvert la tranchée, qu'il fut averti que les Danois avoient fait une descente proche Stockholm, et qu'ils mettoient tout à feu et à sang. Ce prince partagea son armée : il laissa son infanterie dans les lignes, et avec sa cavalerie marcha aux ennemis, accompagné de Gustave, et suivi de toute la

jeunesse de Suede, qui brûloit d'impatience de se signaler sous le commandement et aux yeux du prince.

L'administrateur rencontra les Danois 1517.
proche le château de Wedel. Gustave les chargea le premier à la tête d'un escadron : le combat fut sanglant et disputé avec toute l'opiniâtreté qui se rencontre ordinairement dans les premieres occasions, où il s'agit de l'honneur de la nation, et en quelque maniere du succès de la campagne : la victoire se déclara à la fin pour les Suédois : les troupes de Dannemark furent défaites, la plupart furent taillées en pieces; ceux qui échaperent regagnerent leurs vaisseaux avec précipitation, et se retirerent en Dannemark.

L'administrateur donna toute la gloire de cette action à Gustave, qui, après avoir enfoncé les ennemis avec beaucoup de vigueur, s'étoit mêlé parmi eux l'épée à la main, et les avoit poursuivis jusqu'au bord de leurs vaisseaux, sans leur donner le temps de se remettre

ni de se rallier. Ce fut par cette action que le prince commença à le considérer comme une personne utile, après l'avoir aimé comme un homme d'un caractere agréable. Il admiroit l'inclination et le génie surprenant que ce jeune seigneur avoit pour la guerre, le courage, la valeur, et sur-tout la présence d'esprit qu'il avoit fait paroître dans la premiere action où il eut tiré l'épée; et ce prince étoit d'autant plus touché de ses qualités, que c'étoit celles où il se connoissoit le mieux, et pour lesquelles il avoit naturellement le plus d'inclination.

L'administrateur ramena ses troupes victorieuses au siege de Steque. L'archevêque fut consterné de la défaite des Danois, qui l'abandonnoient à ses ennemis. Il se flattoit que le roi de Dannemark feroit de plus grands efforts pour le soutenir. Les évêques et ses autres partisans, intimidés par la puissance du prince et par la retraite des Danois, n'osoient se déclarer; on

avoit même arrêté ou chassé de leurs places ceux qui étoient suspects. L'administrateur poussa ses travaux jusqu'au pied de la muraille : ce prélat ne pouvoit plus tenir; et sa fierté naturelle, et son animosité contre ce prince, lui permettoit encore moins de se rendre. Il se défendit encore quelques jours avec toute la fureur et toute l'opiniâtreté d'un homme désespéré, qui veut s'ensevelir dans sa place; mais les principaux officiers de sa garnison ne s'étant pas trouvé de la même humeur, et craignant d'être traités en rebelles, s'ils étoient pris d'assaut et l'épée à la main contre ce prince et les états, ils forcerent ce fier prélat de capituler.

Il demanda à faire lui-même sa composition avec l'administrateur : il offrit de passer dans son camp, et de se rendre à sa tente, pourvu qu'il lui voulût donner Gustave en otage. Sténon ayant consenti à cette proposition, Gustave entra dans la place en même temps que l'archevêque en sortit pour se rendre

au camp de l'administrateur. Ce prélat craignant encore d'être arrêté malgré cet échange, inviolable selon le droit des gens, voulut au moins pourvoir à sa vengeance, si on lui manquoit de parole. Il savoit à quel point Gustave étoit cher à l'administrateur : il ordonna aux officiers de sa garnison, avant que de sortir de la place, de faire pendre ce seigneur aux créneaux du château, en cas qu'ils apprissent que l'administrateur l'eût fait arrêter.

Il se rendit ensuite chez ce prince, et il demanda à faire son traité avec autant de hauteur, et le même air de confiance, que s'il eût défendu sa place pour le service de sa patrie, et contre les ennemis de la nation. L'administrateur, qui vouloit toujours faire regarder cette affaire comme un crime d'état et une rebellion manifeste, refusa d'entrer dans aucune explication : il demanda seulement de mettre garnison dans la forteresse au nom des états : il dit à l'archevêque que le sénat pronon-

ceroit sur sa conduite, et ordonneroit des autres conditions du traité; et il ajouta qu'il ne se trouveroit pas même au sénat quand on régleroit cette affaire, et qu'il ne seroit jamais son juge ni son ami, puisqu'il refusoit de reconnoître sa dignité.

L'archevêque, toujours également fier et audacieux, crut que l'administrateur, malgré la fermeté de sa réponse, ne le renvoyoit au sénat que dans la vue de faire naître à quelques sénateurs le dessein de les accommoder. Il remit sa place à ce prince; et ayant exigé un sauf-conduit de lui, il se rendit à Stockholm, suivi de ses partisans, et avec un cortege et un équipage aussi magnifique que s'il eût triomphé de tous ses ennemis. Il se croyoit encore si redoutable par ses liaisons avec le roi de Dannemark, qu'il ne doutoit pas que ses juges ne fussent bien aises qu'il voulût être innocent : il se flattoit même qu'on ne regarderoit au plus son affaire que comme une querelle particuliere

entre l'administrateur et lui, causée par la jalousie du gouvernement, et dont il seroit quitte, s'il vouloit seulement faire dire au prince qu'il reconnoissoit sa dignité.

Mais il fut fort trompé dans ses vues : il ne fut pas plutôt à Stockholm, que l'on commença à instruire son procès dans les formes. Le sénat se voyant appuyé par l'administrateur, qui étoit toujours à la tête de son armée, prononça hautement contre ce prélat : il fallut même que les évêques de Linkiöping, de Strengnäs et de Skara, qui étoient revêtus de la dignité de sénateurs, se rendissent à la pluralité des voix : ils souscrivirent à sa condamnation, de peur de se rendre suspects d'avoir favorisé sa révolte. Ce prélat fut déclaré ennemi de la patrie : le sénat ordonna qu'il donneroit incessamment la démission de son archevêché ; qu'il se retireroit dans un monastere, pour y faire pénitence de tous les désordres qu'il avoit causés dans le royaume par son ambition ; que la

forteresse de Steque, qui avoit donné lieu à l'entrée des Danois en Suede, et qui, sous d'autres archevêques, avoit toujours servi de retraite aux rebelles, seroit rasée; que l'administrateur seroit remercié de la vigilance qu'il avoit apportée à étouffer la rebellion, et que tout le royaume s'uniroit pour soutenir sa conduite, et l'arrêt du sénat, si le pape, prévenu ou mal informé, entreprenoit de faire rétablir l'archevêque.

Cet arrêt fut mis dans les registres publics, signé de tous les sénateurs, séculiers et ecclésiastiques. En conséquence, la forteresse de Steque fut rasée, et l'archevêque contraint de renoncer à sa dignité. Ce prélat donna sa démission en plein sénat, pour être envoyée au pape; mais en même temps il dépêcha une de ses créatures à Rome, pour protester de la violence qu'on lui avoit faite, et pour implorer la protection du saint siége.

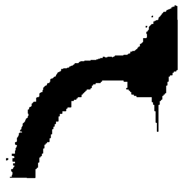
Le roi de Dannemark, de son côté,



employa en sa faveur tous les amis qu'il avoit à la cour de Rome. L'abdication de ce prélat ruinoit ses desseins et son parti. Ce prince, moins consterné qu'irrité de la défaite de ses troupes, armoit tout de nouveau, et se préparoit à faire un puissant effort contre la Suede, la campagne suivante; car les états de Dannemark étoient enfin entrés dans cette guerre par ressentiment de la défaite de Wedel. Il avoit même envoyé jusqu'en Moscovie, pour solliciter le Czar de faire la guerre à l'administrateur, et il n'auroit pas été fâché que le pape se fût déclaré en même temps contre ce prince, et qu'il eût joint les foudres ecclésiastiques aux armes qu'il destinoit contre lui.

Le pape, sur les plaintes de l'archevêque, et à la sollicitation de ce prince, ordonna au légat Arcemboldi, qui étoit encore en Dannemark, de repasser en Suede; et de menacer de sa part l'administrateur de l'excommunier, s'il ne

rétablissoit incessamment l'archevêque dans sa dignité. Le légat étant arrivé en Suede, n'oublia rien pour engager ce prince à donner satisfaction au pape : il lui représenta en particulier, et même avec une franchise et une confiance peu convenable à son caractere, mais qui sembloit être une suite de leur premiere liaison et le prix de ses bienfaits, combien l'indignation et le mécontentement de la cour de Rome étoient redoutables aux plus grands princes; qu'il devoit craindre sur-tout les suites de l'excommunication ; que le peuple, de concert dans cette occasion avec le clergé, abandonneroit aussi-tôt son parti, et que ses amis même et ses créatures les plus dévouées, se laisseroient peut-être ébranler assez facilement par la crainte des foudres de l'église : au reste, qu'il avoit assez satisfait à son autorité, et même à son ressentiment, par l'abdication de l'archevêque ; qu'il devoit se faire un mérite de son rétablissement auprès



du saint pere, et que le pape seroit engagé, par cette déférence, à se rendre à l'avenir caution de sa conduite.

L'administrateur fit part au sénat de la demande et des menaces du pape; les évêques de Linkiöping, de Strengnas et de Skara, qui n'avoient souscrit qu'à regret à la condamnation de l'archevêque, appuyerent fortement la sollicitation du légat; mais tous les sénateurs séculiers qui composoient le plus grand nombre et le plus puissant, s'y opposerent unanimement. Ils représenterent à l'administrateur qu'il ne devoit pas s'effrayer mal-à-propos des foudres du Vatican; qu'ils tiroient de la crédulité et de la soumission de ceux contre qui on les lançoit, la plus grande partie de leur force; qu'on n'ignoroit pas que toutes les machines de la cour de Rome étoient toujours couvertes du manteau de la religion; qu'il n'y avoit qu'à mépriser ces sortes de menaces pour les rendre vaines et inutiles; que les papes ne pouvoient leur

pardonner de s'être affranchis du denier de S. Pierre; et que le roi de Danmark, de concert avec Léon X, sollicitoit le rétablissement d'un rebelle pour se rendre maître du royaume.

Sténon, par leur conseil, répondit au légat qu'il étoit surpris que le pape s'intéressât si fort pour un traître, qui avoit été pris les armes à la main, et qui méritoit même la mort pour son intelligence avec les Danois; que le caractere et la dignité de ce prélat, ne le mettoient pas à couvert de la justice de son souverain; qu'on avoit cru lui faire grâce en ne le condamnant qu'à une prison perpétuelle; que tous ses confrerès avoient même souscrit à sa condamnation, et qu'on ne pouvoit le rétablir sans exposer le royaume à de nouveaux troubles. Ce prince fit goûter ces raisons au légat, par de nouveaux présens; et afin de le convaincre efficacement des torts de l'archevêque, et pour intéresser en même temps le pape dans sa déposition, il offrit à Arcem-



boldi le riche archevêché d'Upsal, et il s'engagea d'obtenir des états en sa faveur, qu'il pourroit pendant sa vie jouir de tout le revenu, sans être obligé de résider dans le royaume.

Le légat, à la vue des grands biens qu'il se flattoit de tirer de ce riche bénéfice, oublia son instruction et les ordres du pape : il reçut avec joie la proposition du prince : il approuva sa conduite, et il blâma publiquement celle de l'archevêque : il écrivit à Rome contre ce prélat, et il manda au pape qu'il s'étoit justement attiré l'indignation de l'administrateur et des états de Suede, par sa rebellion : il fit agir en même temps ses amis auprès du saint pere, pour faire confirmer sa déposition, et pour obtenir la liberté de concourir dans l'élection qui se devoit faire au sujet de son successeur : mais le saint pere lui refusa l'agrément nécessaire pour être pourvu de cette dignité; soit par égard pour la maison d'Autriche et le roi de Dannemark, qui appuyoient



les intérêts de l'archevêque; ou peut-être qu'il fut justement offensé contre ce légat, de la maniere peu édifiante dont il avoit porté les indulgences dans le nord.

Le pape, sur le refus que faisoit l'administrateur de rétablir l'archevêque, 1518.
mit le royaume de Suede en interdit : il excommunia ce prince et tout le sénat; il les condamna à faire rebâtir à leurs dépens la forteresse de Steque, et à une amende de cent mille ducats envers l'archevêque. Christiern fit adresser la bulle, pour la publier, à Théodore, archevêque de Lund, en Dannemark, et à l'évêque d'Odensé, en Fionie; et ce prince étoit prié dans la bulle d'en appuyer l'éxécution, avec ordre de traiter les Suédois désobéissans, comme des excommuniés et des schismatiques opiniâtres.

La précipitation avec laquelle cette bulle avoit été fulminée, surprit tout le monde, et les Suédois sur-tout furent étrangement scandalisés du dernier ar-

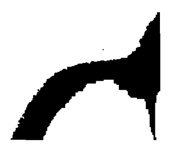


ticle, qui en confioit l'exécution au roi de Dannemark : ils disoient qu'il ne convenoit pas au pape, qui étoit le pere commun de tous les chrétiens, de prendre parti dans leurs différens; mais qu'il devoit encore moins se servir de sa puissance, qui étoit toute spirituelle, pour protéger un rebelle et un traître, et pour autoriser un prince qui vouloit se rendre maître de leurs biens et de leur liberté. Le sénat défendit, sous de grieves peines, qu'on déférât à cette bulle; et l'administrateur se mit en état de résister aux armes de Christiern, sans lesquelles il redoutoit peu celles du Vatican.

Le légat, ne pouvant plus demeurer avec bienséance auprès d'un prince que son maître venoit d'excommunier, fut contraint d'abandonner la Suede et l'espérance de l'archevêché d'Upsal; il repassa en Dannemark, où il trouva Christiern qui assembloit ses troupes, et qui les faisoit marcher du côté de la Suede. Ce prince n'eut pas plutôt

reçu la bulle du pape, qu'il entra dans ce royaume à la tête de son armée : il mit d'abord tout à feu et à sang pour porter la terreur et l'épouvante parmi les Suédois; et cependant, pour donner une couleur de justice et une apparence de religion à des cruautés auxquelles il ne se portoit que par vengeance et pour ses intérêts, il faisoit afficher la bulle du pape dans tous les lieux où ses troupes commettoient ces violences, comme s'il n'eût été que le ministre du saint pere.

Il s'avança jusqu'à Stockholm, et mit le siege devant cette place : il espéroit que la terreur de ses armes, la surprise des bourgeois, et sur-tout la crainte et la frayeur de l'excommunication causeroit dans la ville quelque émotion, dont il pourroit profiter; mais le gouverneur et les magistrats y mirent un si bon ordre, qu'on n'eut rien à craindre de ce côté-là. Le peuple de Stockholm, ennemi de la domination des Danois, résolut de se défendre jusqu'à la derniere



extrémité. Les bourgeois, mêlés avec les soldats de la garnison, faisoient souvent de furieuses sorties. Les Danois ne gagnoient pas un pied de terrein qui ne leur coûtât beaucoup de monde; ils perdoient même souvent pendant le jour les postes qu'ils avoient emportés à la faveur de la nuit; le feu continuel de la garnison faisoit périr beaucoup de soldats; et la difficulté de recouvrer des vivres, achevoit de ruiner l'armée.

Les capitaines de Christiern lui conseillerent de se retirer avant qu'il y fût contraint par les Suédois qui s'avançoient pour secourir la place; mais ce prince violent, piqué de la résistance des bourgeois de Stockholm, s'opiniâtra à continuer le siége : l'administrateur, de son côté, se disposoit à marcher contre lui avec toutes les forces du royaume. Dans cette occasion toute la nation s'ébranla, tout le monde s'assembla pour combattre. Ce n'étoit pas une véritable armée qui fût composée de troupes réglées; c'étoient des peuples

entiers qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur liberté. On vit accourir dans l'armée de ce prince des troupes de paysans, dont les uns descendoient des montagnes, et les autres sortoient de leurs forêts, la plupart habillés de peaux de bêtes sauvages, armés bizarement, mais pleins d'une férocité qui leur tenoit lieu de valeur, et qui les faisoit combattre avec opiniâtreté jusqu'à la mort.

L'administrateur ayant assemblé toutes ses troupes, marcha droit au roi de Dannemark. Ce prince, craignant d'être enfermé entre l'armée des Suédois et la ville, leva le siége; mais dans le mouvement qu'il fit pour se rembarquer, l'administrateur le chargea si à propos, qu'il défit presque toute son arriere garde. La crainte de l'ennemi qui approchoit, l'empressement des soldats pour s'embarquer, mirent le désordre et la confusion parmi eux. La plupart furent taillés en pieces : il y en eut plusieurs de noyés en voulant gagner leurs vais-

seaux à la nage : les Suédois prirent tout le bagage, et ils firent plus de trois cents prisonniers, la plupart officiers et gens de distinction, qui firent ferme pendant que leurs troupes s'embarquoient, et qui sauverent, aux dépens de leur liberté, le roi même, et la meilleure partie de son armée.

La disgrace de ce prince ne se termina pas à la défaite de son arriere-garde. Il s'étoit embarqué pour retourner en Dannemark : le vent se trouva si longtemps contraire à la route qu'il lui falloit tenir pour son retour, qu'il fut plus de trois mois sans pouvoir sortir de la rade de Stockholm. Les vivres commencerent à manquer sur la flotte : il fit plusieurs descentes pour en recouvrer ; mais il fut toujours repoussé par la cavalerie suédoise. Gustave la commandoit ; et ce seigneur, plein de courage et toujours en action, traversoit tous ses desseins, et le contraignoit de se rembarquer. La flotte danoise étoit ré-

duite à la derniere misere ; elle manquoit également d'eau et de vivres ; il mouroit tous les jours un nombre considérable de soldats. Christiern se voyoit exposé à périr lui-même, ou par le défaut de vivres, ou par les maladies contagieuses qui étoient dans son armée.

Pour se tirer de cet embarras, il envoya proposer une treve de quelques jours à l'administrateur, sous prétexte de traiter de la rançon des prisonniers. Celui qui étoit chargé de cette commission, fit entendre habilement à ce prince qu'il ne seroit peut-être pas difficile de changer cette treve en une paix éternelle entre les deux nations. L'administrateur n'ignoroit pas l'extrémité où Christiern étoit réduit : il ne lui auroit coûté pour achever de vaincre, que de laisser périr son ennemi par la faim ; mais soit générosité, soit l'espérance d'une paix, qui l'auroit affermi pour toujours dans sa dignité, il consentit à la treve, et il fit partir en même



temps quantité de barques chargées de vivres et de rafraîchissemens pour le roi et pour toute sa flotte.

Christiern résolut de se servir de l'inclination que ce prince paroissoit avoir à la paix, pour se rendre maître de sa personne. Il feignit d'être touché de la maniere généreuse dont il l'avoit secouru : il lui fit proposer de passer sur sa flotte pour traiter ensemble de la paix ; et pour sa sûreté, il lui envoya jusques dans son palais plusieurs personnes de qualité des plus considérables de son armée.

L'administrateur, prince d'un caractere plein de franchise, se disposoit à lui donner cette satisfaction : mais le sénat s'opposa à cette démarche, soit par la crainte de quelque surprise, ou pour soutenir toujours dans la personne de l'administrateur la dignité de l'état. Sténon renvoya les otages au roi de Dannemark avec de nouveaux rafraîchissemens, et il fit dire à ce prince qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas-

ser sur sa flotte, comme il paroissoit le souhaiter; mais que le sénat trouvoit plus à propos que la paix se traitât de part et d'autre par des commissaires, qui se rendroient incessamment dans quelque ville frontiere dont on conviendroit.

Christiern, chagrin que l'administrateur n'eût pas donné dans le piége, tourna ses vues et ses artifices d'un autre côté. Gustave lui étoit redoutable par sa valeur et par le crédit de sa maison dans le royaume, et il haïssoit particuliérement ce jeune seigneur, à cause du zele et de l'ardeur qu'il faisoit paroître pour les intérêts de l'administrateur. Il fit dessein de se rendre maître de sa personne et de cinq ou six autres seigneurs de l'armée de Suede, dans la vue de contraindre l'administrateur à consentir au rétablissement de l'union de Calmar, par la crainte qu'il lui donneroit de faire mourir ces officiers; ou du moins il espéroit de brouiller ce prince avec les premieres maisons du



royaume, s'il ne consentoit pas à tout ce qu'il pourroit exiger de lui pour sauver la vie de Gustave et de ses compagnons.

Il fit proposer à l'administrateur une entrevue dans la ville de Stockholm même, et il offrit de s'y rendre avec quelques personnes de son conseil, pourvu qu'on lui donnât Gustave en otage, et six autres seigneurs à son choix; et pour déterminer ce prince et le sénat à cette proposition, il fit représenter à l'administrateur qu'ils termineroient ensemble plus promptement tous leurs différens, que par des plénipotentiaires qui emploient presque toujours un temps infini dans les seuls préliminaires.

Il n'y avoit point d'apparence de refuser une proposition si plausible. Gustave et les autres otages* se rendirent sur le port de Stockholm. L'amiral Da-

* Laurens Sigonis, Olaüs Ryning, Benoît Nicolai, George Sigones, Heming Gadde.

nois, suivi d'un nombre considérable d'officiers, s'avança aussi-tôt pour leur faire compliment : il avoit fait glisser auparavant, à la faveur de la treve, un bon nombre de soldats déguisés en matelots, qui s'étoient dispersés en différens endroits du port, sur le prétexte de se pourvoir d'eau-de-vie et de menues provisions, mais qui se réunirent insensiblement auprès de lui, si-tôt qu'il eût joint Gustave.

L'amiral lui proposa ensuite de passer dans sa chaloupe pour aller saluer le roi qui se disposoit à venir trouver l'administrateur. Gustave eût bien voulu se défendre d'une pareille démarche, et attendre pour passer sur la flotte de Dannemark, que ce prince, de son côté, eût mis pied à terre ; mais l'amiral Danois s'étoit fait si bien accompagner, qu'il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, et qu'il valoit mieux le prendre de bonne grâce, que de faire une résistance inutile.

Il passa sur son vaisseau avec les

autres otages : on les conduisit en même temps à Christiern. Ce prince les fit arrêter et désarmer contre la foi publique et le droit des gens : il envoya dire ensuite à l'administrateur qu'il leur feroit couper la tête comme à des rebelles et à des excommuniés, s'il s'opposoit plus long-temps au rétablissement de l'archevêque, et de l'union de Calmar. Sténon, irrité de cette perfidie, arma aussi-tôt ce qu'il y avoit de barques et de vaisseaux dans le port : toute la noblesse qui se trouvoit à Stockholm, et sur-tout les parens et les amis des prisonniers, se jeterent dans les premieres barques qu'ils rencontrent : le prince monta lui-même une frégate qu'il trouva appareillée, et il mit à la voile suivi de sa petite flotte, et résolut avec ces barques d'attaquer les grands vaisseaux de Christiern, et de périr ou de retirer les otages : mais il ne put rencontrer les ennemis. Il s'étoit élevé, peu d'heures auparavant, un vent favorable pour le roi. Ce prince

en profita, il fit lever les ancres et retourna en Dannemark. *

Il n'oublia rien à son retour pour gagner Gustave et ses compagnons : il employa inutilement les menaces et les promesses pour les détacher du parti de l'administrateur : il les trouva inébranlables. Cette fidélité pensa leur coûter la vie. Christiern, ne pouvant les gagner, et redoutant sur-tout le courage et le ressentiment de Gustave, s'il étoit obligé de le relâcher, commanda secrétement qu'on s'en défît : mais l'officier Danois, à qui il en donna la commission, détestant cet ordre barbare, et craignant peut-être le droit de représailles, si le sort des armes le faisoit tomber entre les mains des Suédois, représenta à ce prince que la mort de ces seigneurs seroit préjudiciable à ses intérêts, et qu'il pouvoit au contraire

* David Chitroas, l. 7, p. 200. Loccen, l. 5, pag. 196. édit. Upsaliensis Joannes Magnus, l. 23, p. 790. Olaus Magnus, l. 19, p. 289. édit. de Leyde.

tirer dans la suite beaucoup d'utilité de la crainte qu'il en donneroit à leurs parens. Le roi se contenta de les faire enfermer dans le château de Copenhague, où cependant ils furent traités par ses ordres avec tant de dureté, que quelques-uns d'entre-eux y périrent de misere.

Eric Bonner, seigneur Danois, parent de Gustave, touché de compassion, le demanda au roi sur sa parole; et pour l'obtenir plus facilement de ce prince défiant et soupçonneux, il lui représenta qu'il ne souhaitoit l'avoir chez lui que pour tâcher de le gagner, et dans l'espérance de le mettre dans ses intérêts. Christiern consentit à sa demande, à condition néanmoins qu'il conduiroit son parent dans le château de Kallöe en Jutland, dont il étoit gouverneur, et qu'il paieroit six mille écus d'or pour sa rançon, s'il le laissoit échapper, et s'il manquoit de le représenter aussi-tôt qu'il le redemanderoit.

Banner, plein de générosité, ne trou-

va point de conditions trop rudes pour sauver la vie de son parent qu'il croyoit être en danger dans le château de Copenhague : il mena avec plaisir Gustave dans la forteresse de Kallöe : * il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il tâcha par ses manieres honnêtes de faire oublier à son prisonnier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans la capitale. La bonne mine, l'air noble et agréable de Gustave, lui gagnerent bientôt le cœur de Banner et de toute sa famille. Il ne fut pas long-temps dans ce château sans avoir la liberté d'en sortir pour se promener, et pour prendre le divertissement de la chasse. On lui proposoit tous les jours des plaisirs nouveaux ; tout le monde s'empressoit pour le divertir : mais ces soins obligeans ne pouvoient lui faire oublier qu'il étoit prisonnier. Rien ne pouvoit le consoler de n'avoir point de part à la gloire et aux événemens de la

* Forteresse dans le Jutland, actuellement convertie en hôpital.

guerre. Le desir de servir l'administrateur, la passion de défendre sa patrie, et de se venger en même temps de la perfidie de Christiern, l'empêchoient de goûter les plaisirs dont on se servoit pour adoucir le chagrin de sa captivité.

Christiern, de son côté, étoit toujours tourmenté de la passion de réduire les Suédois sous son obéissance. Le mauvais succès du siége de Stockholm n'avoit fait qu'aigrir son ressentiment contre l'administrateur : il ne pouvoit pardonner à ce Prince la honte qu'il lui avoit fait recevoir par la retraite précipitée à laquelle il l'avoit contraint, et par la défaite d'une partie de son armée : il sentoit même à tous momens une secrette confusion d'avoir inutilement violé sa parole et le droit des gens dans la personne de Gustave et des autres otages, et sur-tout la considération que le parti qu'il avoit en Suede s'anéantissoit tous les jours, lui fit prendre la résolution de faire, la campagne suivante, de si grands efforts,

qu'il pût accabler l'administrateur, et que le succès de ses armes justifiât en quelque façon, qu'il avoit pu en user avec des sujets rebelles et frappés d'anathême, autrement qu'avec des ennemis ordinaires.

Il avoit également besoin de troupes et d'argent pour faire réussir ses desseins : il fit saisir, par ses officiers, celui du légat Arcemboldi, sous prétexte que ce prélat avoit employé l'argent des indulgences en marchandises de contrebande : mais son véritable crime consistoit dans un million de florins qu'il emportoit des royaumes du nord, et dans les liaisons qu'il avoit eues avec l'administrateur. Christiern avoit appris les mauvais offices que le légat avoit rendus à l'archevêque auprès du pape, et qu'il avoit même fait agir tous ses amis auprès du saint pere, pour obtenir l'archevêché d'Upsal. Cela fit croire sans peine à ce prince, que cette dignité, à laquelle ce prélat aspiroit, du consentement de l'administrateur, n'étoit

que le prix et la récompense du secret qu'il avoit trahi. Cette infidélité avoit ruiné son parti dans le royaume de Suede. Le plaisir d'une vengeance utile l'emporta sur le droit des gens; il fit même arrêter le légat avec tous ses effets; et de peur d'être obligé dans la suite d'entrer en discussion des privileges de son caractere, et pour éviter sur-tout la restitution de l'argent qu'il avoit fait saisir, il ordonna secrétement qu'on le laissât échapper, après lui avoir fait donner mille frayeurs de la mort, afin qu'il se sauvât avec plus de précipitation. Cette conduite envers un légat, fit bien voir que tout le zele et la déférence que ce prince affectoit de faire paroître pour les ordres du saint siége, n'étoit qu'un moyen d'arriver à ses fins, qu'il couvroit du prétexte de la religion.

Il se servit de l'argent du légat pour faire de nouvelles levées : il mit des impôts extraordinaires dans son royaume, sans la participation des états. Le clergé

et la noblesse s'y opposerent, et refuserent absolument de contribuer, sous prétexte que ces nouveaux impôts, et même le commencement et la déclaration de la guerre, n'étoient autorisées par le sénat, ni par les états; mais en effet, parce que l'ambition et l'humeur violente de ce prince, commençoient à leur causer beaucoup d'inquiétude, et qu'ils craignoient peut-être autant que les Suédois, le succès de ses armes.

Ce prince ne laissa pas de tirer beaucoup d'argent du peuple, qui paie ordinairement le premier, et que la noblesse et les autres états abandonnent toujours quand il ne leur en coûte rien. Il employa ces deniers à faire des levées de troupes étrangeres : il appella à son service tous les aventuriers qui s'y voulurent engager, et il les préféra même aux Danois, dans la distribution des emplois, afin que ses armes ne fussent pas entre les mains des gens qui eussent d'autre intérêt que le sien : il obtint en même temps de François premier, roi

de France, quatre mille hommes d'infanterie; Gaston de Brezé, prince de Foucarmont, et le baron de Gondrin, commandoient ces troupes. Christiern se vit en peu de temps une armée nombreuse, et qui le rendoit également redoutable à ses sujets et à ses ennemis. Il nomma pour général, Othon Crumpein, qui passoit pour un des plus grands capitaines du nord : il lui confia ses desseins et le commandement de ses troupes, n'ayant pas jugé à propos de quitter Copenhague dans une conjoncture où le sénat et les principaux seigneurs de Dannemark paroissoient fort mécontens.

1519. Othon entra dans la Gothie occidentale à la tête de cette armée. Ses troupes, par son ordre, firent des ravages horribles dans cette province, dans le dessein d'attirer les Suédois au combat. L'administrateur s'avança, de son côté, à la tête de son armée, et suivi de dix mille paysans de cette province qui s'étoient réunis auprès de lui. Ce prince campa à l'entrée de la forêt de Twede,

et il fit abattre quantité d'arbres de tous côtés pour fortifier son camp et ses retranchemens. Othon, à la vue de l'armée suédoise, fit paroître quelque frayeur : il se retira avec une précipitation apparente sur le lac Weter qui étoit glacé, et il y campa avec toute son armée. Sténon, emporté par son courage, poursuivit avec plus d'ardeur que de précaution un ennemi qu'il croyoit trouver en désordre et épouvanté : il laissa son infanterie et les paysans Suédois dans les bois où ils s'étoient retranchés, et avec sa cavalerie il chargea les Danois qu'il rencontra proche Bogesund. * Sa valeur et son exemple firent combattre ses soldats comme des gens qui vouloient vaincre ou mourir. Ce prince, à la tête d'un escadron qui étoit composé de la premiere noblesse du royaume, poussa et rompit tout ce qui se présenta devant lui; et déja la victoire se dé-

* Maintenant Ulricahamn. Ce nom fut donné à cette ville par la diete de 1741, en mémoire de la reine Ulrique Éléonore.

claroit en sa faveur, lorsque dans la chaleur du combat il fut frappé d'un coup de canon qui lui emporta une jambe. Les Suédois épouvantés de la blessure de leur général, s'ébranlerent : Othon sut profiter de ce mouvement de terreur qu'il apperçut dans ses ennemis ; il fit tirer de nouveau son canon chargé à cartouches au travers des escadrons suédois : son infanterie s'avança en même temps, qui faisoit un feu continuel : la cavalerie suédoise, destituée de son général, se battit dabord en retraite ; mais craignant à la fin d'être enveloppée, elle se débanda : chacun chercha son salut dans la fuite : ce ne fut plus un combat, mais une déroute générale. On déroba l'administrateur à la poursuite des Danois : ses gens l'emporterent sur un traîneau. Il mourut de sa blessure proche Strengnäs, comme on le transportoit à Stockholm. C'étoit un prince plein de valeur, mais peu habile, sans politique, et plus propre à commander un parti qu'à gouverner un état.

Othon qui savoit vaincre fit marcher aussi-tôt ses troupes contre l'infanterie suédoise, et les paysans qui occupoient le passage du Twede : il se flattoit d'emporter aisément leurs retranchemens : il les fit attaquer par l'infanterie danoise; mais les Suédois se battirent avec tant de courage, qu'ils forcerent cette infanterie d'abandonner l'attaque, après avoir perdu beaucoup de monde au pied des retranchemens.

Othon au désespoir de la lâcheté de ses troupes, fit renouveller l'attaque par l'infanterie française qui étoit dans son armée, et il fit en même temps le tour de ces retranchemens pour tâcher de trouver un passage plus facile et moins défendu. Le prince de Foucarmont s'avança de son côté à la tête des Français : il monta le premier, l'épée à la main, sur les retranchemens ; mais il reçut aussi-tôt un coup de fleche qui le renversa dans le fossé : ses soldats, irrités de la blessure de leur commandant, se pousserent avec fureur contre

les Suédois, et ils emporterent ces retranchemens malgré une résistance inconcevable. Othon, à la faveur de l'attaque des Français, s'ouvrit en même temps un passage. Les Suédois affoiblis par un long combat, et enveloppés de tous côtés, se défendoient encore avec une valeur extraordinaire. La plupart de ces paysans furieux de désespoir, s'enfonçoient dans les bataillons ennemis, contens de périr, pourvu qu'ils vengeassent leur mort par celle d'un ennemi. Ils furent presque tous taillés en pieces. La nuit favorisa la retraite de quelques-uns qui se jeterent dans les bois, d'où ils regagnerent chacun leurs cantons et leurs villages.

Le général Danois ne trouvant plus d'obstacle, passa la forêt de Twede, et pénétra dans le cœur du royaume. Tout fuyoit devant lui : il n'y avoit ni troupes, ni milices sur pied, qu'on pût lui opposer : chacun se retiroit dans les provinces les plus éloignées : la plupart des sénateurs s'enfermerent dans leurs châ-

teaux : la veuve de l'administrateur se retira dans la citadelle de Stockholm, avec deux jeunes enfans du prince Sténon son mari. Les paysans consternés de la défaite de leurs compatriotes, s'étoient refugiés dans les bois. Il n'y avoit que l'élection d'un administrateur qui pût rétablir les affaires de la Suede : il auroit fait prendre de nouveau les armes à la noblesse ; toutes les milices et ce qu'il y avoit de troupes dispersées se seroient ralliées auprès de lui ; et c'étoit d'ailleurs un obstacle à l'élévation de Christiern sur le trône de ce royaume.

Le clergé n'oublia rien dans cette conjoncture pour traverser une élection si préjudiciable aux intérêts de ce prince. L'archevêque n'eut pas plutôt appris la mort de l'administrateur, qu'il sortit de sa retraite : il reprit les marques de sa dignité à laquelle il avoit renoncé solemnellement dans le sénat : il rentra dans Upsal, et il fit déclarer cette ville en faveur du roi de Dannemark. Les évêques de Linkiöping et de Strengnäs,

partisans secrets de ce prince, mais qui avoient affecté de ne se pas déclarer ouvertement pour aucun parti, tant que l'événement de cette guerre avoit été incertain, publioient alors hautement la justice de ses armes. Ils parcoururent chacun leurs diocèses pour empêcher la noblesse de prendre les armes : ils gagnoient les uns par des vues de récompenses, et ils intimidoient les autres par des menaces de la puissance et du ressentiment de Christiern. Ils représentoient indifféremment à tout le monde que la Suede n'étoit plus en état de résister aux Danois; que le dernier administrateur, en désobéissant au chef de l'église, s'étoit justement attiré tous les malheurs sous lesquels il avoit succombé; qu'une nouvelle élection ne serviroit peut-être qu'à rendre les Suédois plus coupables, et que c'étoit exposer le royaume à une désolation générale, pendant qu'on y pouvoit rétablir le calme et la tranquillité par une soumission aux ordres du saint pere,

et par une bonne paix avec le Dannemark.

Ils attirerent par de semblables discours trois sénateurs * dans leur parti, et plusieurs seigneurs, dont les terres se trouvoient sans défense, et les premieres exposées au pillage et à la fureur des Danois. Ces deux prélats, sous prétexte de s'intéresser à la conservation de leurs pays, engagerent ces seigneurs à députer vers le général Othon, pour lui demander une treve au nom de toute la nation, et ils le firent assurer par leurs députés qu'ils ne s'en serviroient que pour prendre des résolutions qui seroient également utiles aux deux royaumes, et agréables au roi son maître.

Othon, qui ne vouloit pas donner le temps aux Suédois de se reconnoître, n'accorda qu'onze jours de treve, et il exigea que pendant ce temps-là, les états s'assembleroient incessamment à

* Eric Troll, Eric Abrahami, Benoît Canut.

Upsal, où il se rendroit lui-même pour y traiter des intérêts du roi de Dannemark. L'archevêque, comme premier sénateur né de l'état, convoqua l'assemblée. Le clergé fit tous ses efforts pour persuader à la noblesse et aux paysans de s'y rendre, ou d'y envoyer des députés : mais la plupart refuserent hautement de tenir les états dans une ville qui venoit de se déclarer pour les ennemis, et où ils savoient bien que les Danois donneroient la loi. Il ne se trouva à Upsal que les évêques du royaume, trois sénateurs qu'ils avoient gagnés, et quelques seigneurs de la Gothie occidentale, intimidés par la présence des troupes d'Othon, et par les menaces de ce général Danois. L'archevêque ne laissa pas d'ouvrir les états, qui, n'étant composés que de ses amis et de ses créatures, suivirent aveuglément tous ses mouvemens. Othon y parut accompagné des principaux officiers de son armée. Il demanda l'extinction de la dignité d'administrateur, et le

rétablissement de l'union de Calmar en faveur du roi son maître. Il obtint sans peine ce qu'il voulut d'une assemblée dont il disposoit : les états prévinrent même ses demandes et ses prétentions : ils abolirent la dignité d'administrateur, et ils condamnerent la mémoire des princes qui en avoient été revêtus, comme ayant été rebelles à leur souverain légitime. Chacun se faisoit un mérite de donner des marques d'aversion et d'éloignement pour les intérêts de son pays ; et Othon n'eut de peine qu'à modérer des honneurs excessifs qui pouvoient faire soupçonner que le traité qu'il faisoit avec les états, n'avoit été signé que par des traîtres, ou par des gens dont les suffrages avoient été violentés.

Ce général promit, au nom du roi son maître, de conserver à la Suede ses loix et ses privileges, d'observer ponctuellement toutes les conditions du traité de Calmar ; que les prisonniers, et spécialement Gustave Ericson,

seroient délivrés sans rançon, et que l'on ne pourroit rechercher personne pour les différens partis où l'on se seroit engagé depuis la mort de l'administrateur Suante. L'archevêque donna ensuite le titre de roi de Suede à Christiern, au nom de toute cette assemblée, comme s'il eût été véritablement avoué par les états-généraux du royaume ; et il écrivit en même temps dans les provinces, qu'on eût à recevoir ce traité, et à se soumettre à cette résolution des états d'Upsal, avec menaces de punir rigoureusement ceux qui refuseroient de s'y conformer.

Othon fit avancer ensuite son armée dans les provinces les plus éloignées, pour y faire reconnoître l'autorité de son maître. Il battit, en différentes occasions, les paysans qui commençoient à s'attrouper et à reprendre les armes. Ces peuples, naturellement féroces, ne purent souffrir que leurs ennemis parussent si près de leurs villages, sans se mettre en défense : ils attaquerent

les Danois avec autant de résolution, que si leurs forces avoient été égales : ils ne cédoient à leurs ennemis, ni en courage, ni même en nombre et en quantité de troupes, mais ils manquoient de chefs et de fortune. Othon eut bientôt dissipé ces milices qui combattoient avec plus d'impétuosité que d'ordre. Il envoya de tous côtés des partis qui brûloient les villages, et qui poursuivoient ces paysans jusques dans leurs forêts ; et ses troupes en firent périr une prodigieuse quantité.

L'archevêque, pour intimider les autres par quelque chose de plus redoutable pour ces paysans que la mort même, défendit au clergé de donner la sépulture chrétienne à ceux qui mouroient les armes à la main contre un prince autorisé par les ordres du pape. Le général Danois portoit lui-même le fer et le feu dans les châteaux des seigneurs qui refusoient de se soumettre, en même temps qu'il combloit d'honnêtetés ceux qui se déclaroient en sa

faveur. Les seigneurs et les gentilshommes, peu unis entre eux, subirent enfin le joug de la domination danoise : tout le monde fut contraint de se soumettre. On couroit au devant du vainqueur, et on se pressoit de faire sa paix en particulier. La plupart des villes envoyerent des députés pour promettre obéissance : il n'y eut que Stockholm et Calmar qui resterent dans le parti de la veuve de l'administrateur. Othon investit la capitale, et disposa ses troupes dans des quartiers d'une maniere qu'il ne pouvoit entrer aucun secours dans cette ville que par mer : il écrivit ensuite au roi de Dannemark pour lui rendre compte du succès de ses armes, et du traité d'Upsal.

Les nouvelles de la réduction de la Suede remplirent de joie toute la cour de Dannemark. Christiern seul parut inquiet et chagrin. Ce prince, défiant et ombrageux, craignoit que le général Othon ne se servît de son armée, qui n'étoit composée que d'étrangers, pour

se rendre maître, en son nom, du royaume; ou que les Suédois, dans le désespoir de se voir soumis aux Danois, ne tentassent sa fidélité, et ne lui offrissent de le reconnoître pour administrateur. Il lui écrivit des lettres pleines de reconnoissance, et conformes aux services qu'il venoit d'en recevoir; mais il lui manda en même temps, pour le contenir dans son devoir, qu'il passeroit en Suede au printemps suivant, à la tête d'une puissante armée, et qu'il vouloit former lui-même le siége de Stockholm. Il lui envoya peu de temps après plusieurs vaisseaux chargés de sel, qui étoit rare et fort cher en Suede; et il lui ordonna de le faire distribuer gratuitement aux principaux de chaque village, afin de faire goûter aux paysans la douceur de son gouvernement.

Gustave ne fut pas long-temps sans apprendre les malheurs de son pays; il fut touché sensiblement de la mort de l'administrateur. Il ne douta point que dans une consternation si générale, le roi de

Dannemark ne se rendît maître de toute la Suede. Sa captivité, quoiqu'adoucie par les bons traitemens de Banner, lui devint insupportable. Le desir de venger la mort de Sténon, la passion si naturelle de défendre sa patrie, peut-être même des vues flatteuses d'ambition, le déterminerent à travailler à sa liberté. Il connoissoit trop bien le roi de Dannemark pour espérer que ce prince le relâchât, tant que la guerre dureroit, quoique le général Othon, pour gagner la noblesse, s'y fût engagé par le traité d'Upsal; et d'ailleurs il ne pouvoit pas exiger de bonne grâce de Banner, quoique son parent, qu'il entrât dans ce dessein contre ce qu'il devoit à son roi: ainsi il résolut de ne devoir sa liberté qu'à lui-même, persuadé qu'il ne feroit aucun tort à Banner, pourvu qu'il lui rendît la somme à laquelle Christiern avoit fixé sa rançon.

Dans ce dessein il sortit un jour de grand matin du château de Kallöe, sous prétexte d'aller à la chasse dans les bois,

ce qui lui étoit assez ordinaire. Il se travestit en paysan, et dans cet équipage il marcha deux jours à pied, par des chemins détournés, et se rendit à Flensbourg. Il ne sortoit personne de cette ville sans passe-port; Gustave n'osoit se présenter à la porte, ni au gouverneur, de peur d'être reconnu. Heureusement pour lui, c'étoit la saison où les marchands de la basse Saxe venoient acheter des bœufs en Jutland où il s'en fait un trafic considérable. Gustave se loua à un de ces marchands allemands pour conduire ses bœufs, et à la faveur de ce déguisement, il sortit heureusement des terres de Dannemark et arriva à Lubeck.

Banner averti de la fuite de son prisonnier, courut après avec une extrême diligence, et le joignit à Lubeck. Il lui reprocha, dans la chaleur de son ressentiment, une fuite qui l'exposoit à l'indignation de son souverain, et à payer même une somme très-considérable. Gustave n'oublia rien pour sa-

tisfaire et pour appaiser son parent : il lui représenta l'injustice de sa détention, et la violence qu'on lui avoit faite, contre la foi publique et le droit des gens ; qu'il avoit cependant supporté sa captivité avec patience, tant qu'il avoit espéré que Christiern se résoudroit à lui faire justice ; mais que ce prince paroissant l'avoir condamné à une prison perpétuelle, au préjudice même du traité d'Upsal, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il se fût procuré lui-même sa liberté ; qu'au reste, il alloit travailler efficacement à lui faire toucher la somme à laquelle sa liberté avoit été fixée, afin qu'il n'en pût recevoir aucun dommage.

Banner, convaincu de la justice de ses raisons, et satisfait de sa promesse, retourna chez lui, et publia qu'il n'avoit pu joindre son prisonnier. Christiern irrité de sa fuite, et craignant sur-tout qu'il ne traversât ses desseins en Suede, envoya des ordres au général Othon, d'employer tous ses soins pour le faire arrêter.

Gustave, sans s'étonner du péril où il s'exposoit, persévéra dans le dessein de passer dans ce royaume, et d'y former un parti contre les Danois. Il s'adressa à Nicolas Gems, premier consul de Lubeck, dans la vue de le faire entrer dans ses desseins, et d'en tirer quelque secours; et après s'être fait reconnoître, il lui représenta l'intérêt que la régence de Lubeck avoit de s'opposer à l'agrandissement de Christiern; que la conquête de la Suede alloit rendre ce prince maître de tout le commerce de la mer Baltique, ce qui ruineroit dans la suite les négocians des villes anséatiques, et que celle de Lubeck n'ignoroit pas de quelle conséquence il lui étoit que les royaumes du nord ne fussent pas réunis sous un même souverain. Il le fit souvenir ensuite de la haine que les Danois avoient toujours fait paroître contre la ville de Lubeck, et au contraire des services constans que les Suédois lui avoient rendus en tous temps. Il ajouta qu'il ne croyoit pas que la régence eût ou-

blié que cette ville devoit sa liberté au roi de Suede Eric Blésus, qui l'avoit délivrée de l'usurpation tyrannique de Waldemar, second roi de Dannemark; que le commerce et la protection de la Suede avoit enrichi ses négocians, et qu'il espéroit que la ville de Lubeck, par des motifs aussi pressans que ceux de son intérêt et d'une généreuse reconnoissance, se déclareroit dans cette conjoncture pour ses anciens alliés.

Le consul goûta ses raisons, et promit à Gustave de les proposer dans le premier conseil; mais la régence de cette ville, qui n'étoit composée que de marchands, ne trouva pas à propos de se déclarer en faveur d'un parti qui étoit sans troupes, et qui paroissoit sans ressources. Ces bourgeois qui n'avoient pour but que la sûreté présente de leur commerce, et qui craignoient d'irriter Christiern, qui avoit une puissante flotte, refuserent même à Gustave de le faire conduire à Stockholm où il vouloit se jeter. Le magistrat auquel

il s'étoit adressé, ne laissa pas de lui promettre de le faire passer secrétement sur les terres de Suede, soit qu'il eût des vues plus étendues, et qu'il connût mieux les intérêts de sa ville que les autres conseillers; ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il eût un ordre secret de favoriser son passage, sans qu'il parût que la régence y eût part.

Le consul le fit embarquer dans un vaisseau marchand, et il l'assura en partant, que s'il pouvoit former dans le royaume un parti capable de tenir la campagne, la régence se déclareroit en sa faveur. Gustave eût bien voulu descendre dans le port de Stockholm; mais le patron du navire tint une autre route, soit qu'il eût pour cela des ordres secrets, ou que ses affaires et son négoce l'appellassent d'un autre côté: il débarqua Gustave proche Calmar. Ce seigneur entra dans cette ville : elle tenoit encore en apparence pour le parti de la princesse Christine, veuve de l'ad-

sonne qui voulût s'engager dans un dessein si hardi : ses parens même refuserent d'entretenir avec lui aucune correspondance. Ce n'étoit plus ces mêmes Suédois si fiers et si jaloux de leur liberté ; tout ployoit sous le joug de la domination danoise : chacun s'appliquoit à éloigner de soi le moindre soupçon de révolte, contens de leur sûreté, et indifférens presque pour le salut de l'état.

Gustave trouvant tant de foiblesse dans ses amis, s'adressa aux paysans de la province. Il espéroit que ces gens naturellement féroces, et qui n'avoient rien à craindre ni à espérer de Christiern, se jeteroient avec ardeur dans son parti. Il parcourut d'abord la nuit plusieurs villages pour gagner les principaux, et il s'exposa même à la fin jusqu'à paroître en public les jours de fête, pour les exhorter à se soulever. Mais ces gens, rebutés de la guerre, où la plupart avoient perdu leurs parens, lui répondirent brutalement qu'ils

ne manqueroient jamais de sel ni de harengs, sous le gouvernement du roi de Dannemark : mais qu'ils ne pouvoient manquer de périr, s'ils tentoient le moindre soulevement contre un prince si puissant.

Gustave fut sensiblement touché de cette réponse. Il ne savoit quel parti prendre, ni même où se retirer. Il n'y avoit de sûreté pour lui en Suede qu'à la tête d'une armée. Les Danois le cherchoient toujours avec empressement; et il ne pouvoit demeurer long-temps dans un même lieu, ni aussi changer souvent de retraite sans s'exposer à être découvert et arrêté. Il se résolut, dans cette extrémité, à tenter, au péril de sa vie, de se jeter seul dans Stockholm, espérant que sa présence fortifieroit le courage des bourgeois et de la garnison, et que la résistance de cette capitale engageroit peut-être les villes anséatiques à la secourir. Il partit du château de Räfsnäs sans avoir fait part de son dessein à personne : il

marcha quelques jours par des chemins détournés, et ne logeant que dans des cabanes écartées, de peur d'être reconnu. Mais les Danois avoient mis tant de monde en campagne, qu'ils penserent le surprendre; ils ne le manquerent que d'une heure. Gustave se voyant poursuivi, revint sur ses pas par une autre route, et il résolut, dans cette extrémité, de se cacher pour quelque temps dans un monastere : il choisit pour sa retraite le couvent des chartreux de Griphysholme, dont ses aïeux étoient fondateurs : mais ces religieux, peu touchés des grâces passées, et attachés au contraire jusqu'au scrupule à la conservation des biens présens, s'excuserent de le recevoir, sous prétexte qu'ils craignoient d'attirer sur leur maison et sur leur ordre l'indignation de Christiern. Il fallut que Gustave cherchât un autre asyle; il retourna dans la province de Sudermanie. Il se retira chez un paysan, ancien domestique de sa maison, et il s'y tint caché quelques mois. Il se ser-

vit de son hôte pour porter des lettres à différens seigneurs, dans la vue de tenter encore de leur faire prendre les armes : mais tous ses soins furent inutiles, personne ne branla. Othon, par sa présence, et par le bruit qu'il avoit fait répandre de l'arrivée prochaine de Christiern à la tête d'une puissante armée, retint tout le monde dans l'obéissance. Gustave se consola de la foiblesse de ses compatriotes, dans l'espérance que l'arrivée de ce prince, et la dureté de son gouvernement réveilleroient enfin l'aversion des Suédois, et feroient naître quelque conjoncture dont il pourroit profiter.

Christiern, impatient de jouir de ses 1520.
conquêtes, et de se montrer victorieux aux Suédois, passa dans ce royaume au printemps, comme il en avoit assuré le général Othon. Il fut reçu par l'archevêque et par les autres prélats avec toute la joie que leur donnoit l'heureux succès de leurs desseins. L'archevêque se flattoit sur-tout que ce prince n'au-



roit pas plutôt achevé de soumettre tout le royaume, qu'il lui en remettroit le gouvernement entre les mains.

Christiern, à son arrivée, ratifia solemnellement le traité d'Upsal; et, comme s'il n'eût manqué que cette formalité pour le rendre véritablement roi de Suede, il fit aussi-tôt sommer la veuve de l'administrateur et le gouverneur de Calmar de lui remettre ces deux villes. Le gouverneur fit son traité sans attendre seulement qu'il fût assiégé : il n'en coûta que de l'argent au roi de Dannemark, pour être maître de cette importante place, qui étoit après Stockholm le port le plus considérable de la Suede. Christiern en donna le gouvernement à Severin de Norbi, gouverneur de l'isle de Gotlande, et amiral de Dannemark. Ce prince combloit ce seigneur de bienfaits, pour reconnoître la complaisance aveugle qu'il avoit indifféremment pour toutes ses volontés, dans un temps où les sénateurs de Dannemark, et les premiers seigneurs de ce royaume,

croyoient être en droit de dire leur avis, et même de s'opposer à celui du prince, quand ils ne le trouvoient pas conforme au bien de l'état.

La veuve de l'administrateur fit paroître plus de courage que le gouverneur de Calmar. Elle fit dire à Christiern qu'elle ne pouvoit reconnoître pour son souverain l'ennemi de son pays et de sa maison, ni déférer aux résolutions d'une assemblée qui n'étoit composée que de traîtres et de rebelles, et où même les ennemis de la nation avoient donné la loi. Christiern vit bien, par la fermeté de cette réponse, qu'il n'y auroit que ses armes qui le rendroient maître de Stockholm. Il fit marcher toutes ses troupes pour en former le siége, pendant que sa flotte s'avançoit en même temps sous la conduite de Norbi, pour fermer le port de cette ville.

Christiern pressoit le siége de Stockholm avec toute l'ardeur et l'application que lui donnoient le desir et l'es-

pérance prochaine de se voir bientôt maître de cette capitale, et de tout le royaume : il étoit jour et nuit à cheval : il encourageoit les soldats et les officiers par son exemple et par des libéralités considérables : il ne se passoit point de jour qu'il ne visitât la tranchée et les travaux les plus avancés : il s'exposoit comme le moindre de ses soldats : et, ce qui lui étoit encore plus difficile, il retenoit son humeur violente : il cachoit la haine qu'il portoit aux Suédois, et il caressoit même les seigneurs de ce royaume, pour les empêcher de prendre les armes et de se déclarer en faveur de la veuve de l'administrateur.

Cette princesse ne laissoit pas de se défendre avec beaucoup de courage. Les soldats de la garnison, animés par sa présence, et les bourgeois encouragés par le succès du premier siége, soutenoient les attaques des Danois avec une valeur extraordinaire. Ils ne manquoient ni de courage ni de résolution : mais ils

commencerent à manquer de vivres et de munitions de guerre; et la ville étoit serrée de si près par les armées de terre et de mer de Christiern, qu'ils ne pouvoient espérer aucun secours, quand même les Suédois ou leurs alliés auroient pris les armes en leur faveur. Le roi de Dannemark apprit de quelques transfuges, avec une joie extrême, l'état de la ville. Il savoit bien qu'il ne seroit jamais véritablement roi de Suede, tant qu'il ne seroit pas maître de cette place, et il craignoit toujours que Gustave, dont il ne pouvoit découvrir la retraite, ne fît soulever quelque province, ou que les villes anséatiques, à la persuasion de ce seigneur, ne lui déclarassent la guerre, et qu'elles n'attaquassent le Dannemark pour l'obliger à abandonner la Suede.

Il fit sommer de nouveau la veuve de l'administrateur de lui ouvrir les portes de Stockholm : il fit représenter à cette princesse qu'elle s'opiniâtroit à une défense inutile; qu'il étoit maître

de tout le royaume; que ses troupes, logées au pied de la muraille, n'attendoient que ses ordres pour donner un assaut; qu'il seroit fâché qu'elle fût exposée aux suites d'une ville prise par force; et que les états d'Upsal l'ayant reconnu par un traité solemnel pour souverain de la Suede, une plus longue résistance passeroit justement pour une rebellion d'autant plus criminelle, qu'elle se trouvoit à la tête d'un parti que le pape avoit excommunié. Il lui fit offrir ensuite de lui conserver ses biens et le même rang qu'elle avoit tenu dans le royaume du vivant de l'administrateur; que les prisonniers seroient relâchés réciproquement sans aucune rançon, et que la ville de Stockholm jouiroit de tous ses privileges.

La princesse n'écouta ces propositions qu'avec beaucoup de répugnance. On ne quitte guere sans peine la souveraine puissance : mais on ne la quitte jamais qu'avec désespoir, quand on est contraint de la céder à son ennemi. La

veuve de l'administrateur n'ayant ni troupes à opposer, ni secours dont elle pût se flater, son conseil la détermina à la fin à traiter avec le roi de Dannemark. Les consuls et les magistrats de Stockholm dresserent les articles de la composition : ils la firent aussi avantageuse pour cette princesse que l'état de ses affaires le pouvoit permettre. Christiern ne disputa point sur les conditions, sûr que quand il seroit maître de la ville, il seroit en état de donner des explications au traité, suivant ses intérêts. Il signa la capitulation, et il fut reçu dans Stockholm, où il entra à la tête de quatre mille hommes qu'il y laissa en garnison.

Ce prince convoqua les états-généraux de Suede au quatrieme novembre, et il fixa au même temps la cérémonie de son couronnement : il dispersa ensuite la plus grande partie de son armée dans les principales places du royaume, afin de contenir toutes les provinces sous son obéissance : il laissa en son ab-

sence le commandement des troupes à Severin de Norbi, et il confia le gouvernement de l'état à l'archevêque d'Upsal. Il renvoya en Dannemark le général Othon, qui lui étoit suspect par l'éclat de ses victoires, et par l'affection de tous les soldats; et il repassa lui-même en diligence dans ce royaume, à la tête de ce qu'il avoit d'étrangers dans son armée, Français et Allemands, sur les avis pressans qu'il reçut que sa présence étoit nécessaire à Copenhague, pour empêcher le peuple de se révolter.

Ce prince avoit besoin du succès et de la réputation de ses armes, pour contenir les Danois sous son obéissance. Le peuple, devenu plus hardi par son absence et par l'éloignement de ses troupes, refusoit avec opiniâtreté de payer les nouveaux impôts qu'il avoit établis : tout le monde se plaignoit du gouvernement : on blâmoit publiquement son entreprise ; et on publioit même qu'il avoit été battu encore une fois en Suede, sans autre fondement

cependant que le desir qu'on en avoit. Le sénat et les principaux seigneurs de ce royaume, bien loin de s'opposer à ces mouvemens, entretenoient eux-mêmes le mécontentement du peuple. Ils souffroient impatiemment que Christiern prît une autorité immodérée, et qu'il prétendît régner sans leur faire part du gouvernement; et, ce qui augmentoit sur-tout leur ressentiment, c'est que ce prince n'usurpoit l'autorité absolue que pour la déposer entre les mains de Sigebritte.

C'étoit une femme hollandoise déja âgée, et qui, sans naissance et sans beauté, étoit parvenue, par sa seule habileté, jusqu'à se faire aimer éperduement de ce prince. Sigebritte le gouvernoit avec un empire absolu, et faisoit elle seule le destin de la cour et de tout le royaume : rien ne résistoit à son crédit : elle donnoit et ôtoit les charges et les dignités sans égard pour les loix du pays, et selon son caprice : elle entreprenoit même souvent des

choses injustes, simplement pour faire paroître son pouvoir; mais, quoiqu'elle entreprît, Christiern, malgré son âge et ses défauts, approuvoit toujours sa conduite, et se faisoit un mérite d'être le premier ministre de ses volontés.

Le prompt retour de ce prince, qui revenoit conquérant de la Suede, surprit et dissipa les mécontens : chacun cacha ses sentimens avec soin; on ne laissa paroître que des dehors de joie sur son retour et sur ses conquêtes. Il fut reçu dans son royaume avec cet applaudissement des peuples, qui accompagne toujours une fortune heureuse. Les ministres, toujours flatteurs, et qui se pressoient de parler suivant le goût et les inclinations du prince, disoient, dans le conseil secret, qu'il étoit de sa politique de s'assurer des principaux seigneurs de Suede, et qu'il devoit surtout abolir le sénat de ce royaume, s'il vouloit conserver ses conquêtes : que c'étoit un corps jaloux et ennemi de l'autorité royale; qu'il n'y avoit pas

un sénateur qui ne fût prêt à se mettre à la tête de la premiere rebellion, dans l'espérance de parvenir à la dignité d'administrateur, qui depuis quelques années sembloit être la récompense du chef des révoltés; qu'il falloit se défaire des seigneurs qui étoient considérables dans les provinces par leurs biens, ou par leur crédit sur le peuple, et ne laisser dans ce royaume que ceux qui, par leur condition, étoient destinés à cultiver la terre, et à payer les tributs au prince.

Sigebritte, de son côté, représenta en particulier à Christiern, que sa victoire seroit imparfaite, et les suites douteuses et incertaines, tant que ses ennemis subsisteroient; que les sénateurs et les premiers seigneurs de ce royaume étoient ses ennemis nés; qu'il devoit assurer sa victoire et achever de vaincre, en faisant périr des gens qui n'étoient que trop criminels, par le pouvoir où ils étoient encore de se révolter; et que, pour se mettre entiérement en

repos, il ne devoit pas même épargner ceux des Suédois qui avoient marqué le plus de chaleur pour ses intérêts; que la jalousie seule du gouvernement entre le clergé et la noblesse, avoit mis les évêques dans son parti; mais que ces prélats seroient les premiers à prendre les armes, et à se révolter, s'il touchoit à leurs privileges, ou s'il entreprenoit de régner sans leur ministere.

Les conseils inhumains de cette femme étoient fort au goût de Christiern, dont l'humeur violente et cruelle ne pouvoit souffrir ni puissance ni liberté dans ses sujets. Ce prince croyoit tirer uniquement son autorité de sa place, et non des loix de l'état, et prétendoit que sa volonté seule dût être la regle du gouvernement. Il résolut de faire périr et d'immoler à la sûreté de sa conquête, tout le sénat de Suede, et les plus grands seigneurs de ce royaume. Il avoit besoin d'un prétexte spécieux pour autoriser une action si cruelle et si extraordinaire : il ne pouvoit pas, sans

des raisons et des sujets très-considérables, faire mourir un si grand nombre de personnes de qualité, qui venoient de se donner à lui sous la foi d'un traité solemnel.

Sigebritte lui conseilla de confier cette exécution à des officiers de la garnison de Stockholm, qui, sous prétexte de quelque différent qu'ils feroient naître entre leurs soldats et les bourgeois de la ville, engageroient insensiblement la querelle plus avant, et feroient ensuite main-basse dans les principales maisons; mais ce moyen lui parut difficile, et même dangereux : les bourgeois de Stockholm étoient en grand nombre et aguerris, ils pouvoient avoir de l'avantage sur la garnison, et tailler en pieces les soldats Danois dans la chaleur du tumulte; et ç'auroit été peut-être le signal d'une révolte dans tout le royaume.

Christiern aima mieux se servir du prétexte de l'excommunication, et faire revivre l'affaire de l'archevêque, pour

soutenir toujours la même conduite, et ne laisser paroître aux yeux du public que le zèle d'exécuter la bulle du pape contre les ennemis de ce prélat. Il fut encore quelque temps en Dannemark, à donner les ordres nécessaires pour prévenir les mouvemens qui pourroient arriver en son absence : il congédia, avant que de partir, les troupes françaises qu'il avoit à son service, apparemment par complaisance pour Charles d'Autriche, son beau-frere, qui venoit d'être élu empereur : on traita ces troupes avec la derniere dureté *, et plutôt en prisonniers de guerre, que comme des alliés et des troupes auxilaires, à la valeur desquelles les Danois devoient la meilleure partie du succès de leurs armes en Suede : on leur refusa des vivres, la paye qui leur étoit due, et jusqu'à des vaisseaux pour repasser dans leur pays : ils furent contraints de se disperser : plusieurs périrent de mi-

* A Francfort, le 20 juin 1519.



sere, ou furent massacrés par les Danois même : quelques-uns prirent parti dans leurs troupes, et ce ne fut qu'avec des peines infinies que leurs chefs en ramenerent une partie en France.

Christiern se disposa ensuite à repasser en Suede, afin de se trouver aux états qu'il avoit convoqués pour la cérémonie de son couronnement. Sigebritte lui conseilla de se faire accompagner par deux sénateurs de Dannemark, afin d'autoriser, par leur présence, la cruelle exécution qu'il méditoit, et même pour rejeter sur ses ministres, après l'événement, tout ce qu'une action si inhumaine pourroit avoir d'odieux.

Ce prince, par son conseil, choisit Théodore, archevêque de Lund, primat de Dannemark, et l'évêque d'Odensé, un de ses suffragans : c'étoient ces mêmes prélats à qui il avoit fait adresser la bulle d'excommunication que le pape Léon X avoit fulminée contre l'administrateur; gens dévoués à la cour, et qui n'étoient considérés que parce que

Christiern s'en servoit comme des ministres de ses passions. L'archevêque de Lund avoit beaucoup de part dans sa confiance : c'étoit un homme de basse naissance, sans érudition, et même sans habileté; mais savant dans l'art d'inventer de nouveaux plaisirs, et qui en connoissoit également tous les secrets et les assaisonnemens : il étoit redevable de sa faveur et de son élévation à Sigebritte : elle l'avoit d'abord introduit à la cour pour lui servir d'espion : il passa ensuite tout d'un coup, par le crédit de cette femme, de la fonction de barbier du prince, à la dignité d'archevêque, et il se maintint dans la faveur, en présentant à Christiern des plaisirs qu'il savoit accommoder à son goût.

Ce prince s'embarqua pour la Suede, accompagné de la reine son épouse, et suivi de toute sa cour. Sigebritte ne fut point du voyage, soit qu'elle craignît de s'exposer à la raillerie des seigneurs Suédois, qui plaisantoient souvent sur

la passion extravagante de Christiern ; ou que ce prince eût trouvé plus à propos de la laisser en son absence à Copenhague, pour veiller sur la conduite du sénat.

Le roi de Dannemark, en arrivant en Suede, reçut un ambassadeur de l'empereur, qui lui apportoit l'ordre de la toison d'or, et qui venoit le féliciter de sa part sur ses conquêtes et sur l'heureux succès de tous ses desseins. Charles-Quint entroit dans les intérêts du roi de Dannemark, avec une chaleur que la seule alliance ne produit guere entre les potentats. On prétend que ce prince, le plus ambitieux de son siecle, n'avoit accordé la princesse sa sœur à Christiern, qu'à condition qu'il le reconnoîtroit pour son successeur aux couronnes du nord, en cas qu'il mourût sans enfans : cette succession étoit une piece importante au dessein de la monarchie universelle : on sait assez que ce fut l'idole de la vision de ce prince ; et cette chi-

mere de la souveraineté de l'Europe, a passé même dans sa maison et à ses successeurs, jusqu'à l'empereur Ferdinand II, que Gustave Adolphe, roi de Suede, contraignit, par la rapidité de
1631. ses conquêtes, de changer le plan imaginaire de cette domination universelle, dans la pressante nécessité de défendre les seuls pays héréditaires de la maison d'Autriche.

Christiern remit au jour de son couronnement à recevoir l'ordre de la toison d'or, afin que la cérémonie en fût plus éclatante et plus magnifique. Il prit ensuite des mesures secrettes avec l'archevêque d'Upsal, pour faire périr leurs ennemis communs : il convint avec ce prélat qu'il lui présenteroit une requête dans les états, après la cérémonie de son couronnement, pour lui demander justice contre ceux qui l'avoient dé-
1520. pouillé de sa dignité et de ses biens. Il tint ensuite l'assemblée, il y fut reconnu solemnellement pour souverain légitime de la Suede. Le lendemain l'archevêque

fit la cérémonie de son couronnement. Ce prince jura sur les évangiles et sur les reliques des saints, qu'il conserveroit inviolablement les loix, les privileges et les coutumes du royaume. Le sénat, le clergé, la noblesse, et les députés des provinces lui prêterent le serment ordinaire de fidélité. L'ambassadeur de l'empereur parut au milieu de l'assemblée, il présenta à Christiern l'ordre de la toison d'or, et lui souhaita, de la part de son maître, un regne plein de prospérité.

Le nouveau roi fit ensuite inviter tous ces seigneurs à une fête magnifique qu'il fit dans le château, pour marquer la joie de son avénement à la couronne. Le sénat en corps, et ce qu'il y avoit des seigneurs de la premiere noblesse à Stockholm, ne manquerent pas de s'y rendre : ce ne fut pendant les premiers jours que festins, que jeux, que plaisirs. Christiern affectoit des manieres pleines de bonté et de familiarité : il sembloit qu'on eût enseveli dans la bonne chere la haine



et l'aversion que les deux partis avoient fait paroître si long-temps l'un contre l'autre : tout le monde s'abandonnoit tranquillement à la joie, lorsque le troisieme jour, les Suédois furent tirés de cet excès de sécurité, d'une maniere bien funeste.

L'archevêque d'Upsal, accompagné de ses parens et de ses créatures, se présenta en pleine assemblée devant le roi, comme il en étoit convenu secrétement avec ce prince : il lui demanda justice contre le défunt administrateur, et contre les sénateurs et les autres seigneurs du royaume, qui l'avoient forcé de renoncer à sa dignité, et qui avoient fait raser la forteresse de Stekc, qui étoit du patrimoine de l'église. Christiern se défendit en apparence de connoître d'une affaire qui regardoit, à ce qu'il disoit, les commissaires du pape : il renvoya l'archevêque aux deux prélats Danois, à qui la bulle de Léon X avoit été adressée, et il protesta qu'il ne se réservoit que le soin d'exécuter leur

ordonnance conformément à la bulle et aux intentions du saint pere.

Les deux prélats Danois, ministres secrets de la passion de ce prince, requirent et demanderent d'abord qu'on fît venir la veuve de l'administrateur, pour rendre compte de la conduite du prince Sténon. Ce n'étoit guere l'usage qu'une femme fût obligée de répondre pour son mari en matiere d'affaires d'état, sur quoi les femmes ordinairement sont peu consultées; cependant Christiern l'obligea de se rendre dans l'assemblée. La princesse y parut avec une contenance modeste et assurée tout ensemble : elle voúlut d'abord se défendre de répondre devant les commissaires du pape : elle pria le roi de Dannemark de se souvenir des traités d'Upsal et de Stockholm, par lesquels il s'étoit engagé d'ensevelir tout le passé dans un entier oubli : elle conjura ce prince de laisser en repos les cendres de son mari, et d'avoir pitié d'une princesse qui n'avoit en partage que ses



larmes et sa douleur. Mais Christiern inflexible, et sans colere en apparence, la renvoya aux commissaires du pape, sous prétexte que l'affaire de l'archevêque n'avoit rien de commun avec les différens qu'il avoit eus de son côté avec le défunt administrateur.

La princesse, forcée par la dureté du roi de Dannemark, de défendre la conduite du prince son mari, répondit à la fin avec beaucoup de courage, que l'administrateur n'avoit assiégé l'archevêque, ni fait raser sa forteresse que par une ordonnance des états et du sénat; que ce prélat, convaincu ensuite de trahison contre sa patrie, avoit été jugé dans les formes, et selon les loix du pays, et que son arrêt étoit encore dans les registres publics, signé des sénateurs séculiers et ecclésiastiques.

Le roi n'ignoroit rien de ce qui s'étoit passé dans cette affaire : il ne laissa pas de faire apporter ces registres; on lut publiquement par son ordre la sentence de l'archevêque, avec les noms

de tous ceux qui y avoient souscrit. Ce prince sortit ensuite de l'assemblée, comme s'il eût voulu laisser la liberté aux commissaires de délibérer; mais en même temps on vit entrer une troupe de soldats de ses gardes, qui arrêterent la veuve de l'administrateur, les sénateurs, les évêques même, et tout ce qui se trouva de seigneurs et de gentilshommes Suédois dans le château.

Les évêques Danois, commissaires du pape, commencerent à instruire leur procès comme à des hérétiques, et comme s'ils eussent été en pays d'inquisition; mais la procédure étant trop longue pour des gens qui étoient déja condamnés, Christiern, dans la crainte qu'il ne se fît quelque révolte en leur faveur, leur envoya des boureaux, sans autre formalité, pour leur annoncer qu'il falloit mourir.

Le huitieme de novembre fut destiné pour leur supplice : on entendit dès le matin des trompettes et des hérauts de la part du prince, qui défendoient à qui



que ce fût de sortir de la ville, sous peine de la vie : toute la garnison étoit sous les armes : il y avoit des corps de garde aux portes et dans toutes les places. Le canon prêt à tirer étoit dans la grande place, la bouche tournée contre les principales rues : tout le monde étoit dans une profonde consternation : on ne savoit à quoi aboutiroient ces mouvemens extraordinaires, lorsque sur le midi on vit ouvrir les portes du château, et au travers de deux rangs de soldats parurent ces illustres prisonniers, la plupart encore avec les marques de leur dignité, conduits à la mort par des boureaux.

Si-tôt qu'ils furent arrivés au lieu de leur supplice, un officier Danois lut tout haut la bulle du pape, comme l'arrêt de leur condamnation, et il ajouta que dans le châtiment des coupables, le roi ne faisoit rien que par l'ordonnance des commissaires apostoliques, et que suivant le conseil de

l'archevêque d'Upsal. Les évêques condamnés et les autres seigneurs prisonniers demanderent avec instance des confesseurs; mais Christiern leur refusa cette consolation avec beaucoup d'inhumanité, soit que ce prince trouvât un rafinement de vengeance à étendre son ressentiment jusques sur les choses de l'autre vie, ou qu'il ne voulût pas qu'on traitât en catholiques des gens qu'on venoit de condamner comme hérétiques. Il sacrifia, par la même politique, ses amis et ses partisans, pour n'être pas soupçonné d'avoir fait périr ses ennemis. Toute l'ardeur et tout le zèle que les évêques de Strengnäs et de Skara avoient fait paroître pour ses intérêts, ne purent les exempter de la mort : la qualité de sénateurs leur coûta la vie, et la signature qu'ils avoient mise à la condamnation de l'archevêque, conjointement avec les autres sénateurs, fut le prétexte de leur supplice.

Comme le boureau alloit couper la



tête à l'évêque de Linkiöping *, ce prélat pria l'officier Danois qui présidoit, de la part du roi, à l'exécution, de faire regarder sous le cachet et le sceau de ses armes qu'il avoit apposé à l'arrêt de l'archevêque, et qu'on y trouveroit les preuves de son innocence. Sa priere ayant été rapportée à Christiern, ce prince leva lui-même la cire du cachet; il trouva dessous un petit billet que ce prélat politique y avoit glissé, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver : il protestoit dans ce billet qu'il ne signoit la condamnation de l'archevêque que pour se mettre à couvert de la violence dont on le menaçoit, et pour éviter une pareille condamnation : cette précaution lui sauva la vie. Christiern le fit mettre en liberté, afin de faire paroître qu'il n'en vouloit qu'aux ennemis de l'archevêque, et qu'aux partisans de l'administrateur, qu'il prétendoit être

* Jean Brach. Locc. l. 5, p. 203. *Olaüs Magnus testis oculatus. Zieglerus testis oculatus caedis Holmiensis.*

enveloppés dans l'excommunication qui avoit été fulminée contre ce prince.

On exécuta ensuite tous les sénateurs séculiers * : on commença par Eric Wasa, pere de Gustave, les consuls ** et les magistrats de Stockholm, et quatre-vingt-quatorze seigneurs qui avoient été arrêtés dans le château, eurent la même destinée. Le roi n'apprit qu'avec un violent chagrin qu'on n'avoit pu faire périr quelques seigneurs qu'il avoit proscrits particuliérement, et qu'on croyoit qui s'étoient cachés dans la ville : la crainte qu'ils n'échapassent, et l'espérance de découvrir la retraite de Gustave, qu'il soupçonnoit d'être caché dans Stockholm, lui firent confondre les innocens avec les coupables : il abandonna la ville à la fureur de ses troupes : les soldats se

* Eric Abrahami. Eric Johanson. Eric Canut. Eric Rining. Eric et Eschille Nicolai Joachim Brach. Magnus Green. Eric Kusius. Olaüs Beron. Gunnat. Gallus. Benoît Erici.

** Jean Cudmund, André Olaï et André Erici, consuls de Stockholm.

jeterent d'abord sur le peuple qui étoit accouru à ce triste spectacle : ils frappoient et ils tuoient indifféremment tous ceux qui étoient assez malheureux pour se rencontrer à leur chemin : ils passerent ensuite dans les meilleures maisons de la ville, sous prétexte de chercher Gustave et les autres proscrits : ils poignardoient les bourgeois jusques dans les bras de leurs femmes; les maisons furent mises au pillage, et la pudicité des femmes et des filles exposée à la brutalité des soldats. Rien ne fut épargné que la laideur et la pauvreté : tout le reste devint la proie du soldat furieux, qui, sous les ordres et à l'exemple de son souverain, se faisoit un mérite de sa fureur et de son emportement.

Un gentilhomme Suédois n'ayant pu retenir sa douleur, ni s'empêcher de déplorer publiquement le malheur de sa patrie, Christiern, irrité de ces marques de compassion qu'il prenoit pour des reproches secrets de sa cruauté, fit attacher ce malheureux gentilhomme

à un poteau ; on lui coupa les parties que la pudeur ne permet pas de nommer ; on lui fendit le ventre, et on lui arracha le cœur ; comme si c'eût été le plus grand de tous les crimes de pleurer des malheureux. On déterra ensuite par ordre de ce prince le corps de l'administrateur, comme indigne, à ce qu'il disoit, par l'excommunication qu'il avoit encourue, de la sépulture chrétienne : on jeta son corps dans la place publique, et parmi ceux de tous ces seigneurs qu'on avoit massacrés. Christiern ne put s'empêcher de descendre dans la grande place, pour jouir du spectacle de leur mort. Il défendit sous peine de la vie qu'on les enterrât ; mais la corruption le força bientôt malgré lui de les faire enlever. Il les fit porter hors de la ville, et on les brûla par son ordre : espèce de second supplice, dont il croyoit les punir encore après leur mort en qualité d'excommuniés.

Il ordonna ensuite qu'on noyât la veuve de l'administrateur ; mais l'amiral

Norbi lui sauva la vie. Cet homme étoit en apparence esclave de toutes les volontés de son maître : mais sous cette feinte complaisance, il méditoit secrétement de hauts desseins. Il étoit persuadé qu'un gouvernement aussi violent que celui de Christiern, ne pouvoit pas durer : il se voyoit maître d'une puissante flotte, gouverneur de l'isle de Gotlande, qui regarde les côtes de Suede, et de la ville de Calmar, qui étoit le port le plus considérable de ce royaume, après Stockholm. Sa faveur et sa puissance firent naître dans son esprit des pensées d'indépendance, et d'une ambition démesurée : il aspiroit secrétement au mariage de la princesse veuve, afin de se frayer par ce moyen un chemin au trône de Suede, ou du moins à la dignité d'administrateur. Il dit au roi son maître, pour sauver la vie de cette princesse, qu'elle la racheteroit volontiers de tous les trésors de l'administrateur. Christiern, en qui l'avarice servoit de contre-poids à la

cruauté, consentit à ce prix de lui laisser la vie, et il crut lui faire grâce de ne la condamner qu'à une prison perpétuelle. Il fit conduire cette princesse en Dannemark avec la mere et la sœur de Gustave, et les autres dames Suédoises, dont les maris avoient péri dans le massacre de Stockholm. On les jeta en différentes prisons, elles y furent traitées avec beaucoup de dureté; et on les garda comme des otages de la fidélité des enfans et des parens qu'elles laissoient en Suede.

Christiern se flatta d'avoir affermi son autorité par ce massacre de toute la haute noblesse. Il se voyoit trop puissant et trop redoutable au reste des Suédois, pour en avoir rien à craindre. Il changea à son gré la forme du gouvernement, et il en disposa comme dans un pays de conquête : il accabla le peuplè de nouveaux impôts; il menaça même les paysans de leur faire couper un pied et une main pour les empêcher de se révolter, ajoutant, avec une espèce de raillerie,

qu'un paysan qui étoit né pour la charrue, et non pas pour la guerre, devoit se contenter d'une main et d'un pied naturel avec une jambe de bois.

Il nomma Théodore, archevêque de Lund, pour vice-roi en son absence; il lui donna pour ministres et pour conseil l'archevêque d'Upsal et l'évêque d'Odensé, et il nomma, de son autorité privée, ces deux prélats Danois aux riches évêchés de Strengnäs et de Skara, sans avoir égard aux droits de ces deux églises, qui étoient en possession d'élire leurs évêques. * Ce prince eut même assez de crédit à Rome pour faire approuver par le pape l'intrusion de ces deux prélats Danois, qui étoient encore teints, pour ainsi dire, du sang de leurs confreres. Christiern, en partant, leur ordonna de n'épargner ni soins ni dépenses pour découvrir la retraite de Gustave : il mit la tête de ce seigneur à

* *Vita archiepisc. Upsal. Joannis Magni; Romae, cum privilegio summi pontificis.*

prix, et il promit des sommes considérables à ceux qui pourroient l'arrêter vif ou mort. Il reprit ensuite le chemin de Dannemark, chargé de l'exécration des Suédois qui le nommerent le Néron du Nord.

Ses troupes, en son absence, continuerent dans les provinces les cruautés qu'il venoit d'exercer dans la capitale. Plusieurs seigneurs furent, par son ordre, surpris et massacrés dans leurs châteaux, sans autre crime que celui d'être distingués par leur naissance et par leur courage. On ne daignoit plus même employer le prétexte ordinaire de l'excommunication : on étoit trop criminel quand on étoit accusé d'être riche, ou d'avoir du crédit dans sa province. Le vice-roi, abîmé dans la volupté, ne cherchoit qu'à amasser de l'argent de la confiscation de ceux qu'il proscrivoit tous les jours; les principaux officiers de son armée ravageoient les provinces : ils avoient chacun leurs troupes indépendantes et séparées : il n'y avoit ni

ordre ni discipline ; et parmi tant d'intérêts différens, et si peu de subordination, on ne songeoit qu'à piller et qu'à ruiner les peuples.

La noblesse effrayée de tant de massacres, peu unie entre elle, sans chefs, sans argent et sans troupes, se vit réduite, pour échapper à la cruauté des Danois, de rechercher la protection de l'archevêque ; chacun s'empressoit de faire sa cour à ce prélat ; tout le monde vouloit être du parti victorieux ; on vouloit même paroître en avoir toujours été. Il sembloit que tous les gentilshommes Suédois eussent péri dans le massacre de Stockholm : personne n'avouoit qu'il eût servi dans l'armée de l'administrateur ; la plupart de la noblesse prit de l'emploi dans les troupes du vice-roi, comme une sauve-garde ; et le malheur de la Suede étoit si grand, qu'on regardoit même avec quelque sorte d'envie, ceux à qui il étoit permis de s'armer contre leur patrie.

L'amiral Norbi, feignant d'avoir com-

passion du malheur de la Suede, reçut plusieurs gentilshommes sur ses vaisseaux et dans ses gouvernemens. Il affectoit de les traiter avec toute sorte d'honnêteté, par rapport à ses desseins secrets. Ceux qui n'avoient pas sa protection, incertains de leur destinée, et toujours, pour ainsi dire, entre la vie et la mort, étoient exposés à l'insolence et à l'avarice des Danois. Il étoit bien dangereux d'avoir du bien, et de n'avoir pas été dans le parti de l'archevêque; et il falloit s'enfuir ou se résoudre à mourir, si on avoit été son ennemi. Ce prélat ne pardonna à personne : il fit périr tous ses ennemis, sous prétexte de les immoler à la sûreté de l'état : il cherchoit sur-tout avec empressement à se rendre maître de la personne de Gustave ; il le haïssoit comme le parent et le favori du défunt administrateur ; et d'ailleurs il savoit que, pour bien faire sa cour auprès de Christiern, il falloit arrêter ce seigneur ou le faire périr.

Gustave, du fond de sa retraite, portoit ses vues de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit rien qui pût favoriser ses desseins. Il avoit envoyé secrétement à Stockholm ce vieux domestique chez qui il s'étoit retiré, pour apprendre ce qui se passeroit dans les états : ce fut à son retour qu'il apprit la mort de son pere et de tous les sénateurs, et le massacre général qui s'étoit fait dans cette capitale. Il fut accablé par une nouvelle si funeste ; la mort de tant de seigneurs lui enlevoit toute sa famille, ses amis, et presque jusqu'aux moyens et à l'espérance de se sauver.

Il ne savoit quel parti prendre, ni même où se retirer. Il étoit environné de troupes danoises : il savoit qu'outre les grandes promesses qu'on avoit faites à celui qui le découvriroit, on avoit menacé de mort tous ceux qui auroient contribué à le cacher, si eux-mêmes ne le livroient. D'un autre côté, il n'osoit sortir de sa retraite, de peur d'être reconnu en changeant de lieu, ni même

se confier à aucun Suédois, dans la crainte de quelque trahison, dont il savoit bien qu'on est toujours menacé, quand le souverain y attache des récompenses. Il résolut, dans cette extrémité, de se retirer dans les montagnes de la Dalécarlie. Il espéroit se pouvoir cacher aisément dans les bois dont ce pays est couvert, et il se flattoit même qu'il ne lui seroit peut-être pas difficile d'en faire soulever les habitans, qui avoient été les derniers du royaume à se soumettre à la domination des Danois. Il n'y avoit aucune ville dans toute la province : ce n'étoient la plupart que de méchans villages situés, pour la commodité des habitans, proche les forêts, ou au bord des lacs et des rivieres. Quelques-uns de ces villages dépendoient des gentilshommes du pays; mais il y en avoit plusieurs du domaine, qui ne relevoient que de la couronne, et qui étoient gouvernés par les paysans même. Les plus anciens dans chaque village leur tenoient lieu de juges et de

capitaines ; ils n'en étoient cependant, ni plus riches, ni plus autorisés. L'honneur du commandement ne consistoit que dans le privilege de combattre les premiers, et à la tête de leurs troupes. Le pouvoir étoit dans la multitude qui s'assembloit les jours de fêtes, et qui décidoit de toutes les affaires, selon qu'elle étoit prévenue et agitée par les plus violens et les plus mutins.

On n'osoit envoyer dans cette province, ni troupes, ni garnisons : les rois mêmes n'y entroient jamais qu'ils n'eussent donné aux habitans des otages pour la sûreté de leurs privileges. On ménageoit, avec de grands égards, des peuples féroces, qui habitoient des montagnes inaccessibles, dans la crainte qu'ils ne s'apperçussent qu'ils pouvoient ne pas obéir ; on se contentoit, pour tout tribut, de tirer de ces paysans quelques fourrures, et du reste on les laissoit vivre selon leurs coutumes, qui étoient fort différentes de celles des autres provinces.

Gustave, sous un habit de paysan, prit le chemin de ces montagnes, suivi d'un paysan à qui il étoit inconnu, et qui lui servoit de guide. Il traversa toute la Sudermanie, il passa ensuite entre la Néricie et la Westmanie : enfin, après les fatigues d'un voyage pénible, et après les alarmes continuelles et la crainte d'être reconnu et arrêté, il arriva dans les montagnes de la Dalécarlie, que les gens du pays appellent *Daarcfield*.

Mais à peine étoit-il entré dans le pays, qu'il se vit abandonné de son guide, qui lui vola tout l'argent dont il s'étoit pourvu pour sa subsistance. Il se trouva égaré dans ces montagnes affreuses, et au milieu de ces sauvages, sans compagnie, sans crédit, sans argent, et sans oser même se nommer ni se faire connoître. Pour vivre et pour se cacher, il fut réduit à se louer comme un ouvrier qui cherchoit du travail et de l'emploi. On l'occupa à travailler aux mines de cuivre, dont



les gens de ce canton tiroient leur principal revenu. Il étoit tous les jours au travail avec les autres manœuvres, pour gagner sa vie, et enseveli, pour ainsi dire, dans ces abîmes souterrains. *

Gustave se flattoit que la misere de sa condition lui serviroit au moins pour se cacher, et qu'on ne s'aviseroit pas d'aller chercher le général de la cavalerie suédoise dans un si triste séjour : il ne laissa pas cependant, sous un tel déguisement, d'être découvert et reconnu. Une femme chez qui il se retiroit, apperçut par hazard, sous ses habits de paysan, que le collet de sa chemise étoit brodé. Cette nouvelle passa bientôt des mines dans tout le village, et parvint même jusqu'au seigneur du lieu ** : soit curiosité de voir un étranger dont on lui vantoit la bonne mine, ou plutôt que cette apparence de déguisement fit soupçonner à ce gentil-

* Loccen, l. 6, p. 2, 3, édit. Upsal.
** André-Pierre de Rankhitta.



homme que ce pouvoit être quelque proscrit, il se rendit aux mines dans le dessein de lui offrir sa maison, et de contribuer à le sauver. Il n'eut pas de peine à reconnoître Gustave, avec lequel il avoit passé sa jeunesse dans l'université d'Upsal. Il fut surpris et touché de voir ce jeune seigneur dans un état si misérable ; il feignit cependant de ne le pas connoître, de peur d'achever de le découvrir : mais il ne fut pas plutôt de retour dans sa maison, qu'il lui fit dire secrétement de s'y rendre.

Gustave étant arrivé, il le tira à l'écart, il lui dit obligeamment que les gens de sa naissance et de son mérite ne pouvoient jamais se cacher ; il le pria, de la meilleure grâce du monde, de prendre sa maison pour retraite ; il l'assura qu'il y seroit aussi caché et plus commodément qu'aux mines ; et dans la premiere chaleur de sa compassion, il lui promit de faire prendre les armes à ses amis et à ses vassaux, si quelques Danois entreprenoient de lui faire vio-

lence dans sa maison. Gustave accepta ses offres avec beaucoup de joie ; il passa d'abord quelques jours chez lui, comme s'il n'eût point eu d'autre dessein que de se dérober à la poursuite de ses ennemis ; mais il s'appliquoit en même temps à s'instruire des forces de la province, et à reconnoître la disposition des habitans au sujet du nouveau gouvernement.

Son hôte lui apprit que les Dalécarliens souffroient impatiemment la domination des Danois ; qu'on murmuroit hautement dans la province, de quelques impôts que Christiern avoit établis, légers à la vérité, et peu considérables ; mais qui paroissoient excessifs et intolérables, parce qu'ils étoient nouveaux ; que le peuple détestoit la cruauté et l'inhumanité du roi de Dannemark. Il ajouta qu'il ne doutoit pas que les paysans ne se soulevassent d'eux-mêmes, si les Danois continuoient à entreprendre sur leurs privileges. Il lui vanta ensuite les forces de la Dalécarlie, avec cet air

de satisfaction que l'on a ordinairement de faire valoir les avantages de son pays. Il lui dit que la province seule pouvoit mettre plus de vingt mille hommes sous les armes ; que tous les paysans naissoient soldats, et qu'ils étoient capables d'arrêter et de défaire dans leurs montagnes toutes les forces de Christiern.

Ce discours répété en plusieurs rencontres, détermina Gustave à tenter de faire soulever cette province. Il s'en ouvrit à son hôte, et le conjura d'entrer dans ses desseins et dans son parti. Il lui représenta que le royaume étoit plongé dans les derniers malheurs ; que ni la foi des traités, ni l'obéissance, ni la soumission des peuples n'avoient pu arrêter l'humeur sanguinaire de Christiern ; qu'il sembloit sur-tout que ce prince barbare eût juré la mort de toute la noblesse suédoise ; que le massacre de Stockolm n'avoit été que le prélude des cruautés que ses troupes exerçoient dans les provinces ; qu'on

apprenoit tous les jours la mort de quelques gentilshommes qu'on avoit massacrés inhumainement ; qu'il étoit plus généreux , et même plus sûr de prévenir et de surprendre les Danois, que d'attendre lâchement qu'ils passassent dans la province , et qu'ils vinssent les égorger jusques dans leurs maisons.

Mais ce gentilhomme, épouvanté du péril de cette entreprise , se défendit d'y prendre part , sous prétexte de la puissance formidable des Danois. » Où » sont, dit-il à Gustave, les forces né» cessaires pour soutenir un aussi grand » dessein ? et quelle armée avez-vous à » opposer aux troupes ennemies , qui » semblent jusqu'ici avoir respecté nos » privileges ; mais qui se répandront » avec violence dans toute la province, » au premier mouvement que vous ferez » paroître ? »

Il sembloit que la peur eût fait oublier à ce gentilhomme ce qu'il venoit de lui dire des forces de sa province,

et de la disposition des habitans : il trouva même de nouvelles raisons pour détruire les premieres ; et pour obliger Gustave à prendre un autre parti, il s'étendit avec chaleur sur ses vues politiques, moins à la vérité par affection pour sa personne, que pour justifier que ce n'étoit ni faute de courage, ni manque de zele pour sa patrie, s'il n'entroit pas dans ses desseins.

Mais voyant que Gustave persévéroit constamment dans la résolution de prendre les armes et de se déclarer ouvertement contre les Danois, il lui conseilla de différer au moins pour quelque temps son entreprise. Il lui dit qu'on touchoit peut-être au moment que toute la province se révolteroit d'elle-même ; que les paysans, peu sensibles aux intérêts des gentilshommes, qu'ils regardoient toujours comme des maîtres séveres, n'avoient donné jusqu'ici que des marques d'une compassion inutile à la mort des sénateurs et des seigneurs qui avoient péri dans le massacre de Stockholm ; mais



qu'il ne doutoit pas qu'ils ne se soulevassent généralement dans tous les villages, si les Danois entreprenoient sur leurs privileges; et qu'il étoit persuadé que les troupes de Christiern, après avoir impunément ruiné toutes les provinces, ne s'abstiendroient jamais de passer dans la Dalécarlie pour y exercer leur brigandage; que pour lors l'intérêt commun feroit prendre les armes à tous les paysans; qu'il laissât aux plus téméraires la gloire et le péril d'être les premiers auteurs d'une révolte; qu'il le conjuroit d'attendre tranquillement dans sa maison que le mécontentement des peuples eût éclaté; que de quelque côté que vînt la révolte, on seroit toujours disposé par sa naissance et par son mérite, à lui déférer le commandement; mais qu'il devoit craindre de ruiner ses desseins par trop de précipitation, et qu'en voulant être le vengeur et le restaurateur de sa patrie, il ne fournît un nouveau prétexte

aux Danois pour la détruire entiérement.

Gustave comprit bien qu'il y avoit plus de timidité que de véritable prudence dans ce discours. La foiblesse de son hôte lui donna de la pitié plutôt que de la colere. Il ne le soupçonna ni de favoriser les Danois, ni d'être capable de le trahir : il démêla au contraire qu'il avoit du penchant pour son entreprise : mais il apperçut en même temps qu'il n'osoit en convenir, de peur de s'engager à en partager le péril. Il se contenta de lui recommander le secret, et jugeant qu'un plus long séjour dans sa maison lui causeroit de l'inquiétude, il résolut d'en sortir. Il partit la nuit, afin de mieux cacher sa marche. Après plusieurs journées de chemin, qu'il fit seul et au travers des bois, il se rendit chez un autre gentilhomme appellé Peterson, qu'il avoit connu dans les troupes, et en qui il espéroit trouver plus de courage et de résolution.



Ce gentilhomme le reçut parfaitement bien, et même encore avec ces marques de respect et de déférence qui sont toujours si doux aux grands dans leurs disgraces. Il parut plus touché que Gustave même de ses malheurs; il détesta la tyrannie des Danois; et à la premiere ouverture que lui fit ce seigneur quelques jours après, de former un parti, et de faire prendre les armes à ses vassaux, il entra en apparence avec beaucoup d'ardeur dans ce dessein.

Gustave fut touché d'une joie sensible de trouver encore un Suédois assez généreux pour oser s'attacher à sa fortune; il n'oublia ni caresses, ni vues de récompenses pour l'affermir dans ce dessein. Peterson y répondit par les assurances qu'il lui donna d'une fidélité inviolable; il lui nomma les seigneurs de village, et les principaux des paysans qu'il prétendoit engager dans son parti, et quelques jours après il partit secrétement de chez lui, sous prétexte d'aller travailler à les mettre dans ses intérêts.

Mais sous ces dehors spécieux de zèle et d'affection pour ce seigneur, le perfide Dalécarlien cachoit le dessein de le trahir : la vue de faire sa cour au nouveau roi, et l'espérance d'en être récompensé, le déterminerent à le livrer aux Danois : il alla droit chez un officier de Christiern, auquel il découvrit la retraite de Gustave. Cet homme ayant appris qu'il étoit dans la maison même de Peterson, accourut en diligence pour l'arrêter. Il fit investir d'abord la maison par des soldats dont il s'étoit fait accompagner, et il s'empara de la principale porte que le Dalécarlien lui livra : il se flattoit d'être bientôt maître de la personne de Gustave : mais toutes ces précautions se trouverent inutiles. Ce seigneur s'étoit heureusement sauvé la nuit précédente, et il fut redevable de son salut à la femme même de Peterson. Cette dame, pleine de générosité, touchée de compassion, et peut-être même engagée par des sentimens encore plus pressans, lui décou-



vrit les mauvais desseins de son mari : elle le fit sortir la nuit de sa maison; et l'ayant remis entre les mains d'un domestique fidele *, elle le fit conduire chez un curé de ses amis. ** Par cette fuite, et le secret que garda le domestique, les Danois perdirent les traces de Gustave.

Le curé reçut ce seigneur avec tout le respect et la considération qu'il devoit à sa naissance, et à la recommandation de la personne qui l'avoit envoyé chez lui. C'étoit un homme plein de zèle pour sa patrie, et qui n'aspirant point aux premieres dignités du clergé, n'en suivoit ni le parti ni les maximes. Il assura Gustave d'un secret inviolable : et de peur que le domestique qui l'avoit conduit dans sa maison, ne devînt indiscret ou infidele, il fit passer Gustave dans son église, et il le cacha dans un endroit dont il avoit seul la clef et la disposition.

* A Suverdsic.

** Jean, curé de Swerdsiö.

Il alloit voir ce jeune seigneur tous les jours, et dans les entretiens qu'il eut avec lui, il prit insensiblement pour sa personne une secrete inclination, que Gustave inspiroit naturellement à tous ceux qui l'approchoient. Il entra avec ardeur dans ses desseins, et il l'assura qu'il n'oublieroit rien pour lui faire des créatures dans son village, et dans tous les lieux où il avoit des habitudes : mais il ne lui conseilla pas d'avoir recours, ni même de se confier davantage à la noblesse de la province.

Il lui représenta que ce qu'il y avoit de gentilshommes dans la Dalécarlie, contens de la sûreté et de l'indépendance où ils vivoient dans leurs montagnes, s'intéressoient peu aux mouvemens de la cour, et au bien même de la nation; qu'ils avoient toujours beaucoup de peine à mettre les armes à la main de leurs vassaux; que les paysans faisoient leur principale richesse, et qu'ils les perdoient souvent à la guerre,

ou, s'ils revenoient chez eux, qu'ils les trouvoient ensuite moins dociles, et plus prompts à se révolter contre eux-mêmes; qu'il devoit s'adresser directement aux paysans, et qu'il en tireroit plus de secours s'ils prenoient les armes, et s'ils se déclaroient en sa faveur de leur mouvement, que si les villages y étoient seulement engagés par l'autorité de quelques seigneurs particuliers.

Ils convinrent ensuite qu'il falloit, pour réussir dans ce dessein, disposer insensiblement le peuple à la révolte, par le moyen des bruits qu'on feroit répandre que les Danois étoient prêts d'entrer en armes dans la province, pour y établir de nouveaux impôts. Le curé se chargea de ce soin, et il assura Gustave qu'il rendroit bientôt cette nouvelle publique par le commerce et les relations qu'il avoit avec la plupart des curés de ce canton. Il conseilla ensuite à ce seigneur de se rendre à Mora, qui étoit un diocèse fort peuplé, pour s'exprimer à la maniere de ces peuples, et qui avoit

douze lieues suédoises de tour. Il s'y faisoit tous les ans, aux fêtes de noël, une assemblée extraordinaire des paysans des villages circonvoisins. Il lui dit que c'étoit une conjoncture favorable pour ses desseins, dont il devoit profiter; que le peuple n'étoit jamais plus hardi, ni plus aisé à faire révolter que dans ces assemblées publiques, qui le font appercevoir de sa force. Il lui promit et il s'engagea de prévenir et de mettre dans ses intérêts les principaux de ce diocèse; en sorte qu'il y seroit toujours en sûreté, quand même toute l'assemblée ne se détermineroit pas aussitôt à prendre les armes.

Gustave, suivant son conseil, se rendit à Mora le jour qu'il lui avoit marqué. Il trouva les paysans de ce village prévenus de son arrivée, et dans l'impatience de voir un homme illustre par sa naissance et par sa valeur, et plus célebre encore par les persécutions de Christiern, que par la faveur de Sténon. Il reprit des habits conformes à sa con-



dition, avant que de se montrer en public, afin de se concilier l'attention du peuple, qui est toujours sensible à ces marques extérieures de grandeur. Il parut ensuite dans l'assemblée avec un air plein d'une noble fierté, qui étant tempérée par la douleur qu'il faisoit paroître de la mort de son pere et de tous les sénateurs, attiroit tout ensemble le respect et la compassion de ces paysans.

1521. Il leur représenta d'une maniere vive et touchante les derniers malheurs de leur patrie; que tous les sénateurs et que les principaux seigneurs du royaume venoient d'être massacrés par les ordres barbares de Christiern; que ce prince cruel avoit fait égorger les magistrats et la plupart des bourgeois de Stockholm. Que ses troupes répandues ensuite dans les provinces, y commettoient tous les jours mille violences; qu'il avoit résolu, pour assurer sa domination, d'exterminer indifféremment tous ceux qui étoient capables de dé-



fendre la liberté de la patrie; qu'on n'ignoroit pas combien ce prince haïssoit les Dalécarliens, dont il avoit éprouvé la valeur et le courage pendant le regne du dernier administrateur; qu'ils lui étoient trop redoutables, pour n'avoir pas tout à craindre d'un prince si perfide et si cruel. Qu'on avoit appris que sous prétexte de quartier d'hiver, il devoit faire passer des troupes dans leur province, pour les désarmer; et qu'ils verroient au premier jour leurs ennemis maîtres de leurs villages, disposer insolemment de leurs vies et de leur liberté, s'ils ne les prévenoient par une généreuse résolution. Que leurs peres et leurs ancêtres avoient toujours préféré la liberté à la vie; que toute la Suede jetoit les yeux sur eux pour voir s'ils marcheroient sur leurs traces, et s'ils en avoient hérité la haine qu'ils avoient toujours fait paroître contre la domination étrangere. Qu'il étoit venu leur offrir sa vie et son bien pour la défense de leur liberté; que ses amis

et tous les véritables Suédois se joindroient à eux au premier mouvement qu'ils feroient paroître; qu'il étoit assuré d'ailleurs d'un secours considérable des anciens alliés de la Suede : mais que, quand même ils n'auroient pas des troupes égales en nombre à celles des Danois, ils étoient encore trop forts, ayant la mort de leurs compatriotes à venger, et leur propre vie à défendre; et que pour lui il aimoit mieux la perdre l'épée à la main, que de l'abandonner lâchement à la discrétion d'un ennemi perfide et cruel.

Les Dalécarliens répondirent à ce discours par mille cris pleins de fureur et de menaces contre Christiern et contre tous les Danois. Il sembloit que ce fussent les premieres nouvelles qu'ils apprissent du massacre de Stockholm, tant le discours et la présence de Gustave avoient excité de douleur et de ressentiment dans leurs esprits. Ils jurerent hautement de venger la mort de leurs

compatriotes. On résolut sur-le-champ de ne plus reconnoître Christiern, et de faire main-basse indifféremment sur tous les Danois qu'on rencontreroit. Ce n'est pas que quelques-uns de ces paysans ne voulussent d'abord s'opposer à cette révolte, sous prétexte qu'il en falloit communiquer avec les autres villages, soit qu'ils fussent gagnés par les Danois, ou que, par des vues de prudence, ils craignissent d'irriter un prince puissant et victorieux. Mais toute l'assemblée en fureur rejeta avec indignation un avis si timide. Les plus violens et ceux qui se déclarerent pour la guerre, furent écoutés avec un applaudissement général. On courut de tous côtés aux armes, et ces paysans prierent Gustave de les commander, charmés de sa bonne mine, et pleins d'admiration pour la grandeur de sa taille et pour la force apparente de son corps.

Mais rien ne les détermina davantage à suivre avec confiance ce jeune sei-

gneur *, que l'observation que les anciens du village firent, que le vent de nord avoit continuellement soufflé pendant qu'il les avoit harangués : c'étoit parmi ces peuples grossiers un signe infaillible d'un heureux succès. Ainsi sans délibérer plus long-temps, et croyant qu'ils ne pouvoient différer sans aller contre les ordres du ciel, qui venoit de se déclarer si visiblement en faveur de Gustave, ils formerent sur-le-champ un corps de quatre cents hommes, et dans ce nombre ils en choisirent seize des mieux faits et des premieres familles, qu'ils présenterent à ce seigneur pour lui servir de gardes, et comme des marques de l'autorité qu'ils venoient de lui déférer.

Gustave, voulant profiter de l'ardeur qu'ils faisoient paroître, les mena droit contre le gouverneur de la province. Il étoit de son intérêt de le prévenir et de le mettre hors d'état de s'opposer à la

* Loccen. l. 6.

révolte des autres villages. Dans cette vue il partagea sa troupe en plusieurs bandes, afin de mieux cacher sa marche et son dessein; et à la faveur de la nuit et des bois, il arriva au pied de son château, avec ses Dalécarliens qui s'y étoient rendus secrétement par différentes routes. Les ténebres et la surprise d'une attaque imprévue, favoriserent son entreprise; le château fut emporté par escalade. Quelques soldats Danois qui composoient la garde du gouvernèur, et la plupart de ses domestiques qui s'étoient mis en défense, furent sacrifiés à la premiere fureur des Dalécarliens. Gustave eut bien de la peine à arracher de leurs mains le gouverneur, qui paya par sa prison l'imprudence de s'être tenu dans un pays de conquête, et parmi une nation si féroce, sans une garnison convenable à sa sûreté et à sa dignité. Gustave abandonna ses biens au pillage; on traita peu différemment plusieurs marchands Danois, qui, depuis la nouvelle domi-



nation de Christiern, étoient venus trafiquer dans cette province. Les étoffes les plus riches devinrent la proie du paysan Dalécarlien, qui s'en habilla à sa mode. On tua ceux qui étoient employés à lever les nouveaux impôts que Christiern avoit établis : Gustave dissimuloit, et peut-être même qu'il n'étoit pas fâché de ces excès qui ne servoient qu'à rendre les Dalécarliens plus irréconciliables avec les Danois.

Quoique cette entreprise ne fût pas considérable, elle ne laissa pas de disposer les paysans en faveur de Gustave; et ils lui donnerent des louanges d'autant plus volontiers, que chacun le prenoit pour témoin de son courage, et de la valeur qu'il avoit fait paroître dans cette occasion. Le bruit et le succès de cette expédition fit déclarer en peu de jours presque toute la province en sa faveur. Les paysans abandonnoient en foule leurs villages pour se rendre auprès de lui, les uns dans l'impatience de se venger des Danois, les autres atti-

rés par l'espérance du butin, ou simplement émus par la nouveauté, et emportés par le penchant naturel qu'ils avoient pour toutes les entreprises hardies et extraordinaires.

Plusieurs gentilshommes Suédois, et entre autres Olaï, Laurens Erici, Fredage et Jonas de Nederbi, qui étoient proscrits par Christiern, et qui s'étoient réfugiés comme Gustave dans cette province, se jeterent dans son armée comme dans un asyle. Il en fit des officiers pour commander ces milices, qui combattoient ordinairement avec plus d'impétuosité que d'ordre. Il parcourut ensuite avec une diligence extrême l'Helsingland, la Medelpadie, l'Angermeland, le Guestricland et la Bothnie. Il fit soulever toutes ces petites provinces, qui sont la plupart sans villes considérables; et il s'en assura par le bon ordre qu'il mit à faire fortifier les passages des montagnes qui en sont les principales forteresses.

Il grossit son armée dans sa marche

par le concours des paysans qui venoient en foule se rendre auprès de lui, souvent malgré leurs seigneurs particuliers. Il abolit les impôts que Christiern avoit imposés, et il établit des commissaires pour recevoir les tributs ordinaires qu'il destina pour la subsistance de ses troupes. Il dépêcha ensuite secrétement des émissaires dans toute la Suede, pour disposer la noblesse et les paysans à prendre les armes sitôt qu'il entreroit dans leurs provinces. Il gagna même, par des négociations secretes, la plupart des officiers Suédois qui servoient sur la flotte de Norbi, ou dans les troupes du vice-roi : enfin, il n'oublia rien pour augmenter ses forces, et pour diminuer celles de son ennemi, et il ne se disposa à entrer dans le cœur du royaume, que lorsqu'il se crut presque aussi assuré de tous les Suédois qui étoient dans l'armée de ce prélat, que de ses Dalécarliens.

Ce vice-roi n'étoit presque occupé que du soin d'amasser de l'argent pour four-

nir à ses plaisirs. Il n'avoit poursuivi la vice-royauté que dans l'espérance de pouvoir piller impunément des gens que la politique de son maître vouloit affoiblir et ruiner; et il ne se seroit jamais chargé du gouvernement, s'il eût prévu qu'il eût eu d'autres ennemis à combattre que des peuples désarmés, et qui ne se défendoient point. Il n'apprit la révolte des Dalécarliens qu'avec beaucoup de surprise et d'inquiétude. Ce qu'il y avoit de troupes danoises dans le royaume, étoit fort affoibli par le peu de discipline et par la désertion. Les Suédois qui avoient pris parti ou de l'emploi dans ses troupes, lui étoient suspects, et il n'étoit guere plus assuré des troupes auxiliaires et des étrangers, qui pour l'ordinaire, dans les guerres civiles, sont toujours prêts à changer quand ils trouvent un parti plus avantageux. La valeur de Gustave lui étoit redoutable, il craignoit le courage et le ressentiment de ce jeune seigneur; mais il appréhendoit encore davantage

l'indignation de Christiern, toujours terrible dans sa colere, et qui punissoit les malheureux succès comme les méchantes intentions.

Il dépêcha un courier à ce prince, pour lui apprendre le soulevement des provinces du nord; et il rappella en même temps auprès de lui ce qu'il avoit de troupes qui étoient dispersées en différens endroits du royaume. Les Danois déférerent à ses ordres, quoiqu'à regret. Ils avoient peine à quitter des lieux où ils s'enrichissoient aux dépens du peuple, et où ils exerçoient impunément toute sorte de violence. Mais la plupart des troupes auxiliaires refuserent de se mettre en campagne, sous prétexte de la paye qui leur étoit due. Ils se rendirent maîtres des villes et des châteaux où ils étoient en garnison, et ils s'y renfermerent moins pour défendre et pour conserver ces places au nom du roi de Dannemark, que dans la vue de s'en servir comme d'otages pour le paiement de leur solde, et peut-être dans le des-

sein d'en traiter ensuite plus utilement avec le parti victorieux.

Christiern n'apprit les mouvemens de Suede qu'avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin : il ne se voyoit pas en état de passer dans ce royaume, ni même de se défaire des troupes qu'il avoit en Dannemark. Tout le royaume étoit plein de mécontens. Ce prince, devenu encore plus farouche depuis le massacre de Stockholm, ne gardoit plus de mesure avec ses sujets; il étendoit indifféremment son autorité sur les biens, et même sur la vie des Danois, sans considération pour la dignité des personnes, et sans égards pour les loix, ni pour les privileges du pays. Il avoit fait mourir sur de foibles soupçons, et sans aucune formalité, plusieurs gentilshommes, et il n'avoit pas moins offensé les évêques et tout le corps du clergé, par les louanges qu'il donnoit publiquement au docteur Luther, qui, sous prétexte de blâmer les abus qui se commettoient en Allemagne dans la publication des in-

dulgences, condamnoit hautement les richesses et la puissance temporelle des ecclésiastiques.

La cour de Rome se servoit ordinairement en Saxe des religieux augustins, pour publier les indulgences; ce qui leur procuroit beaucoup d'autorité, et même un intérêt considérable. Les jacobins, sous le pontificat de Léon X, leur enleverent cette commission. Ces religieux, pour se faire valoir dans leur nouvel emploi, et peut-être pour porter plus loin que n'avoient fait les augustins, le produit de leur mission, exagéroient dans leurs sermons les vertus et l'efficacité des indulgences, en des termes qui ne convenoient ni à l'intention de l'église, ni à l'esprit de la bulle dont ils étoient porteurs. D'ailleurs, ces sortes de collecteurs menoient une vie peu réguliere. On prétend qu'ils tenoient leurs bureaux dans des cabarets; qu'ils y dépensoient souvent en festins l'argent qui provenoit de la piété des fideles; et que

le peuple, par dévotion, s'épargnoit sur ses propres nécessités.

Martin Luther, religieux augustin, docteur et professeur dans l'université de Würtemberg, sous prétexte d'être touché de ces désordres, mais en effet pour venger ses confreres, commença à invectiver dans ses sermons contre l'abus que ces quêteurs faisoient de leur pouvoir. C'étoit un homme savant, éloquent, plein de feu, hardi et opiniâtre, entêté de sa science et de ses opinions, uniquement sensible à cette sorte de gloire que l'on acquiert par des sentimens nouveaux, intrépide et incapable de se rétracter jamais. Il se contenta d'abord de prêcher contre la maniere peu édifiante dont on publioit ces grâces extraordinaires : mais ayant été aigri par les injures et les menaces des jacobins, il remonta jusqu'à l'origine et aux fondemens des indulgences.

Il publia des opinions nouvelles sur la matiere de la justification, de la ré-



mission des péchés, de la pénitence et du purgatoire; et il attaqua ensuite l'autorité du pape, d'où ses adversaires tiroient les principales preuves en faveur des indulgences.

Il enseigna dans ses écrits, et il prêcha dans ses sermons, que la foi seule justifioit, que la pénitence consistoit uniquement dans une douleur sincere, et que la confession étoit un détail inutile de ses fautes; que pour obtenir la rémission de ses péchés, il suffisoit de croire avec une foi vive qu'ils nous étoient remis; que les indulgences n'étoient ni de conseil ni de précepte, et qu'elles étoient également inutiles en ce monde et en l'autre; que le purgatoire n'étoit qu'une invention moderne des moines, pour tirer de l'argent du peuple; que la messe n'étoit point un sacrifice; qu'elle étoit inutile aux morts, et qu'on devoit la célébrer, et toutes les prieres de l'église, en langue vulgaire; et surtout qu'on devoit rendre au peuple la communion sous les deux espèces.

Le pape, allarmé de ces opinions nouvelles, qui sembloient exposer à l'examen des peuples la nature et l'étendue de sa puissance, crut étouffer tout d'un coup une doctrine si dangereuse, en condamnant Luther comme hérétique, et il fit même solliciter puissamment l'électeur de Saxe par Jérôme Aléandre son nonce, de lui livrer ce moine séditieux, afin de le faire punir comme un perturbateur de la religion.

Luther, pour se défendre contre la cour de Rome, et pour intéresser le duc de Saxe et tous les magistrats séculiers dans sa défense, publia de nouveaux ouvrages aussi contraires à la puissance du pape, qu'ils étoient favorables aux princes souverains. Il écrivit contre le célibat des prêtres et contre les vœux monastiques. Il enseignoit qu'il n'y avoit point d'autres vœux qui pussent obliger les chrétiens que ceux du baptême. Il invectivoit contre la hiérarchie, qu'il prétendoit être une domination tyrannique : il se déchaînoit sur-tout con-



tre la corruption de la cour de Rome, et contre les richesses excessives de l'église. Dans ses livres et dans ses sermons, il exhortoit les princes souverains à se rendre maîtres des fonds et de tous les biens des évêchés, des abbayes et des monasteres; si ce n'est que les évêchés fussent érigés en principautés séculieres, et dans ce cas il exhortoit l'évêque à se marier, et à ne point souffrir dans les terres de ses dépendances, des gens qui, sous le prétexte spécieux du célibat, s'attachoient à une puissance étrangere. Il vouloit qu'on changeât les couvens en des écoles publiques, ou en des hôpitaux; qu'une partie des grands biens de ces maisons fût appliquée à l'entretien des pasteurs, des recteurs et des officiers qui seroient chargés du soin des malades, des pauvres et des orphelins, et que le reste fût employé par le prince aux besoins de l'état et au soulagement du peuple.

Ces dernieres opinions firent plus de sectateurs à Luther, que les premieres

propositions qu'il avoit avancées sur la matiere obscure et épineuse de la justification et du mérite des bonnes œuvres. Plusieurs princes en Allemagne s'emparerent, sous prétexte de cette doctrine, des biens ecclésiastiques qui étoient à leur bienséance. Le roi de Dannemark usurpa, à leur exemple, une partie des biens de l'archevêché de Lund, comme s'il eût déja fait profession ouverte de cette nouvelle religion.

Le clergé de Dannemark, pour se venger de la dureté de son regne, et peut-être même pour disposer le peuple à la révolte, fit courir une prophétie de sainte Brigitte, qui marquoit qu'un roi de Dannemark seroit chassé de ses états, à cause de ses cruautés. Tout le monde faisoit avec plaisir l'application de cette prophétie à Christiern. Mais ce prince l'ayant appris, s'en moquoit publiquement. Il disoit à ses courtisans que cette dévote écrivoit réguliérement tous les matins les songes de la nuit, qu'elle prenoit pieusement pour des révélations.



3o



Il affectoit de railler sur le chapitre de cette sainte, soit par indévotion, ou, ce qui est plus vraisemblable, pour décrier, par ces mépris affectés, une prédiction qui, vraie ou fausse, pouvoit toujours produire des effets dangereux dans l'esprit des peuples.

Ce prince vit bien cependant que parmi le mécontentement général de tous ses sujets, il ne pouvoit pas s'éloigner de Copenhague, ni se défaire de ses troupes sans s'exposer à une révolte. Il écrivit au vice-roi de Suede de faire marcher son armée pour remettre les mutins dans leur devoir; et il fit dire en même temps à Gustave qu'il feroit mourir sa mere et sa sœur dans les plus cruels tourmens, s'il apprenoit qu'il parût encore à la tête des rebelles.

Gustave, sans s'allarmer de ces menaces, s'avançoit toujours, suivi de ses Dalécarliens. Il passoit indifféremment au fil de l'épée tous les Danois qu'il rencontroit, et même les Suédois qui étoient dans leur parti ou dans celui de l'arche-

vêque. Ses troupes grossissoient tous les jours pendant sa marche. Il se vit en peu de temps une armée de plus de quinze mille hommes, tous animés de son courage et de son ressentiment, et résolus de vaincre ou de mourir. Il leur fit prendre la route de la Westmanie. Le vice-roi s'avança, de son côté, à la tête de son armée, jusqu'à la riviere de Brunebec, dans le dessein de l'arrêter et de le combattre au passage de cette riviere.

Mais à peine fut-il arrivé au bord de ce fleuve, qu'il vit paroître Gustave de l'autre côté, à la tête de sa cavalerie, et prêt à tenter le passage l'épée à la main. Le vice-roi n'eut pas plutôt reconnu la résolution de ce seigneur, et la contenance de ses troupes, qu'il se retira avec précipitation, et abandonna lâchement un poste où il pouvoit combattre avec avantage; soit qu'il se sentît incapable de donner les ordres nécessaires, et de commander dans le tumulte et la chaleur de l'action, ou qu'il n'osât



se confier aux Suédois, qui étoient en grand nombre dans ses troupes. Il se retira d'abord dans le château de Westerähs, qui étoit proche : cependant ne se croyant pas encore en sûreté si près de Gustave, et craignant d'être assiégé dans cette place, il y laissa la meilleure partie de ses troupes pour la défendre, et il retourna à Stockholm. Il s'enferma dans le château de cette ville, et il se plongea tout de nouveau dans les plaisirs, sans vouloir entendre parler d'affaires, comme si en se cachant, et en fermant les oreilles aux mauvaises nouvelles, il eût arrêté les progrès des ennemis.

Gustave profita de sa retraite; il fit jeter un pont sur la riviere; toutes ses troupes passerent dessus sans aucun obstacle, et marcherent en même temps du côté de Westerähs, capitale de la Westmanie. Il étoit également dangereux de laisser derriere lui une place de cette importance, ou de s'y arrêter trop long-temps pour en former le siége.

La plupart de ses troupes étoient composées de paysans, peu propres pour ce genre de combat : il n'avoit ni poudre ni canon : il y avoit dans la place une garnison nombreuse et peu différente d'une armée; et la longueur et la difficulté d'un siége pouvoient rebuter les Dalécarliens, et ruiner ses desseins.

Pour se tirer de cet embarras, il résolut d'essayer par une action hardie et par un stratagême, de réussir dans une entreprise qu'il croyoit impossible par les regles ordinaires de la guerre. Il détacha ce qu'il avoit de cavalerie sous la conduite de Laurens Erici, son lieutenant, avec ordre de s'avancer, à la faveur des bois, le plus près qu'il pourroit des portes de la ville : il laissa Olaï, son autre lieutenant, avec la meilleure partie de son infanterie, derriere une montagne proche le village de Ballunga, et il lui commanda de le suivre au petit pas : il prit ensuite les devans, à la tête de trois mille hommes, comme si ces



troupes eussent composé toute son armée.

Il parut sur le soir à la vue de la place, et il se retrancha aussi-tôt proche la chapelle de saint Olaüs, avec toute la diligence et les précautions apparentes d'un homme qui craint d'être attaqué, et qui fuit le combat. Les Danois ayant apperçu le petit nombre de ses troupes, détacherent toute leur cavalerie, comme il l'avoit prévu, pour le charger. Gustave, après une légere résistance, se battit en retraite, pour gagner des défilés, et pour attirer insensiblement les ennemis dans le gros de son infanterie, qui s'avançoit à son secours. Les Danois séduits par cette retraite, qu'ils prenoient pour une fuite et une déroute, sortirent en tumulte de Westerähs, pour avoir part à la défaite d'un ennemi qu'ils croyoient trouver en désordre et épouvanté. Il ne resta dans la ville que ce qu'il y avoit de troupes suédoises dans leur parti, et la garnison danoise du

château, que le gouverneur empêcha de sortir.

Gustave les ayant attirés assez loin de la ville, pour donner lieu à Erici d'exécuter ses ordres, fit ferme. Il se mit l'épée à la main à la tête de toute son infanterie qui l'avoit joint; et se tournant vers ses Dalécarliens avec un air terrible, et qui sembloit ne respirer que la vengeance de la mort de son pere : » Souvenez-vous, mes amis, leur » dit-il, de la cruauté et de l'avarice » de nos tyrans, et vous verrez qu'il » ne nous reste qu'à vaincre ou à mou- » rir avant la servitude. »

Les Dalécarliens ne répondirent à ce discours que par mille cris pleins de fureur. Ils firent d'abord pleuvoir une grêle de fleches sur les Danois : ils se pousserent ensuite l'épée à la main au milieu de leurs bataillons. La terre fut en peu de temps couverte de morts. On se battoit de part et d'autre avec toute la fureur et l'opiniâtreté qui se trou-



vent entre deux nations voisines et ennemies, qui combattent pour l'empire et la liberté. Gustave se trouvoit par-tout; et en même temps qu'il chargeoit les ennemis comme le moindre de ses soldats, il donnoit ses ordres avec cette présence d'esprit, si rare et si nécessaire dans ces occasions. Le combat se maintenoit par le courage et la valeur des deux partis. Mais comme il semble qu'il se rencontre toujours plus d'ardeur dans des peuples qui se révoltent et qui prennent les armes pour recouvrer leur liberté, les Suédois firent de si puissans efforts, que les Danois furent contraints de plier, et de songer à regagner les murailles de Westerähs.

Ils se retiroient cependant en bon ordre, lorsqu'ils se trouverent chargés par la cavalerie d'Erici, qui leur avoit coupé le chemin. On recommença le combat, que la nécessité de vaincre ou de mourir rendoit encore plus furieux. Les Danois, attaqués de tous côtés, reprirent du courage dans le désespoir

de sauver leur vie, et ils combattoient comme des gens qui songeoient moins à se défendre qu'à tuer et à faire acheter leur mort par celle d'un ennemi. La plupart furent taillés en pieces; il y eut peu de prisonniers : le Dalécarlien, impitoyable et acharné, tuoit tout, sans faire de quartier, et sans que ses officiers pussent l'arrêter.

La cavalerie d'Erici poursuivit les fuyards si vivement, qu'elle entra avec eux dans Westerähs, à la faveur des Suédois qui étoient de la garnison et du parti des Danois, mais qui se déclarerent pour Gustave, si-tôt qu'ils le purent avec sûreté. Ces troupes ne furent pas plutôt dans la ville, qu'elles se débanderent à la faveur de la nuit, et coururent au pillage, sans que leurs officiers pussent les arrêter, ni même trouver un assez grand nombre de soldats pour poser des corps-de-garde, et pour prendre les précautions qui pouvoient assurer leur conquête. Ils se jeterent en foule dans plusieurs maisons de marchands, qui fai-

soient commerce d'eau-de-vie et de vins de liqueurs. Les Dalécarliens que commandoit Gustave, ayant appris que leurs camarades étoient dans une si douce occupation, abandonnent leurs enseignes, et malgré leurs officiers, se jettent en foule dans la ville, pour avoir part à une liqueur qui fait la premiere passion et les plus sensibles plaisirs de ces peuples septentrionaux.

Le gouverneur du château ayant apperçu ce désordre, sortit à la tête de sa garnison, pour charger les Suédois. Ses Soldats mirent d'abord le feu à plusieurs maisons, pour augmenter le tumulte et la confusion. Ils entrerent ensuite dans la ville l'épée à la main, et ils tuerent sans peine plusieurs Dalécarliens, qu'ils trouvoient la plupart ivres, sans armes et sans défense. Gustave ayant appris ce désordre, accourut aussi-tôt dans la ville : il fut au désespoir de voir massacrer ses soldats presque en sa présence, et sans en pouvoir trouver qui fussent en état de s'opposer

aux ennemis. Il commanda à Olaï de se baricader dans la principale rue, et de faire tête aux Danois avec ce qu'il avoit d'officiers et de volontaires auprès de lui, pendant que, de son côté, il couroit par toute la ville, pour arrêter le pillage, et pour rassembler ses troupes qui sembloient avoir disparu. La plupart de ses soldats cachés au fond des caves, et ensevelis dans le vin et dans l'eau-de-vie, fuyoient presque également leur général et les ennemis. Gustave, suivi de ses gardes, descend lui-même dans les caves et les celliers, brise les tonneaux, répand les liqueurs et l'eau-de-vie, et par cette précaution que les Dalécarliens trouvoient injuste et cruelle, il les arracha de ces lieux enchantés, et il repoussa enfin les Danois jusques dans le château, plutôt encore par sa présence, que par les armes de ses soldats.

Il fit ensuite pressentir le gouverneur du château, pour voir s'il seroit disposé à traiter de sa place : mais l'ayant

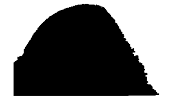
trouvé ferme et inébranlable, il se contenta de bloquer cette forteresse; il ne voulut ni hazarder une attaque qui auroit peut-être rebuté ses troupes, ni s'arrêter à former un siége, de peur de donner aux Danois le temps de se reconnoître. Il fit faire seulement des lignes de contre-vallation autour de cette place, pour empêcher les sorties, et les secours que l'on y eût pu jeter. Il prit le premier un pic pour remuer la terre; il fut aussi-tôt suivi et imité par tous les officiers de son armée; et les bourgeois de la ville, mêlés avec ses soldats, y travaillerent avec tant d'ardeur, qu'en moins de deux jours ils éleverent ces retranchemens, en quelques endroits, de plus de vingt-quatre pieds de hauteur.

Gustave n'eut pas plutôt donné les ordres nécessaires pour empêcher qu'on ne jetât du secours dans cette place, qu'il se remit en campagne. Plusieurs seigneurs et gentilshommes, à la tête de leurs vassaux, se rencontrerent sur

sa route, et se joignirent à ses troupes. Soixante-dix officiers Suédois abandonnerent tout d'un coup le parti du viceroi, et se jeterent dans l'armée de Gustave. On commença à regarder ses avantages comme le commencement d'une grande révolution. Il sembloit que la prise de Westerähs fût le signal dont on étoit convenu pour faire soulever toute la Suede. Arvide, seigneur considérable dans la Gothie occidentale, Laurens Petri de Sudermanie, et Olaüs Bonde de Néricie, vinrent l'assurer que la noblesse et le peuple de leurs provinces n'attendoient que sa présence pour prendre les armes, et pour se déclarer en sa faveur : ceux même qu'un excès de timidité, ou que la puissance et le voisinage des Danois tenoient encore en apparence sous leur domination, l'assistoient secrétement de leurs avis et de leur argent. Tout le monde avoit les yeux tournés sur lui et sur son mérite; et la dureté de la domination danoise lui attiroit les vœux de tous les Suédois.

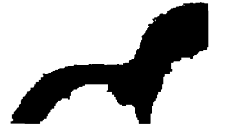


Gustave, se voyant à la tête d'une armée et d'un parti si puissant, résolut de faire plusieurs entreprises en même temps, afin que le bruit et la nouvelle de ses conquêtes entraînassent tous les peuples dans son parti, sans que les Danois sussent où porter leurs armes. Il renvoya dans leurs provinces ces seigneurs qui l'étoient venu trouver, et il les fit accompagner par des détachemens de son armée, qu'il leur donna pour commencer la guerre, et pour appuyer la révolte et le soulevement des peuples. Arvide, par son ordre, assiégea le château de Wadstena dans la Gothie orientale, Laurens Petri la ville de Nykiöping, et Olaüs Bonde, Oerebro, capitale de la Néricie. Olaï et Erici investirent en même temps la ville d'Upsal : la place étoit grande, fort peuplée, mais presque sans murailles, et sans autres fortifications que quelques tours anciennes du côté de l'archevêché. L'archevêque qui en étoit seigneur, y avoit mis quelques troupes



et un gouverneur, plutôt cependant pour faire voir aux habitans qu'il ne les abandonnoit pas, que dans l'espérance de conserver cette ville, si elle étoit attaquée. En effet, les soldats de la garnison n'eurent pas plutôt apperçu les Dalécarliens l'épée à la main descendre dans le fossé, et prêts à monter à l'assaut, qu'ils abandonnerent le rempart après avoir fait leur décharge. Les Dalécarliens entrerent sans résistance dans Upsal, et corrigés par ce qui leur étoit arrivé à la prise de Westerähs, ils poursuivirent les Danois sans s'arrêter au pillage. La plupart de la garnison fut taillée en pieces, et le gouverneur en s'enfuyant reçut un coup de fleche, dont il mourut peu de jours après.

Gustave ayant appris que ses troupes étoient dans Upsal, s'y rendit en diligence. Il conserva avec soin la maison et les biens de l'archevêque, soit qu'il prétendît par ces égards le rendre suspect aux ministres Danois, ou le gagner et l'attirer dans son parti. Il dépêcha



ensuite un officier au consul de Lubeck, pour lui faire part de l'heureux succès de ses armes, et pour le faire souvenir en même temps des secours qu'il lui avoit promis de la part de la régence. Son agent représenta à ce magistrat de quel intérêt il étoit à sa république et à toutes les autres villes anséatiques, que la Suede fût toujours séparée et ennemie du Dannemark; que la régence de Lubeck ne pouvoit trouver de conjoncture plus favorable pour rétablir les affaires de ce royaume; que Gustave s'étoit déja rendu maître de plusieurs grandes provinces, et qu'il avoit fait toutes ces conquêtes à la tête des Dalécarliens; mais que ces paysans servant la plupart sans paye, servoient aussi sans aucun engagement; et qu'il n'ignoroit pas que les peuples qui commencent une révolte, et qui entreprennent la guerre avec le plus de chaleur, sont ceux qui ordinairement s'en lassent le plus promptement. Que son maître avoit besoin d'une flotte pour

assiéger Stockholm et les autres villes maritimes du royaume, et de quelques troupes réglées pour soutenir la guerre; et que ce seigneur espéroit avec ce secours, chasser bientôt les Danois de toute la Suede.

Le consul de Lubeck rendit compte de ses demandes à la régence. Mais ces républicains trouverent que leurs intérêts avoient changé avec la fortune de Gustave. La rapidité des conquêtes de ce seigneur, son courage et le génie élevé qu'il faisoit paroître, commençoient à les inquiéter; et Christiern au contraire cessoit de leur être redoutable par la conduite violente qu'il tenoit avec ses sujets.

L'agent de Gustave avançoit peu dans sa négociation. Heureusement il rencontra à Lubeck un ancien colonel Allemand, appellé Etienne de Sassi, de ces gens qui font la guerre comme un métier, et qui sont toujours prêts à mettre leur vie en commerce, sans s'informer autrement du parti qu'ils embrassent.



L'envoyé de Gustave traita avec lui au nom de son maître, et moyennant une somme d'argent dont ils convinrent, et sur laquelle ce Suédois lui fit des avances considérables; le colonel s'engagea de débarquer en Suede avant la fin du mois d'août, à la tête de douze cents hommes. L'agent de Gustave lui fit part aussi-tôt de ce traité, et il lui manda qu'il demeuroit à Lubeck pour achever de déterminer la régence à se déclarer en sa faveur : mais il lui marqua en même temps qu'il appercevoit qu'il n'auroit pas tant de peine à réussir auprès de ces républicains, si ses conquêtes n'avoient pas été si rapides, et si le succès de son entreprise leur paroissoit encore douteux.

Gustave n'avoit eu jusqu'ici qu'à se louer de la fortune, tout lui avoit succédé au-delà même de ses espérances. Il se voyoit à la tête d'une armée considérable, avec laquelle il venoit de se rendre maître de la moitié du royaume : le reste de la Suede n'attendoit que sa

présence pour se déclarer, lorsqu'au milieu de ses conquêtes, il se vit abandonné tout d'un coup par la plus grande partie de ses troupes.

Les paysans lui demanderent leur congé pour aller faire la moisson dans leurs provinces. Gustave, malgré la nécessité de ses affaires, ne put refuser des gens qui le servoient volontairement, et à qui il devoit même toute son autorité. Il consentit de bonne grâce à leur départ, sur la promesse qu'ils lui firent de revenir même en plus grand nombre après la moisson; et il ne se réserva pour sa garde et pour la sûreté de la ville d'Upsal, qu'une compagnie de cavalerie et six cents hommes d'infanterie, la plupart Dalécarliens, qui s'attacherent à sa fortune, et qui ne voulurent jamais l'abandonner.

Il demeura à Upsal, qui étoit comme le centre de ses conquêtes : delà il donnoit les ordres nécessaires dans les provinces qui s'étoient déclarées en sa faveur, et dans celles où ses lieutenans

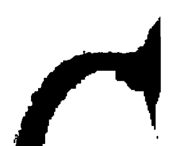


faisoient la guerre pour lui. Il travailloit en même temps à désunir ses ennemis par des négociations secretes, jusqu'à ce qu'il fût en état de les réduire par la force.

L'archevêque lui étoit sur-tout redoutable par le nombre de ses vassaux et de ses partisans; il soutenoit lui seul le parti de Christiern, par le crédit de sa maison, et par l'autorité qu'il avoit sur le clergé. Il écrivoit dans les provinces, il faisoit agir ses parens et ses amis pour retenir les peuples sous l'obéissance du roi de Dannemark. Gustave rencontroit dans la personne seule de ce prélat, un ennemi vigilant, et qui lui donnoit plus de peine que tous les Danois ensemble. Il ne laissa pas d'entreprendre de le détacher de leur parti. Il mit dans ses intérêts deux chanoines d'Upsal, qui se flattoient d'avoir beaucoup de crédit sur l'esprit de ce prélat. Gustave leur accorda publiquement un sauf-conduit, sous prétexte qu'ils demandoient à se retirer auprès

de leur archevêque, et il les chargea secrétement d'une lettre qui étoit soumise et respectueuse, et telle qu'il convenoit pour flatter l'humeur altiere et fastueuse de ce prélat. Il le conjuroit dans sa lettre de vouloir bien ne plus s'opposer à la liberté de sa patrie : il lui offroit ensuite, de la meilleure grâce du monde, de lui rendre sa ville d'Upsal et tous ses biens, sans exiger d'autre condition, sinon qu'il voulût bien passer dans son parti, et en être le chef; et il l'assura que tout le monde déféreroit avec plaisir à ses ordres, et que pour lui il ne se réserveroit que la gloire d'exécuter ses avis et ses conseils.

Les deux chanoines étant arrivés à Stockholm, présenterent la lettre de Gustave à l'archevêque, et ils hazarderent même de se louer de sa modération, pour pressentir le goût et l'inclination de leur prélat. L'archevêque rejeta la lettre et leurs offices avec beaucoup de mépris et d'indignation. La crainte que les Danois ne le soupçonnassent



d'écouter ses propositions, lui fit porter aussi-tôt les lettres au vice-roi : il lui livra en même temps les deux chanoines qui en étoient porteurs, et il demanda qu'on les fît mourir comme des traîtres et des espions.

Le vice-roi, qui ne savoit répandre le sang de ses ennemis que lorsqu'il les trouvoit désarmés, ne se seroit pas fait grande violence pour lui donner cette satisfaction : mais il craignoit d'offenser le clergé, qui persévéroit presque seul dans le parti des Danois : il apperçut même que l'archevêque ne demandoit leur mort avec tant d'empressement, que pour éloigner le soupçon qu'on pourroit avoir qu'il fût capable d'entretenir quelque intelligence avec Gustave ; et d'ailleurs ces ecclésiastiques, épouvantés du péril où ils se trouvoient, lui protesterent qu'ils ne s'étoient chargés de la lettre de Gustave, que pour obtenir un sauf-conduit, et la liberté de sortir d'une ville

qui n'étoit plus dans son parti. Ils détesterent ensuite la rebellion de ce seigneur, avec des invectives et en des termes que la crainte de la mort rendoit éloquens. Ils protesterent de demeurer inviolablement attachés aux intérêts de Christiern, qu'ils reconnoissoient pour leur souverain légitime : et pour achever de se justifier, et d'appaiser le vice-roi et l'archevêque, ils leur dirent que les paysans avoient abandonné Gustave, et ils leur firent un rapport de l'état de la ville, et des forces de ce seigneur, qu'ils diminuerent encore, suivant le langage ordinaire des transfuges, pour faire leur cour et pour être traités plus favorablement.

L'archevêque demanda avec empressement des troupes au vice-roi, pour aller surprendre Gustave dans Upsal; et il lui promit de le ramener prisonnier, ou du moins de le forcer à se sauver encore une fois dans les montagnes de la Dalécarlie. Le vice-roi lui



donna trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux *, qui faisoient la meilleure partie de la garnison de Stockholm. La marche de l'archevêque fut si prompte et si secrete, qu'il pensa surprendre Gustave dans Upsal. Ce seigneur ne fut averti de ses desseins que deux heures avant son arrivée. Deux Gentilshommes Suédois **, qui étoient encore en apparence dans le parti de l'archevêque, mais que Gustave avoit gagnés, se détacherent secrétement, et vinrent à toutes jambes l'avertir du péril qu'il couroit. Comme la ville étoit grande et ouverte de tous côtés, et que d'ailleurs les habitans étoient affectionnés à l'archevêque, qui étoit leur seigneur, Gustave ne trouva pas à propos, avec le peu de troupes qui lui restoit, d'entreprendre de défendre cette place : il fit aussi-tôt filer son infanterie vers la forêt de Nostan, et il se mit à la queue avec sa compagnie de ca-

* Loccen, l. 6. ** Suart, Onegrat.

valerie et ses gardes, pour assurer la marche.

A peine étoit-il sorti de la ville, que l'archevêque y entra à la tête de toutes ses troupes. Ce prélat n'eut pas plutôt apperçu Gustave qui se retiroit, qu'il le fit pousser par toute sa cavalerie. Les Danois l'atteignirent au gué de Lateby. Son infanterie, déja effrayée d'une retraite précipitée, se débanda à la vue des ennemis. Ses cavaliers même, quoique retenus par sa présence, avoient une contenance mal assurée. Tout le monde se pressoit d'avancer et de gagner la forêt. Son écuyer, emporté dans ce désordre par un cheval fougueux, vint tomber sur lui et le renversa dans l'eau; ses gardes le remonterent. Gustave, sans s'étonner du péril ni du nombre des ennemis, fit ferme à la tête de ses gardes. Ce brave homme, remarquable par sa taille avantageuse et par son air intrépide, soutint presque seul, dans ce passage, tout l'effort des Danois, pendant que ses troupes gagnoient la forêt.

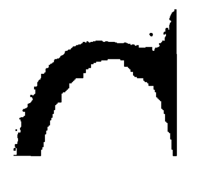


Il ne les vit pas plutôt en sûreté, qu'il se retira, malgré le grand nombre de ceux qui le chargeoient. Il ne perdit dans cette occasion que dix ou douze cavaliers, et ce fut tout l'avantage que l'archevêque tira d'une occasion où la fortune et le désordre des troupes de Gustave lui avoient offert une victoire entiere.

Le péril que ce prélat lui avoit fait courir, ne fit que rallumer son courage et son ressentiment. Il fit dessein de le surprendre à son tour : il rappella une partie des troupes qu'il avoit données à Arvide, et il leur envoya ordre de se jeter dans les bois qui se trouvoient sur le chemin de Stockholm à Upsal : il reçut en même temps les troupes allemandes, commandées par le colonel de Sassi. La plupart de ses amis, allarmés du péril qu'il avoit couru dans cette occasion, se rendirent en diligence auprès de lui. La haine qu'on portoit à Christiern, et la crainte de retomber sous sa puissance, rendoient

la personne de Gustave extrêmement chere à tous les Suédois. Ce seigneur se vit en peu de jours une armée nouvelle, et capable de tenir la campagne. Il campa proche le château de Rimning, où il se retrancha, comme s'il n'eût eu que les mêmes troupes avec lesquelles il étoit sorti d'Upsal, et il prit toutes les précautions nécessaires pour cacher ses forces à l'archevêque, et pour l'entretenir dans l'excès de confiance et de présomption où il étoit par le petit avantage qu'il avoit remporté.

Ce prélat, fier de l'avoir fait fuir, se mit en chemin pour retourner à Stockholm, comme Gustave l'avoit prévu. Il marchoit avec la même confiance que s'il eût mené son ennemi prisonnier à sa suite : ses troupes donnerent dans l'embuscade : l'infanterie d'Arvide, qui étoit cachée dans les bois, parut tout à coup, et les chargea avec de grands cris. L'archevêque, qui ne craignoit pas d'ennemis où Gustave n'étoit pas, surpris d'une attaque im-



prévue, voulut rentrer dans Upsal; mais il trouva ce seigneur à son chemin, qui, pendant sa marche, s'étoit jeté entre la ville et ses troupes. La terreur se répandit parmi les Danois, qui se voyoient pris en tête et en queue: les uns vouloient avancer du côté de Stockholm, et les autres espéroient trouver plus de facilité à rentrer dans Upsal : chacun, dans ce désordre, croyoit la résistance et le péril moins grands où il n'étoit pas, et il rencontroit par-tout l'ennemi et la mort. La plupart des Danois furent taillés en pieces : le reste chercha son salut dans la fuite. A peine l'archevêque, qui s'étoit vanté de prendre Gustave prisonnier, put-il ramener la sixieme partie des troupes que le vice-roi lui avoit confiées.

Gustave rentra dans Upsal à la tête de ses troupes victorieuses; et voyant qu'il n'y avoit plus de mesures à garder avec l'archevêque, il fit abattre une tour qui servoit d'ornement et de for-

teresse dans l'archevêché, afin d'empêcher les Danois dans la suite de s'y pouvoir loger.

La doctrine de Luther commença en ce temps-là à s'introduire dans la Suede et parmi les troupes de Gustave. Les soldats Allemands l'y porterent d'abord; mais ils ne la firent connoître que par la licence où ils vivoient, et par le mépris qu'ils faisoient paroître pour les religieux et pour tout l'ordre ecclésiastique. Les deux freres Laurent et Olaüs Petri, de la province de Néricie, répandirent ensuite cette doctrine avec beaucoup de succès. Ils avoient tous deux étudié sous Luther, dans l'université de Würtemberg : ils apporterent en Suede sa doctrine et ses écrits, et ils les publierent avec tout le zèle et la chaleur que l'on a toujours pour les opinions nouvelles, sur-tout quand on se flatte de combattre d'anciennes erreurs et d'établir la vérité.

Laurent Petri, qui étoit naturellement timide, découvroit ses sentimens

controverse. Ce qui étoit resté d'evêques en Suede depuis le massacre de Stockholm, plus attentifs aux conquêtes de Gustave, qu'aux soins qu'ils devoient à leurs diocèses, négligerent ces mouvemens et le progrès du luthéranisme. Gustave, de son côté, dissimuloit ces nouveautés, soit qu'il regardât ces disputes comme le fruit du loisir de quelques théologiens, ou peut-être qu'il ne fût pas fâché que dans un royaume, où les évêques lui étoient si opposés, il s'élevât au milieu même du clergé un parti qui faisoit profession de condamner la puissance temporelle et les grands biens de ces prélats.

Gustave, après la fuite de l'archevêque, réunit toutes ses troupes qui étoient partagées en différens petits corps d'armée, et marcha droit à Stockholm. Il ne prétendoit pas encore en former le siége, n'ayant pas de flotte pour en fermer le port; mais il en fit seulement approcher son armée pour tenter si la consternation où étoient les

Danois de la défaite de l'archevêque, ne donneroit point lieu aux amis qu'il avoit dans la place, d'entreprendre quelque chose en sa faveur. Le vice-roi et l'archevêque, peu assurés de la fidélité des bourgeois, et craignant de tomber entre les mains de Gustave, résolurent de se sauver pendant qu'ils avoient encore la mer libre. Ils confierent le gouvernement de la place à un ancien officier qui commandoit la garnison, et ils se retirerent avec précipitation en Dannemark, sous prétexte, disoient-ils, de hâter le secours que Christiern leur faisoit espérer tous les jours. Ce prince faisoit à la vérité tous ses efforts pour faire passer une armée en Suede. Mais les Danois, effrayés du massacre de Stockholm, détestoient son entreprise et son gouvernement, et lui refusoient toute sorte de secours, sous prétexte qu'ils étoient épuisés par la longueur de la guerre.

Gustave fut ravi d'apprendre que ces deux prélats fussent passés en Danne-

mark. Le vice-roi sembloit lui abandonner le royaume par sa fuite; et la retraite de l'archevêque le défaisoit d'un ennemi toujours redoutable par son crédit sur le clergé. Cependant le gouverneur mit un si bon ordre dans Stockholm, que les bourgeois ne se virent pas en état d'entreprendre rien en faveur de Gustave. Ce seigneur reçut en même temps un courier d'Arvide, qui lui mandoit qu'il s'étoit rendu maître des châteaux de Wadstena, de Hova, et de Skeninge, dans la Gothie orientale; qu'à l'approche seule de ses troupes, les villes de Linkiöping, de Norkiöping et de Soderkiöping, avoient pris les armes, et chassé les Danois; et qu'il marchoit pour assiéger le château de Stegeborg, où le colonel Bernard de Milen, Allemand de nation, s'étoit enfermé avec son régiment.

De si heureux succès furent balancés par les tristes nouvelles que Gustave reçut de la mort funeste de sa mere et

de sa sœur. Christiern, irrité de ses conquêtes, dont la fuite du vice-roi et de l'archevêque ne le rendoient que trop certain, fit jeter cruellement ces dames dans la mer, enfermées dans un sac, et il ordonna en même temps aux officiers Danois, qui commandoient dans les places qui lui restoient en Suede, de faire périr tous les Suédois qui étoient encore dans ses troupes, comme autant de traîtres qui étoient aux gages de son ennemi ; ce qui fut exécuté avec beaucoup d'inhumanité, sur tout par le gouverneur d'Abo, capitale de la Finlandie, qui fit mourir plusieurs gentilshommes Finlandois de son gouvernement.

Gustave fut sensiblement touché de la mort de sa mere et de sa sœur : il fit publier dans son armée, et dans tous les lieux qui reconnoissoient son autorité, qu'on massacrât sans quartier tous les Danois qu'on pourroit prendre ; et il fit cette ordonnance pour rendre

Christiern, par ces représailles, encore plus odieux à ses sujets même. Il laissa la plupart de ses troupes autour de Stockholm, dont elles formoient le blocus sous les ordres du colonel de Sassi et de Fredage, et il se rendit ensuite dans la Gothie orientale, qui autant par l'habileté que par la valeur d'Arvide, venoit de se déclarer presque toute entiere contre les Danois. Gustave mit des garnisons dans toutes les villes qui avoient pris son parti : il fit rétablir en diligence les anciennes fortifications, il en ordonna de nouvelles dans tous les lieux qui en avoient besoin : il établit dans ces places, pour gouverneurs, des gens pleins de zèle pour leur patrie, et la plupart proscrits par Christiern. Toute la noblesse de la province se rendit auprès de lui pour lui offrir ses services, et pour le féliciter sur l'heureux succès de ses armes. Il n'y eut que l'évêque de Linkiöping, qui, chagrin et incertain

parmi, une si prompte et si heureuse révolution, s'enferma dans son château de Munquebode, sans oser encore se déclarer en faveur de Gustave.

C'étoit ce même prélat qui avoit heureusement échappé du massacre de Stockholm. Le péril qu'il avoit couru dans cette occasion, lui faisoit envisager tous les partis opposés à Christiern, comme des précipices; toutes les conquêtes de Gustave ne le pouvoient rassurer : il se persuadoit même qu'il ne pourroit jamais soutenir la guerre contre un monarque aussi puissant que le roi de Dannemark, et il croyoit voir à tous momens ce prince rentrer en Suede, à la tête d'une armée formidable, et traiter Gustave et ses partisans, comme il avoit fait le sénateur Eric Wasa son pere, et les autres sénateurs. Ce prélat exhortoit ses peuples de vive voix, et même par écrit, à ne point prendre part aux mouvemens qui agitoient le royaume; et il n'agissoit avec tant d'é-



clat, que pour avoir plus de témoins qui pussent déposer un jour qu'il avoit persévéré constamment dans le parti du Dannemark.

Gustave, indigné de la foiblesse et de la lâcheté de ce prélat, qui, au milieu d'une province dont il étoit maître, n'osoit encore se déclarer contre les Danois, marcha vers son château, à la tête d'une partie de ses troupes, dans le dessein de le faire expliquer, et de le chasser de sa place, si après les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de Christiern, il tenoit encore son parti. L'évêque, averti de la colere et de la marche de Gustave, sortit au-devant de lui avec les principaux de son clergé; il n'oublia pour l'appaiser, ni louanges, ni protestations de fidélité. Il étoit de l'intérêt de ce seigneur de s'assurer du château de ce prélat, qui étoit fortifié; mais il n'osa y mettre garnison, dans la crainte que ceux même de son parti ne l'accusassent de violer les privileges



du clergé dans la personne d'un évêque qu'on ne pouvoit accuser d'avoir pris les armes, et qui avoit volontairement ouvert les portes de son château. Gustave se contenta de faire une sévere réprimande à ce prélat, qui, de son côté, se trouva bien heureux d'en être quitte pour quelques sermens de fidélité, qu'il étoit bien résolu de ne garder qu'autant que la présence et les armes de Gustave l'y contraindroient.

Ce conquérant ayant mis un si bon ordre dans toutes ses conquêtes, convoqua solemnellement les états généraux du royaume à Wadstena, pour donner quelque forme au gouvernement, et sur-tout pour établir et pour y faire reconnoître son autorité, qu'il ne tenoit que de son épée et de l'élection de quelques paysans de la Dalécarlie.

Il se trouva dans cette assemblée peu de députés des provinces. Le meurtre et le massacre de la premiere noblesse, la différence des partis, le désordre de la

guerre, la marche des troupes, et la crainte même de quelque nouvelle révolution en faveur de Christiern, empêcherent la plupart des députés de s'y rendre. L'assemblée ne fut presque composée que d'officiers de guerre, et de plusieurs gentilshommes proscrits par les Danois, et qui s'étoient jetés dans l'armée de Gustave, comme dans un asyle. Tout l'état étoit, pour ainsi dire, dans cette armée. Gustave leur représenta avec beaucoup de grâce et d'éloquence, la nécessité d'élire un administrateur, qui fût capable de donner le dernier coup à la tyrannie des Danois : que ce qu'il y avoit de troupes de cette nation dans le royaume, étoient plutôt cachées que fortifiées dans les places qui leur restoient ; qu'il falloit presser des ennemis épouvantés, et achever de les vaincre par leur propre crainte. Il leur dit ensuite avec beaucoup de générosité, qu'il ne prétendoit point que ses services contraignissent leur choix ; qu'il

seroit le premier à reconnoître celui d'entre eux qu'ils voudroient élire ; et que dans quelque rang qu'on le plaçât, il se tiendroit toujours heureux de combattre, et d'exposer sa vie pour la défense de sa patrie.

Les états ne répondirent à ce discours que par les éloges et les applaudissemens qui étoient dus à sa valeur et à sa modération ; ce qu'il y avoit de gentilshommes et d'officiers dans les états, étoient également attachés à sa personne et à sa fortune ; ils ne subsistoient que de ses bienfaits, et il n'y avoit même de sûreté pour eux en Suede, que dans son armée. Toute l'assemblée conjura ce seigneur de se charger du soin du gouvernement ; on voulut même lui déférer la qualité de roi, afin de l'intéresser plus efficacement à la défense de la patrie ; mais il refusa constamment ce titre, et il se contenta, à l'exemple de ses prédécesseurs, de la qualité d'administrateur, comme plus modeste, et

même plus convenable à l'état de sa fortune et à la disposition présente du royaume. Tous les membres des états lui prêterent le serment de fidélité, et il fut reconnu et publié à haute voix, dans les états et dans l'armée, pour gouverneur général et pour souverain administrateur de Suede.

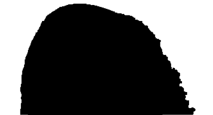
Fin du premier tome.

TABLE

DES MATIERES.

A

C



B

D

G



H

I

L

N

O

R

S

T



U

W

Fin de la table du premier volume.

